

AFRICA DOLOROSA

Destins de Femmes

L'Afrique est un continent merveilleux, un continent de terre rouge comme le sang des hommes, une terre d'effluves, de chants et de palabres, une terre envoûtante et mystérieuse. J'ai toujours été fasciné par son immense palette de savanes et de déserts, de forêts et de lagunes, et par les peuples qui l'habitent qui l'ont façonnée au rythme des millénaires. L'Afrique est le dernier continent où les animaux vivent en liberté dans des sanctuaires réservés à leur survie, pour combien de temps encore avant que la croissance démographique ne submerge ces fragiles îlots ?

Mais l'Afrique est aussi le continent de la misère, des inégalités, des guerres tribales et confessionnelles, de la corruption et de certaines incompétences.

Aucune aide sociale, aucune allocation de soutien, une médecine souvent réservée aux plus riches, un enseignement scolaire aléatoire, font que les pauvres s'enfoncent dans une misère irréversible, avec son cortège de famine, de maladies, et de prévarications.

La violence règne, et les plus faibles, les femmes, les enfants, sont soumis à la loi du plus fort, et doivent user pour survivre de maints stratagèmes, et espérer l'aide des plus compatissants.

Parmi ces pays africains, l'un retient particulièrement l'attention, il s'agit de la Côte d'Ivoire qui fut, il y a quelques décennies la vitrine de l'Afrique, un exemple de stabilité, de réussite économique due en grande partie à la production du cacao dont le pays était l'un des principaux exportateur.

De nombreux européens et européennes l'ont rejoint dans l'espoir d'y trouver l'Eldorado, et de se faire une place au soleil d'Afrique.

Aujourd'hui, après la guerre qui a jeté les uns contre les autres les partisans d'un ex-président contre les partisans d'un nouveau, les musulmans contre les chrétiens, les gens du nord contre les gens du sud, il ne reste rien de cette vitrine dorée. Les européens demeurent sur place souvent sans travail, sans revenus, et sans possibilité de retour chez eux.

Ces gens-là se sont enfoncés dans la misère, vivent dans la précarité, n'ont aucune aide de qui que ce soit, et se livrent parfois à des agissements douteux qui leur permettront de survivre, tout comme le font certains africains auprès des citoyens des pays d'Europe.

Ce sont les « arnaqueurs »

Le récit qui va suivre conte l'aventure de quelques femmes livrées aux affres de cette vie difficile, sans revenus, sans travail, livrées parfois à la seule générosité d'africains compatissants, après avoir subi les pires exactions, meurtries et désenchantées.

Les femmes sont souvent les victimes de la violence des hommes dans ces régions du tiers monde, de leur machisme, de leur sexisme, elles subissent les propositions les plus veules sans grand moyen de se défendre, abandonnées au bon vouloir et à la compassion.

Chacune de ces femmes a vécu ses espoirs, son Eldorado, et sa descente aux enfers. Voici le récit de leur aventure sur les terres et dans les cités de l'immense Afrique, une courte et parfois douloureuse aventure.

Whitney, la britannique, fut la première à y poser ses valises. Enthousiaste, décidée à refaire sa vie loin de son pays d'origine, elle ne se doutait pas des insurmontables difficultés qui allaient jaloner sa route.

Puis il y eut Djomou l'africaine, et Marie la jeune bretonne, le cœur débordant de folle espérance...

Whitney

L'aube pointe à peine, et les petites maisonnettes sommeillent encore dans cette banlieue de la ville de San Pedro. Seule la fumée des premiers feux signale que la vie va reprendre son cours.

- As-tu entendu ces rafales ? interroge Whitney à voix basse.

- Oui, ce sont des armes automatiques, confirme son frère, un tout jeune garçon.

- Ce sont les bandes de Ouattara qui investissent la ville, ils seront bientôt chez nous.

Whitney et son frère Seedel habitent un appartement minuscule dans la banlieue de ce grand port accroché aux rives du golfe de Guinée, un des ports les plus importants de la république de Côte d'Ivoire.

Whitney a quitté très tôt les faubourgs de la ville de Chelsea pour s'établir dans ce pays d'Afrique où elle espérait faire carrière, son diplôme d'agent des douanes en poche.

Il est vrai qu'à cette époque, au printemps 2001, la réussite économique de ce pays africain est bien établie, grâce en grande partie aux exportations du cacao dont le pays est l'un des premiers producteurs, mais également grâce à sa stabilité politique qui en fait la vitrine des pays de l'Afrique de l'ouest.

Whitney s'est établie très jeune dans cet Eldorado africain, a trouvé un emploi bien rémunéré dans une compagnie exportatrice de cacao où elle occupe des fonctions de contrôle des expéditions. La vie est facile, agréable dans un pays de langueurs océanes, près de plages vierges de toute pollution, proche d'un arrière-pays de jungles et de savanes magnifiques.

Elle vit avec un compagnon qui l'a accompagné d'Angleterre et a fait venir près d'elle son jeune frère qui ne connaissait pas en Europe les conditions que la demoiselle souhaitait pour son épanouissement.

Tout aurait pu continuer sur le même tempo si la crise politique intérieure et l'effondrement des cours du cacao n'en avaient décidé autrement.

Dès lors la vie africaine prend une autre tournure, l'instabilité s'installe, les vieilles querelles confessionnelles, tribales, sociales et politiques, divisent les citoyens dont la classe politique n'est soudain plus à niveau.

La société d'exportation où travaille Whitney se trouve bientôt en difficulté, les salaires sont versés de façon aléatoire, jusqu'au jour où la société ferme ses portes.

Aucune protection sociale ne garantit le versement des salaires dans ce pays, et aucune indemnité de chômage n'est versée.

La précarité s'installe, les prix flambent, et la misère n'est pas loin.

Pour couronner le tout, les élections présidentielles désignent un nouveau président que l'ancien ne reconnaît pas comme légitime, et décide de rester au pouvoir.

C'est alors la guerre civile, nord contre sud, partisans de Gbagbo contre ceux de Ouattara, musulmans contre chrétiens. Les pires exactions, les plus horribles massacres, ensanglantent le quotidien des ivoiriens.

Whitney se retrouve seule et démunie, son compagnon la quitte, et elle doit faire face aux exigences de la vie de tous les jours sans ressources.

Elle tente de récupérer l'argent que doit lui verser l'entreprise qui l'employait, mais sans syndicat pour l'épauler, la démarche s'enlise et l'horizon s'obscurcit.

Chaque jour la même obsession, il lui faut trouver l'argent pour se nourrir, assurer l'école de son frère et payer son loyer. Sans versement de son loyer à la fin de chaque mois, son logeur, Hamid, la jettera sans remords à la rue.

A moins que...

- Je sais que tu as des difficultés, lui dit-il, la vie est injuste, mais il faut que tu me paies, j'ai des enfants à nourrir...

- Peut-être pourrais-tu m'accorder un délai ? Suggère-t-elle.

- Un délai, non je ne peux pas. Mais si tu faisais un petit effort...

- Un petit effort ?

- Oui, tu es une bien jolie fille, et des jolies blanches comme toi il n'y en a pas beaucoup par ici. Alors si tu étais gentille avec le pauvre Hamid, peut-être qu'il t'accorderait un délai.

Whitney s'attendait à cette offre, Hamid l'observait depuis toujours avec concupiscence, il la suivait du regard lorsqu'elle traversait la petite cour de sa maison, et l'on pouvait se douter quels étaient les phantasmes qui l'habitaient.

Elle se planta devant lui avec colère.

- Tu dois abandonner cette idée Hamid, je ne me donnerai pas pour un loyer impayé, et pour quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. Les femmes ne sont pas des marchandises.

- Comme tu veux petite blanche, on en reparlera le jour où je te jetterai dehors.

- J'aurai ton argent d'ici peu.

- Je le souhaite pour toi, car tu sais les chemins sont dangereux par ici ces temps derniers, il y a des bandes armées qui s'agitent un peu partout. Nous sommes en guerre Whitney, l'aurais-tu oublié ?

Whitney n'a pas oublié cette guerre et pour cause. Tout près de San Pedro, à quelques kilomètres seulement, vient de se produire un horrible massacre dans un village chrétien, elle se doute qu'il faudra fuir un jour ou l'autre, mais pour aller où ?

Heureusement pour Whitney, son ordinateur portable lui permet d'avoir un regard sur le monde via internet. Il n'est pas en très bon état cet ordinateur, les liaisons sont difficiles à établir, mais la jeune femme peut néanmoins lier des relations avec les gens du monde extérieur, en particulier l'Europe, ce qui représente une bouffée d'oxygène appréciable.

Elle parcourt les différents sites avec curiosité et délectation, appréciant avec joie les informations culturelles, politiques, et même sportives du monde qu'elle a quitté. Elle lie des relations amicales avec des gens qui lui sont sympathiques, elle ne se sent pas trop seule.

En parcourant les différents sites, elle remarque une personne qui lui rappelle son père resté au pays, la même gentillesse, la même sérénité.

- Cet homme-là doit être un homme bon, pense-t-elle, je vais lui écrire, peut-être me répondra-t-il.

Elle se penche alors sur son clavier d'ordinateur usé par les usages intensifs.

En quelques phrases elle explique qui elle est, ce qu'elle fait dans ce pays du bout du monde, elle fait part de ses problèmes, de ses espoirs aussi.

- Il m'étonnerait que cet homme s'intéresse à mes problèmes, mais sait-on jamais ? Et puis s'il consentait seulement à correspondre, ce serait pour moi une grande aide morale.

Les vicissitudes de la vie la ramènent bien vite aux réalités, il faut trouver un peu d'argent en attendant un hypothétique versement de ses salaires impayés.

- Il y a la prêteuse, tu sais la vieille du bout de la rue, lui confie sa voisine Angélique. Elle peut t'avancer jusqu'à 30.000 francs CFA.

- Je connais cette femme, mais je connais aussi l'importance des intérêts qu'elle demande, c'est scandaleux !

- Tu sais faire autrement ?

Evidemment, Whitney ne sait faire autrement, il lui faut donc se rendre chez cette femme !

A l'extrémité de la rue inondée de soleil, une petite maison avec un jardinet ombragé signale qu'on est parvenu chez dame Hermane, la prêteuse sur gage. C'est une maison qui se différencie des autres par un apparent confort et un bel entretien.

La dame est assise sous un manguier visage baissé vers son ouvrage de broderie.

- Je t'attendais, dit-elle sans lever les yeux de son ouvrage.

- Vous m'attendiez ? S'étonne Whitney.

- Eh oui, les carcasses attirent les vautours, et quand la misère frappe à la porte de gens comme toi la terre entière est informée. A plus forte raison une petite blanche qui a des difficultés financières, je savais que tu viendrais me voir.

La jeune femme est sidérée, ainsi ses déboires ont été colportés jusqu'ici à la vitesse de l'éclair.

- N'oublie pas que si je prête de l'argent c'est pour en tirer avantage, je ne suis pas une œuvre de bienfaisance. J'ai beaucoup travaillé, et bien travaillé, alors je tiens serrés les cordons de la bourse.

Whitney ne sait que dire, elle se demande même si elle ne va pas tourner les talons et regagner son logis.

- Alors, tu n'es pas venue chez mémé Hermane pour emprunter de l'argent ? Demande la vieille femme sans lever la tête de son ouvrage.

- Eh bien oui, j'ai pensé que vous pourriez me prêter.... 50 000 francs ? Répond timidement la jeune femme.

- C'est une somme 50 000 francs ! Comment comptes-tu me rendre cet argent ? Tu n'as plus de travail à ce qu'on dit.

Whitney demeure silencieuse.

- Hein ? Comment vas-tu me rembourser ? Insiste la vieille.

- Je vais avoir un nouvel emploi et à ce moment-là je vous rembourserai.

- Un nouvel emploi, tu serais bien la seule à trouver un nouvel emploi, il faut payer l'intermédiaire tu le sais. Sans lui pas d'emploi.

La dame pose alors son ouvrage et se dirige avec peine vers la porte de sa maison.

- Viens, dit-elle en se tournant vers la jeune femme, tu le veux cet argent ou non ?

Elles pénètrent toutes deux dans une pièce meublée coquettement.

- Je vais t'accorder 30 000 francs, c'est bien assez en raison de tes capacités à me rembourser.

Elle ouvre alors une sorte de coffre où repose une boîte métallique fermée à double tours. La clef qui en permet l'accès est suspendue à une chaîne passée au cou de la vieille dame.

- On n'est jamais assez prudent, dit-elle.

La boîte ouverte, elle en sort avec précaution une liasse de billets serrée par un élastique.

- Tiens, dit-elle, voici 30 000 francs ! Tu me rendras 35 000 dans un délai maximum de 2 mois. C'est bien parce que c'est toi, petite blanche, d'habitude les intérêts sont beaucoup plus importants.

Whitney saisit la liasse sans en contrôler la valeur et la glisse précipitamment dans la poche de son pantalon.

- Maintenant tu vas signer la reconnaissance de dette, conclut dame Hermane.

Elle sort alors une simple page de cahier d'écolier, y griffonne quelques lignes et la présente à la jeune fille

- Tiens signe ici, précise-t-elle.

Les affaires ont été expédiées rapidement, pourquoi s'éterniser lorsque les choses sont aussi claires ?

Ces quelques milliers de francs permettent à Whitney d'envisager l'avenir immédiat avec plus de sérénité, mais la guerre civile est aux portes de la ville, il va falloir envisager de quitter San Pedro pour ne pas y sombrer avec le reste des institutions encore valides.

Elle n'a plus de travail ici, la société qui l'employait a définitivement mis la clé sous la porte, les quais du port où s'entassaient hier encore les sacs de noix de cacao sont déserts, toute activité a cessé.

Par bonheur une amie africaine lui apprend que le patron de l'épicerie du bout de la rue a besoin d'une gérante pour son magasin. C'est un bazar africain dont il s'agit, avec le capharnaüm de ses étagères débordantes de produits les plus divers, les prix ne sont pas affichés, et chaque opération commerciale est le fruit d'intenses palabres.

Le salaire est mince lui aussi, mais Whitney n'a pas le choix, il lui faut rembourser dame Hermane qui n'attendra pas éternellement le remboursement du prêt.

Lorsqu'elle se présente à la boutique, le patron, un homme replet engoncé dans un boubou immaculé, la regarde passer sans mot dire, puis...

- Je te connais-toi, dit-il, tu es la fille blanche qui travaille sur le port.

- Qui travaillait, fait remarquer Whitney, je n'ai plus de travail à cause de cette sale guerre. On m'a dit que vous cherchiez une gérante pour votre magasin.

Le gros homme, un bakwé réputé pour sa roublardise, la considère un instant sans broncher.

- Tu as déjà travaillé dans un magasin ? Maugrée-t-il, en se caressant le menton du manche de son chasse-mouche.

- Dans un magasin comme celui-là, non, mais dans l'entreprise qui m'employait je gérais les expéditions.

- Ce magasin n'est pas un entrepôt, c'est un magasin africain, il y a une énorme différence. Il y a combien de temps que tu habites en Côte d'Ivoire ?

- Neuf ans, il y a neuf ans que je suis arrivée ici.

- Neuf ans c'est un bail, dit pensivement l'homme. Tu connais bien la population alors, et sa façon de commercer qui est un peu particulière, non ?

Un sourire édenté éclaire sa face lunaire.

- 1700 francs par jour c'est ton salaire et tu commences demain.

Il faudrait de nombreuses journées de travail pour rembourser l'emprunt fait à dame Hermane.

La guerre est si proche de San Pedro qu'une rumeur court la ville au sujet d'un massacre de population perpétré à *Duékoué*, un bourg situé au nord de San Pedro, à environ 250 kilomètres.

Les milices du nord, y auraient commis une razzia épouvantable, dans la ville et aux alentours, dans la brousse et les villages.

On raconte que plus de mille morts seraient le bilan de l'affreux carnage, qui a livré les populations *Guéré* à une orgie de destruction générée par les milices du nord.

C'est à la fois un massacre ethnique, religieux, politique, une soif de vengeance, un esprit de revanche. Les gens auraient été mutilés à l'arme blanche, exécutés à la machette et à l'arme automatique, poursuivis dans les vergers, les champs, les écoles, les églises même, et assassinés sans ménagement. On aurait brûlé leurs cadavres sur les places, en jetant pêle-mêle les morts et les agonisants dans le brasier.

Il règne une odeur de mort dans le pays, dit-on, une odeur de corps en décomposition et de chair brûlée.

Un quartier de San Pedro inquiète particulièrement Whitney, il s'agit du Bardo qui est une ville dans la ville, une *township* peuplée de déshérités, propre à s'enflammer aux premières escarmouches.

Une voisine française, couturière depuis des années dans le quartier, est décidée à quitter la ville :

- Je crois que je vais aller me réfugier au Libéria pendant quelque temps, ce n'est pas loin d'ici le Libéria, tu veux m'accompagner ?

Mais Whitney ne veut pas aller au Libéria de triste réputation, ce n'est pas un pays suffisamment sûr, elle a pris sa décision, ce sera Abidjan, la grande métropole où résident des troupes françaises. Là-bas elle sera en sécurité pense-t-elle.

En attendant l'occasion, elle ira travailler chez l'épicier, elle a besoin de cet argent pour vivre, payer son loyer, et rembourser dame Hermane.

Une question taraude son esprit : Comment faire pour rejoindre Abidjan située à environ 350 kms de San Pedro ? Le chemin de fer n'existe pas, les lignes de bus sont intermittentes et bondées, et leurs tarifs flambent avec la guerre civile. Il y a bien les taxis de brousse, incertains et dangereux, la route de la côte qui n'est plus entretenue depuis longtemps présente des embûches parfois insurmontables. Pilleurs, détrousseurs, sans compter les points de contrôle tenus par de faux gendarmes qui écumant l'axe routier et prélèvent leur dîme.

Bah, on verra bien le moment venu !

Les journées passées dans l'épicerie sont épuisantes. Il y règne une chaleur étouffante, dans la poussière, le bruit, les palabres incessantes, et une désorganisation qui est à la base de tout commerce en Afrique : On discute, on négocie, on exige, on conteste, on monte le ton, on s'excuse, puis on fait affaire.

Whitney n'est pas habituée à cette corrida permanente, et le soir quand le magasin voit sa clientèle décroître, car la fermeture n'est jamais totale en Afrique, elle prend le temps de faire sa caisse, et enfin de prendre congé.

L'épicier la paie chaque soir en prélevant sur la caisse, avec un soupir qui donne l'impression qu'on lui arrache le cœur.

Lorsque la jeune femme regagne son logis, elle n'a qu'une ambition, celle de prendre une douche réparatrice et s'allonger sous sa moustiquaire.

Heureusement pour elle, Seedel, son frère, est un garçon plein de ressources et il ne tarde pas à préparer un repas consistant avec les quelques denrées qu'il trouve.

Les jours succèdent ainsi aux jours, dans l'attente d'on ne sait quoi, les combats continuent dans la banlieue de la ville, et chacun sait que le sort en est jeté, que dans peu de temps, deux jours, une semaine au plus, les rebelles feront irruption au centre-ville.

Il faut fuir, les débordements des bandes armées sont incontrôlables, toutes les exactions sont possibles : meurtre, viol, pillage, tant qu'une autorité officielle ne sera pas établie tout est à craindre.

Le soir venu, dans la courette où tous les voisins se rassemblent comme partout en Afrique, le sujet de conversation est invariablement la conquête prochaine de la ville par les groupes armés du nord, *dioulas, malinkés, sénoufos*, autant d'ethnies rivales des *guérés et kroumen* du sud, ces *kroumen* qui représentent la population majoritaire à San Pedro.

Certains ne peuvent quitter la ville, trop pauvres, trop implantés dans la région du Bas Sassandra, et puis où aller ? A Abidjan ? Une ville de plus de 4 000 000 d'habitants avec ses bidonvilles et son sous-emploi ? Il vaut mieux demeurer ici, au moins on pourra s'y nourrir !

Il n'en est pas de même pour les européens qui n'ont rien à gagner de la conquête prochaine.

Une des voisines dont le mari travaille dans une entreprise de transport a soudain une idée :

- Mon mari m'a dit que chaque semaine il y avait un transport de fèves pour Abidjan. Le camion emprunte la route de la Côte et accepte des passagers. Evidemment on voyage sur les sacs de fève, ce n'est pas très confortable mais ce n'est pas cher.

Cette proposition retient l'attention de Whitney, elle a peu d'argent à investir, peu de bagages, et l'inconfort ne sera que provisoire.

- Dis à ton mari que ça m'intéresse, je veux partir au plus vite !

Il est évident que l'argent reçu pour les passagers ira dans la poche du chauffeur, mais c'est comme ça en Côte d'Ivoire, tout est bon pour faire du *bisenesse*.

Deux jours passent, et aucune nouvelle du fameux transporteur. Puis un soir, au retour de son travail quotidien, Whitney perçoit que l'on gratte à sa porte, c'est la voisine qui se tient dans l'ombre.

- C'est pour demain, dit celle-ci, tu es toujours d'accord ?

Whitney, surprise, hésite.

- D'accord, finit-elle par dire, c'est combien ? À quelle heure ?

- Le camion part à 4h30, et c'est 7000 par personne.

- Dis donc ce n'est pas donné.

- Mon mari dit que c'est un bon prix.

- Bon c'est d'accord.

Whitney n'a pas le temps de discuter. Heureusement qu'elle a l'argent de dame Hermane, elle pourra payer. Comment pourrait-elle rembourser ? On verra bien, pense-t-elle, la justice n'existe plus dans ce pays, alors dame Hermane...

Il lui reste un peu de temps pour préparer le maigre bagage qu'elle va pouvoir emporter, elle va devoir aussi informer le jeune Seedel, son frère, un gamin de 17 ans forcément un peu dérouté par ce départ intempestif.

La soirée se passe rythmée par les préparatifs du départ lorsque quelqu'un frappe à la porte, c'est Honoré, le mari de la voisine.

- Je serai demain matin avec le camion au bout de la rue. Je suis votre chauffeur et en même temps le patron du transport. Vous ferez exactement ce que je vous dirai de faire, rien de plus, rien de moins, j'ai l'habitude de cette route côtière et j'en connais toutes les embûches, tous les pièges.

Il y aura forcément des arrêts provoqués par des bandes de voyous ou de faux policiers qui chercheront à voler ce que vous possédez, alors laissez-moi négocier avec eux, j'ai l'habitude, j'ai tout prévu. Compris ?

- Oui nous avons compris, nous te faisons confiance, concède Whytney.

- Vous voyagerez tout en haut du camion, sur les sacs de fèves de cacao, à l'abri d'une toile étanche qui vous protégera de la pluie et des regards indiscrets. Je sais ce n'est pas très confortable mais c'est plus sûr.

Puis il ajoute :

- Tu as l'argent ?

- Bien sûr que j'ai l'argent.

- Alors donne-moi pour vous deux, 15 000.

- Tiens, s'étonne Whytney, je ne savais pas que multiplier 7 000 par 2 faisait 15 000 ?

- Ce sont les mystères de l'Afrique....

Le lendemain à l'heure prévue une silhouette sombre stationne à l'extrémité de la rue. Il s'agit d'un camion chargé pardessus les ridelles de sacs de jute, des sacs remplis de précieuses fèves de cacao, cet or noir de Côte d'Ivoire.

Deux ombres se fauillent prestement le long des murs pour ne pas éveiller l'attention des promeneurs tôt levés. Whitney et Seedel n'ont qu'un maigre bagage, deux sacs contenant toute une vie africaine, quelques vêtements et souvenirs d'une lointaine Angleterre.

- Vite, pressons-nous, murmure Honoré qui attend dans l'ombre. Plus tôt nous serons partis et moins nous aurons d'ennuis.

- Nous sommes prêts, réplique la jeune femme.

- Vous allez escalader le chargement et vous glisser sous la bâche étanche, vous verrez je vous ai préparé un nid douillet. Restez le plus longtemps possible sous la bâche, ne sortez que lorsque je vous appellerai, c'est pour la sécurité. Ok ?

- Nous sommes OK

- De toute façon nous sommes à la saison des pluies, alors vous serez à l'abri sous cette bâche.

Les deux passagers escaladent alors les ridelles du camion et trouvent au sommet du chargement une sorte d'alvéole suffisamment vaste pour y tenir assis. Deux hommes y sont déjà installés, deux africains fuyant l'enfer qui ne tardera pas à se déchaîner.

Les présentations sont vite expédiées.

Pendant ce temps Honoré s'est installé au volant de son véhicule, un vieux Mercédès à bout de souffle, et donne les dernières consignes à son adjoint, un gamin de quinze ans avachi sur la banquette.

- Tu as bien compris hein ? Dès que la route se creuse tu sautes du camion et tu vas voir devant pour éviter les fondrières.

- Ok chef.

Le moteur tousse et enfin démarre.

Le lourd véhicule s'extrait de la boue comme un phacochère de sa fange.

Les phares ont une portée si faible qu'on distingue à peine les bords de la route, et seulement une dizaine de mètres devant le capot.

Qu'importe, de toute façon la vitesse n'excédera pas 40 kilomètres par heure.

La route à la sortie de San Pedro est praticable sur une dizaine de kilomètres, praticable sous-entend que le bitume est encore présent sur la bande de roulement, et que les nids de poule n'entravent pas totalement la marche des véhicules.

Après, eh bien après c'est à la grâce de Dieu, la route qui était la fierté de ses concepteurs n'est plus aujourd'hui qu'une piste où subsiste parfois un tronçon de revêtement.

Le camion serpente dans les faubourgs de San Pedro sans rencontrer âme qui vive, les gens sont terrés dans leur logis dans l'attente des combats qui ne manqueront pas de commencer. Cette absence est singulière, mais où sont les combattants ?

Une dizaine de kilomètres ont été parcourus et les premiers indices se manifestent : des barrages de sacs de sable renforcés de troncs de cocotiers barrent la route en chicane au passage d'un petit village. Les défenseurs ont visiblement quitté le théâtre des opérations car personne ne se manifeste au passage du camion.

Encore quelques hectomètres parcourus et les premiers individus apparaissent. Ce sont des gens vêtus de façon hétéroclite, point d'uniformes, point se signes distinctifs d'un grade ou d'une appartenance, certains portent treillis, d'autres sont en vêtements civils, d'autres encore sont à moitié dénudés.

Honoré le chauffeur se tourne vers l'arrière de sa cabine qui est en ouverture directe sur l'alvéole où sont terrés les voyageurs.

- Il y a un barrage sur la route, murmure-t-il, surtout pas un bruit, ne dites rien, je m'occupe de ces gars-là.

Un type vêtu d'un treillis vert, torse saillant, tête coiffée d'un bandana rouge, se tient au milieu de la route, bras levé pour signifier l'arrêt immédiat.

L'homme est massif, impressionnant, il tient la crosse d'un fusil d'assaut serré dans sa main droite.

- Stop, beugle-t-il, contrôle !

Un rictus découvre ses dents jaunes, son regard étincelle.

Le camion s'arrête aussitôt dans la boue du bas-côté.

- Où vas-tu-toi le chauffeur ? Érucite-t-il.

- Eh bien, mon commandant, je vais livrer ces noix de cacao à Abidjan comme chaque semaine que Dieu fait.

Le colosse examine le camion d'un air soupçonneux, avant d'en faire le tour l'arme pointée, prête à faire feu.

- Ce sont bien des noix de cacao que tu transportes ? Nous allons vérifier.

- Vous pouvez mon commandant, je n'ai rien à cacher.

- J'espère pour toi !

L'homme fixe intensément le visage du chauffeur à la lumière d'une torche électrique.

- De quelle ethnie es-tu ? demande-t-il menaçant.

- Je ne sais pas, répond le chauffeur, j'ai été recueilli enfant par les jésuites, j'étais orphelin, mes parents sont morts alors que j'avais à peine 5 ans.

Honoré sait qu'il serait dangereux pour lui d'avouer qu'il est d'origine *guéré* car le gros type s'exprime avec un fort accent du nord, peut-être *dioula* ou *senoufo*.

- Ces gens-là font partie des bandes du nord qui investissent San Pedro, pense-t-il.

- Nous sommes les forces de libération, scande le géant, et nous allons faire le ménage ici, tu comprends ?

Honoré a bien compris. D'ailleurs une odeur tenace flotte dans l'air, preuve que certains des habitants du bourg n'ont pas compris et qu'ils l'ont payé de leur vie.

- Vous savez mon commandant, moi je fais un boulot pour aider notre pays la Côte d'Ivoire à se reconstruire. Vous êtes les forces de libération et je vous soutiens.

Honoré est un sage, très perspicace, il a compris que le gros homme était sensible aux honneurs, aux compliments, et il flatte sa vanité.

- Tu n'as rien à me donner ? interroge l'homme.

- Des noix de cacao si vous le voulez, ou bien un de ces beaux avocats que j'ai dans une caisse sous mon siège, ou bien des cigarettes ?

Le géant fulmine.

- c'est de l'argent que je veux ! Donc à ce que je vois tu n'as pas d'argent ?

- Je ne suis qu'un pauvre chauffeur mon commandant, et je ne suis payé que lorsque j'ai livré mon chargement, alors si vous êtes présents ici à mon retour je vous offrirai un cadeau.

Le cercle de guérilleros s'est refermé autour du camion, menaçant, hostile, Honoré sent que l'affaire tourne mal.

- On va vérifier le chargement commandant ? interroge un gamin d'à peine 13 ans, kalachnikov en bandoulière, près à escalader le camion.

Soudain, le gros type brame en direction de sa bande de va-nu-pieds.

- Laissez-le partir, on n'a pas de temps à perdre avec ce type, on a mieux à faire à San Pedro !

Puis il s'éloigne en faisant de grands moulinets de ses bras puissants.

- Ouf, on a eu chaud ! s'exclame intérieurement Honoré

- On redémarre, lance-t-il à l'intention de son aide terrorisé, aller plus vite que ça !

Le vieux camion s'ébranle à nouveau dans un nuage de fumée noire.

La route est de plus en plus instable au fur et à mesure de la progression vers la province du Bas Sassandra, c'est plutôt d'une piste dont il s'agit avec ses fondrières énormes creusées sur la bande de roulement, avec parfois des tronçons de route totalement noyés sous des ruisseaux se frayant un passage vers l'océan.

- La route est difficile, commente Honoré à l'adresse de ses passagers, c'est la saison des pluies et ça n'arrange rien.

Les passagers ne répondent pas, ils sont tellement préoccupés par leur situation précaire qu'ils ne trouvent pas les mots pour se plaindre.

Le lourd véhicule tangué d'un bord sur l'autre dans un nuage de fumée dense.

Le jour se lève, l'épaisse jungle côtière semble dépourvue de vie, on ne voit personne sur les bas-côtés de la route qui sont habituellement le rendez-vous des marchands de fruits et de légumes. Pas d'oiseaux, d'animaux domestiques, une sorte de torpeur, d'angoisse, se sont abattues sur la région.

Les passagers recroquevillés sous la bâche ressentent à présent les effets de la chaleur qui s'installe, ils décident alors de goûter l'air pur en dégageant quelque peu la lourde protection.

- Je suis d'accord pour que vous preniez un peu l'air, commente Honoré, mais dès que je vous le dis vous rentrez sous la bâche.

On roule maintenant depuis presque 3 heures et la province du Sassandra paraît vide, semblable à une région désertée par la population.

Certes des combats ont eu lieu ici, mais pourquoi cette absence ? Les milices ont-elles exterminé la totalité de la population ? Ou bien, ce qui paraît plus vraisemblable, les gens ont-ils fui devant l'avance des groupes armés ?

Honoré sait que cette route est le lieu d'exactions fréquentes telles que des *check point* où des bandits de grands chemins rançonnent les voyageurs sous couvert de contrôles dont ils n'ont pas le mandat. Curieusement aujourd'hui rien de tel, que se passe-t-il donc ?

Depuis quelques hectomètres la route est devenue plus carrossable, le goudron est présent sur la plus grande partie de la bande de roulement et le confort des voyageurs s'en trouve amélioré. Cependant les ondées menacent et la bâche ne peut être totalement découverte.

A l'extrémité d'une longue ligne droite Honoré aperçoit soudain un barrage, un tronc de bois placé en travers du chemin. Il ne semble pas y avoir grande animation, un personnage en uniforme de l'armée ivoirienne est appuyé nonchalamment sur la barrière.

Il fait signe au véhicule de s'arrêter.

Honoré donne alors la consigne à ses passagers de se couvrir de la bâche.

- Contrôle de la police ivoirienne, clame l'homme en uniforme.

Le camion stoppe à quelques mètres de lui.

- Papiers, permis de conduire, dit l'homme d'un ton glacial.

- Quels papiers ? S'inquiète le chauffeur.

- Les papiers relatifs au transport, s'agace le policier.

Honoré ne possède aucun papier, encore moins de permis de conduire, et l'homme le sait pertinemment.

- Alors si tu n'as aucun papier nous allons saisir ton chargement !

Le policier sort derechef un sifflet de sa poche et adresse une longue trille vers les buissons.

Aussitôt un groupe d'une dizaine d'hommes surgit comme un diable de sa boîte. Ces hommes-là portent des uniformes hétéroclites, moitié civils, moitié militaires.

- Qui êtes-vous ? S'enquiert Honoré.

Le policier se tourne vers son groupe de débraillés.

- Il me demande qui on est ! S'esclaffe l'homme, tu ne vois qui nous sommes ? La police nationale ça ne te dit rien ?

Honoré a tout compris, ces gens-là sont au pire des déserteurs, et au mieux des corrompus qui détroussent les voyageurs sur les routes.

- Je n'ai rien dans mon chargement qui vous intéresse, négocie le chauffeur, ce ne sont que des noix de cacao que je livre à Abidjan.

- dans ton chargement il n'y a que du cacao ? Rien d'autre ?

- Viens voir chef ! clame un gamin qui a escaladé les ridelles du véhicule, il y a des gens là-dedans, et même des blancs !

Le faux policier pivote alors sur ses talons à la vitesse de l'éclair et cingle le visage du chauffeur à l'aide de sa cravache.

- Que des noix hein ! Beugle-t-il, tu voulais te moquer du capitaine Kouma !

Le chauffeur allongé dans la boue dresse ses bras devant lui en rempart dérisoire.

- Faites descendre ces clandestins de leur perchoir, ordonne le faux capitaine.

Il se tient à quelques mètres de l'arrière du camion, regard insaisissable derrière ses verres de lunette, visage émacié, sanglé dans son uniforme de capitaine, la rage aux lèvres il attend le premier qui mettra pied à terre.

Ce premier est un homme d'une quarantaine d'années, commerçant, il tente de rejoindre sa boutique à Abidjan au moyen de ce transport qu'il pensait fiable.

A peine a-t-il posé pied à terre que le faux capitaine l'abat d'une balle de pistolet. L'homme s'écroule dans la boue, raide mort.

Quelle est la raison de cette exécution sommaire ? Il n'y a pas de raison véritable si ce n'est pour l'exemple.

Le capitaine se penche sur le supplicé et le déleste de son portefeuille.

- Au suivant ! hurle-t-il.

On comprend que le suivant marque un temps d'arrêt, il s'agit d'un autre africain qui demeure figé à mi-hauteur, yeux écarquillés de terreur.

- Alors ça vient ?

Evidemment ça ne vient pas, l'homme est pétrifié, incapable de faire un geste de plus.

Un nouveau coup de pistolet et l'homme s'effondre de son perchoir en hurlant. Il n'est que blessé et gigote dans le brouillard en essayant de se glisser sous le camion pour y trouver refuge.

Le mot « pitié » ne figure pas dans le dictionnaire du faux capitaine qui s'approche et tire une balle dans la tête du pauvre bougre.

- Pourquoi fais-tu ça ? Geint Honoré qui pour toute réponse reçoit une grêle de coups.

- Et les autres ça vient ? S'amuse le tortionnaire.

C'est Whitney qui se présente à lui, visage blême, cheveux dénoués, moulées dans un pantalon de toile, elle est très belle malgré les circonstances.

Le capitaine Kouma tombe immédiatement sous le charme. Il ôte ses lunettes de soleil et demeure un instant sans rien dire.

- Eh bien, tu ne m'avais pas dit que tu transportais un tel joyau, scande-t-il en labourant les côtes du chauffeur de coups de botte.

- Tuez-moi mais épargnez mon frère, supplie la jeune femme.

Kouma se dirige vers elle la lippe gourmande.

- Te tuer ? Non, j'abattrais plutôt ton frère.

Le gamin avait rejoint le groupe et s'accrochait au bras de Whitney.

- Je vais peut-être lui faire grâce, mais toi tu dois payer pour ça le capitaine Kouma.

- Prenez tout ce que j'ai ! réplique la jeune femme en lui tendant son sac.

- Je vois que tu n'as pas compris ma belle. Pour sauver ton frère tu dois appartenir au capitaine Kouma, tu seras ma reine.

Le groupe de détresseurs forme un cercle de plus en plus serré autour des prisonniers et de leur chef, ne quittant pas des yeux la belle jeune femme.

- Vous n'obtiendrez rien de moi, répond Whitney.

- Dans ce cas....

C'est toujours dans les cas désespérés que les miracles se produisent, que l'implacable déroulement des faits cède devant l'inexplicable.

Dans un crissement de pneus, un lourd véhicule fait irruption sur la place où le groupe est assemblé. C'est un véhicule militaire, un blindé dont on distingue à peine l'origine tant il est couvert de boue.

Il stoppe à quelques mètres du poids lourd et de la bande de détresseurs de grands chemins. Une trappe s'ouvre sur la tourelle et un militaire casqué émerge de l'intérieur.

- Que se passe-t-il ici ? S'inquiète le militaire.

- Ce sont des français ! crie Seedel qui a reconnu l'accent de l'homme.

- Des français ! S'enthousiasme Whitney qui est convaincue de la fin de leur cauchemar.

- Nous sommes la police ivoirienne et nous faisons des contrôles de routine, explique le capitaine embarrassé. Cette affaire ne vous concerne pas.

Un second blindé vient s'immobiliser à la droite du premier.

Ces véhicules de l'avant blindé sont très impressionnants avec leur tourelle armée d'un canon pointé vers la forêt proche.

- Ne croyez pas cet homme ! hurle Honoré qui s'est extrait de la boue. Ces gens-là sont des bandits de grands chemins, ils viennent d'exécuter deux pauvres types qui n'avaient rien à se reprocher.

Les militaires ouvrent les portières et descendent sur la route où gisent les dépouilles des deux sacrifiés. Ces militaires français sont lourdement équipés de treillis camouflés, gilets pare-balle, casque et arme individuelle.

Un jeune lieutenant se penche sur les corps gisant dans un mélange immonde de boue et de sang.

- Il n'y a plus rien à faire pour eux, constate-t-il.

Il n'a pas le temps de poser la moindre question au faux capitaine car à ce moment précis la bande s'enfuit comme une volée de moineaux vers la brousse environnante, abandonnant une partie de son matériel et de ses vivres.

- Vous avez eu de la chance, fait remarquer l'officier, nous aurions dû partir un peu plus tôt ce matin et de ce fait ne pas vous rencontrer.

- Oui, nous avons eu beaucoup de chance et nous ne le regrettons pas, constate Whitney rayonnante.

- Notre mission est de sécuriser l'axe d'Abidjan à San Pedro, je ne vous en dis pas plus mais sachez que ça fait partie de notre travail. Nous remontons sur Abidjan et vous escorterons jusqu'au terme de votre voyage.

Le lieutenant ne pouvait rassurer davantage les rescapés de cette terrible odyssee.

Chacun regagne son poste de voyage, les uns sous la bâche du camion, les autres dans la cabine de conduite, et les militaires qui avaient embarqué les corps sacrifiés, dans leurs blindés.

Un des blindés ouvre la route tandis que l'autre ferme la marche.

La route est toujours difficile, les embûches toujours aussi nombreuses, mais le fait d'être en sécurité change la donne, on ressent moins les ornières qui vous brisent le dos, on ignore les ondées que déverse le ciel de la saison des pluies, on intime même l'ordre à son estomac qui réclame de se faire moins exigeant.

Les militaires ont deviné qu'une bonne pause serait bien venue, ils arrêtent leurs véhicules au passage de la bourgade de Yakaboué et improvisent un casse-croûte salubre à l'aide des rations qu'ils ont embarquées.

Chacun rit, s'amuse, Honoré s'engage même dans une danse ponctuée de chants que les moissonneurs de son village composent au temps des récoltes.

Il y a encore plus de 150 kilomètres à parcourir avant de voir les faubourgs d'Abidjan, et Whitney s'angoisse à la perspective de l'arrivée tardive et du manque de logement. La femme d'Honoré lui a indiqué une loueuse qui pourrait lui obtenir un logement, mais rien n'est sûr, et la jeune femme sait que sans abri la vie est entre parenthèses dans cette métropole immense.

Le convoi franchit les limites d'Abidjan vers 10 heures du soir, les rues sont désertes à cette heure-là, peu de monde en effet ose s'égarer loin de chez soi par ces temps d'instabilité politique, les bandes errent dans les rues, rapinant, agressant, sous couvert d'action politique.

Honoré conduit son poids lourd vers la gare routière où il lui sera possible de décharger son chargement le jour suivant.

- Je vous conseille de rester avec moi dans le camion jusqu'à demain matin, il serait dangereux pour vous de circuler en ville. Vous savez cette ville est dangereuse la nuit venue.

Whitney acquiesce, elle trouve la proposition raisonnable, il sera toujours temps de faire des recherches le jour suivant.

Le problème majeur pour nos deux voyageurs réside dans le fait que la gare routière se situe à Adjamé, un quartier nord de la ville d'Abidjan, alors que la logeuse éventuelle réside à Port Bouët, en bordure de l'océan, en partie sud.

- Ne vous faites aucun souci pour ça, tempèrent les militaires qui sont sur le point de regagner leur camp de Port Bouët, nous passerons vous prendre demain matin, nous avons un véhicule qui passe ici tous les jours.

Whitney est rassurée, il lui reste à convaincre la logeuse de les héberger, elle et son frère, pour un loyer modeste.

Prétendre que la nuit fut idyllique serait exagéré, mais à part les rondes incessantes des moustiques, et les grognements de chiens se disputant des restes de nourriture sur le parking, la nuit fut calme et les voyageurs purent dormir quelques heures.

A sept heures, une jeep vient se garer devant le camion, et un des militaires de la veille se présente avec un bouteillon de café.

- Je me doutais que vous n'aviez pas pris votre petit déjeuner, plaisante-t-il en distribuant des biscuits.

- Vous êtes le bienvenu monsieur.

- Je vais vous emmener sur la route de l'océan, de cet endroit vous vous orienterez facilement.

Le chemin à parcourir représente environ quatre kilomètres, et vingt minutes après, les deux jeunes gens se retrouvent au bord de l'océan qui à cet endroit est fort tourmenté.

Une femme leur indique la rue étroite où réside la logeuse, et en moins de temps qu'il n'en faut pour signer un contrat, les deux parties se mettent d'accord pour la location d'un modeste logement.

- Tu paies chaque mois, précise le mari de la logeuse, sinon c'est la porte.

Whitney a bien compris, il lui reste de quoi tenir un mois à condition d'être raisonnable côté nourriture. Elle espère que son ancienne entreprise réglera le solde de ses salaires impayés assez rapidement, et puis il y a la famille en Angleterre qui pourrait éventuellement l'aider.

Le logis est modeste et fort succinctement meublé. Il y a heureusement deux lits, une petite cuisine où l'on peut préparer quelques plats, une table et deux chaises, le minimum syndical en quelque sorte. La douche et les toilettes sont au fond de la cour, en usage commun avec les autres locataires.

Whitney n'avait pas allumé son ordinateur portable depuis son départ de San Pedro. Une voisine l'informe que les liaisons internet sont possibles ici, dans la commune de Port Bouët où ils ont trouvé refuge.

Une bouffée d'optimisme soulève le cœur de la demoiselle, elle va pouvoir enfin se connecter avec le reste du monde !

Le lendemain tout est réglé pour une communication planétaire. La jeune femme consulte ses mails et, oh surprise ! L'homme à qui elle s'est adressée de San Pedro lui a répondu, il est d'accord pour entretenir une relation avec elle, assurer une écoute, donner des conseils, et pourquoi pas l'aider le cas échéant.

Cet homme-là semble vrai, bon, disponible, la jeune femme le perçoit au fond d'elle-même, elle ne peut se tromper.

Le soir-même elle se confie à lui, lui expose ses soucis, lui révèle sa situation de sans emploi, lui confie son angoisse devant les difficultés qui se dressent devant elle :

En Côte d'Ivoire les aides sociales n'existent pas, pas d'assurances maladie, pas d'allocation chômage, les traitements médicaux ne sont pas remboursés par l'état, les médicaments non plus. L'éducation n'est pas gratuite, les services publics embryonnaires. Dans ce pays, règne la débrouille, *le biseness* comme disent les gens d'ici, pour survivre tu dois lutter sans t'embarrasser de préjugés qui n'ont pas cours dans ces régions de terre rouge.

La corruption est endémique, les policiers profitent de leur position pour arnaquer les citoyens, les fonctionnaires font de même, si tu veux obtenir quoi que ce soit des services d'état il faut payer les responsables. Les salaires des agents de l'état sont si faibles, versés d'une façon si aléatoire qu'on peut comprendre les dérives.

Alors pour obtenir un emploi quel qu'il soit, il faut passer par des intermédiaires qui se font rétribuer pour l'occasion, intermédiaires qui paient eux-mêmes les employeurs ou les responsables d'embauche, c'est une chaîne sans fin.

Cela signifie que les demandeurs d'emploi qui ne peuvent accorder aucun « pot de vin » aux intermédiaires, sont condamnés à la misère et au chômage.

A moins que vous ne disposiez d'un sésame, d'une relation, qui ouvre soudainement des portes à priori inviolables.

Whitney est dans cette situation, elle ne connaît personne dans cette ville immense, elle n'a pas les moyens de payer son billet de retour en Angleterre, elle est prise au piège.

Bien sûr il existe d'autres solutions pour une fille, jeune, blanche et jolie, mais de cette solution elle ne veut pas entendre parler, elle fera front avec courage et si possible un peu de chance.

Enfin un signe de chance se manifeste : l'entreprise qui employait Whitney à San Pedro l'informe qu'elle va procéder au versement d'une partie de ses arriérés de salaire, le solde lui sera versé sous 3 mois.

Un vent d'optimisme la submerge, elle va pouvoir payer les cours de l'école où elle a inscrit son frère, elle tient absolument à ce que Seedel passe son baccalauréat pour lui permettre d'envisager un avenir moins sombre que le sien.

L'école comme le reste des services publics n'est pas gratuite malheureusement.

Whitney pense qu'en s'organisant au mieux, en contrôlant les dépenses, ils vont pouvoir tenir suffisamment longtemps en espérant un signe du destin.

Bien entendu il va falloir trouver un emploi, on ne peut vivre dans ce pays sans un salaire fut-il médiocre. La chance, voilà sur quoi elle compte, mais est-ce suffisant ?

Sa vie de tous les jours est celle que vivent les africains de son quartier, le confort est une illusion, la satiété un concept inconnu, on partage tout, les sanitaires, les douches réduites à leur plus simple expression, et même la nourriture que l'on partage parfois lorsque le destin se montre impitoyable.

Un seul repas par jour est le menu de ces gens-là.

Cependant, la générosité, le sens aigu de l'entraide, soudent ces communautés de déshérités, on ne laisse personne sur le bord du chemin.

La jeune femme n'a jamais connu une telle solidarité dans son pays de brume, elle est chaque jour étonnée de se sentir entourée, secourue, encouragée, par ces gens qu'elle ne connaissait pas quelques semaines auparavant.

Le soir on se réunit dans les cours des petites maisons, les gens palabrent, échangent, conseillent, et surtout aident. Si vous êtes malade ou défaillant une voisine viendra vous administrer une potion de sa composition, et vous soigner si besoin est.

L'entraide africaine n'est pas un vain mot.

Les températures ambiantes sont très élevées et presque insupportables pour des européens, spécialement à la saison des pluies où la chaleur étouffante se combine à un taux d'humidité proche de 95%.

Les nuits sont difficiles, on dort peu, dans un véritable bain de vapeur pour les gens comme Whitney qui ne possèdent pas la climatisation. Les moustiquaires sont le seul rempart contre les moustiques qui mènent des rondes infernales la nuit venue, ces écrans illusoires sont souvent percés de trous ce qui permet aux insectes d'infliger des piqûres aux dormeurs, piqûres qui provoquent parfois paludisme et fièvre jaune.

Les bestioles sont partout, cancrelats, blattes énormes, rats, souvent des punaises, c'est une vie de misère, une vie dérisoire, une vie entre parenthèses.

Malgré ce sombre tableau, les jeunes gens résistent sans se plaindre, à quoi cela servirait-il d'ailleurs ? Seedel s'est fait des amis africains, une bonne et joyeuse bande de copains qui joue au football le soir sur un terrain vague proche des habitations. Le jeune garçon se sent tellement faire partie de cette terre qu'il a demandé la nationalité ivoirienne, le tournant est pris pour lui, il est africain.

Un soir, alors que Whitney s'acharne à obtenir une communication internet au moyen de son vieil ordinateur, un message s'affiche, un message de l'homme auquel elle s'est adressée à San Pedro. Celui-ci lui affirme qu'il va tenter de l'aider, non pas en envoyant de l'argent, solution qui pour lui n'est pas envisageable en raison des probabilités d'arnaque en Côte d'Ivoire, il va l'aider en mettant en œuvre ses relations.

L'homme a des amis, des relations, des adresses, en Côte d'Ivoire, il est acharné, intelligent, il va la sortir de ce mauvais pas, dit-il, si la jeune femme s'investit elle aussi.

Cette proposition enthousiasme Whitney : de la volonté, des compétences, elle en possède, si le chemin s'ouvre devant elle par l'entremise de ce guide inattendu, alors son avenir risque fort de s'éclaircir.

Tout d'abord il lui suggère d'accepter une formation complémentaire dispensée par le gouvernement ivoirien, ces formations sont proposées, dit l'homme, dans l'optique de doter l'état de fonctionnaires compétents.

Elle accepte la proposition avec joie, devenir fonctionnaire dans ce pays d'instabilité chronique est une garantie pour l'avenir.

L'homme lui dit qu'elle aura de ses nouvelles dans peu de temps.

Whitney est bouleversée par cet appel, c'est la première fois qu'une personne de prime abord désintéressée se manifeste ainsi à elle. Des gens comme ça existent-ils vraiment ?

Elle a croisé tant de chemins, rencontré tant de gens sensés l'aider, pour savoir que rien n'est gratuit dans la vie, il y a toujours une contrepartie dont on est redevable.

Ce soir-là la jeune femme s'endort presque rassurée, en tous cas intriguée par le message de cet homme dont elle a entrevu l'image sur son ordinateur.

Elle n'est plus seule, elle le sent, elle le sait.

L'homme agit très rapidement.

Il a l'opportunité d'intervenir auprès des autorités ivoiriennes par l'entremise d'un ami investisseur dans le pays. Cet investisseur possède un carnet d'adresses très fourni qui lui permet d'avoir accès aux personnalités les plus influentes, décisionnaires économiques, politiques, des gens de l'administration. Ces gens-là le mettent en relation avec l'administration des douanes qui est à la recherche d'agents compétents dans un secteur en totale refondation.

Des cours seront administrés aux futurs agents dans une caserne désaffectées situées en pleine brousse, des candidats triés sur le volet, des pistonnés.

Whitney devra participer à un entretien de sélection qui sera joué d'avance en raison de sa présentation par un personnage influent.

Tout est ainsi dans cette bonne Afrique, les recommandations particulières sont les meilleures clés de la réussite.

Jacky, l'investisseur, va épouser une ivoirienne et décide d'inviter Whitney à son mariage, les présentations sont faites, la route est ouverte.

La jeune anglaise n'en revient pas, quelle efficacité chez cet homme qu'elle ne connaît pas ! Pour quelle raison ? pourquoi fait-il tout cela sans demander en échange quoi que ce soit ?

Plus étonnant encore, Whitney a besoin de l'équivalent de 200 euros pour inscrire son frère au lycée, elle ne possède pas le premier centime, l'homme va l'adresser à une avocate ivoirienne de sa connaissance qui prêtera l'argent.

Merveilleux, tout semble aller si bien, Whitney décide de donner un nom à son bienfaiteur qui ne souhaite pas révéler son identité, il sera son « *Ange gardien* », cela lui convient tout à fait.

Bien entendu tout n'est pas parfait, les fins de mois reviennent à toute allure avec les loyers à payer, les déplacements motorisés sont interdits faute d'argent, s'offrir une quelconque douceur est du domaine du rêve, et la faim tenaille parfois les ventres, mais ils tiennent, ils tiennent tant qu'ils peuvent.

La jeune femme sait que pendant ses 3 mois de formation elle ne touchera aucun salaire, elle sait que l'instruction se fera dans un style très militaire, éloigné de tout, de son frère en particulier, elle sait qu'elle ne sera assurée d'un emploi que dans plusieurs mois, peut-être même une année, mais c'est sa chance, elle ne la gâchera pas.

Cependant la vie est de plus en plus précaire dans le pays, la famine gagne les quartiers populaires, les bandes armées parcourent la ville en semant le désordre, les exactions sont nombreuses, plus

précisément à l'encontre des blancs que certains assimilent aux troupes françaises présentes dans la ville.

Les commerçants sont mal approvisionnés, le petit commerce périclité et les prix s'envolent. Il est fréquent de voir les gens errer dans les rues à la recherche de la moindre décharge à fouiller.

Il va falloir du temps, du talent, à la nouvelle autorité pour ramener le calme et un semblant de prospérité.

Dans ces conditions Whitney ne sort presque plus, elle vit retranchée dans ce quartier pauvre de Port Bouet, au sein de la communauté qui l'a adoptée.

Les animaux sauvages se risquent parfois aux limites de la ville, à la recherche de nourriture ou de proies à saisir.

C'est ainsi qu'un matin Seedel s'est retrouvé face à face avec un cobra qui s'était invité dans la courette bordant leur logement. Il faut dire que le nombre élevé de rats ayant élu domicile dans les maisons du quartier, est une incitation à la chasse pour ce redoutable reptile qui fait des rongeurs son plat préféré.

La confrontation fut intense, Seedel pétrifié fixe son terrible visiteur sans oser faire un geste. Le cobra, lui, s'est dressé de toute sa hauteur, capuchon déployé, regard fixe, impressionnant de force inéluctable.

Aucun son ne sort de la gorge du jeune homme terrifié, le serpent se balance lentement comme le toréro avant l'estocade.

- Ne bouge pas petit, dit une voix derrière lui, c'est un cobra cracheur.

La voix se déplace lentement le long du mur de la courette, elle tient une canne de roseau mince et flexible à la main.

La suite est un éclair doré qui fend l'air et s'abat sur le serpent.

C'est fini, la pièce est terminée, le serpent se tord au sol nuque brisée par le coup si bien administré.

Le jeune garçon ne sort pas instantanément de son état léthargique, il est sonné comme un boxeur, la peur l'a pétrifié.

- Eh petit ! C'est fini à présent, dit la voix.

Whitney a assisté à toute la scène du seuil de sa cuisine, elle est pâle, ses mains tremblent, elle ne sait que dire :

- Merci Amea.

- Pas de quoi, c'est mon boulot.

- Ton boulot ? répond Whitney étonnée.

- Je suis chasseur de serpents, tu ne le savais pas ? Je fais ce travail pour nourrir ma famille, il y a de plus en plus de ces bestioles en ville alors on les mange ou bien je les apporte à l'institut Pasteur.

- Et on te paie pour ça ?

- Oui, on fabrique des vaccins antivenimeux en faisant cracher mes serpents.

- Et celui-ci que vas-tu en faire ?

- Nous allons le manger, c'est très bon, tu veux que je te fasse goûter ?

- Merci bien, répond Whitney horrifiée, je crois que je n'aimerais pas du tout.

- Tu as tort, c'est très bon.

Avec les conditions actuelles de vie, les gens mangent ce qu'ils peuvent, ce qu'ils trouvent. On prétend que des animaux sauvages fréquentent les faubourgs de la ville en quête de nourriture. Des pêcheurs

ont vu ainsi des crocodiles se réchauffer au soleil dans la lagune Ebrié, ce qui n'était pas arrivé depuis les années 1970.

Le malheur ne vient jamais seul prétend le dicton, Whitney put le vérifier à ses dépens.

Abidjan est un coupe gorge, d'une dangerosité insoupçonnée lorsque vient le soir, lorsque la nuit étend son voile sur les quartiers périphériques, tels que Yopougon, Adjamé, Abobo, la peur étreint les cœurs et chacun se terre chez soi.

Le nouveau gouvernement est installé depuis peu et la sécurité n'est pas effective. Il n'est pas rare que des bandes armées attaquent les commerçants, les passants, à l'arme blanche et à l'arme automatique. Il règne une ambiance lourde dans les rues, renforcée par la chaleur, et les odeurs nauséabondes de décomposition.

Ainsi, Whitney qui s'éloigne rarement de chez elle, décide ce jour-là de se rendre au lycée où étudie son frère depuis leur arrivée à Abidjan. Elle emprunte pour ce faire un *worro-worro*, un taxi local peu cher et relativement sûr.

Comme toute femme circulant dans les rues du quartier, Whitney se montre prudente, elle inspecte chaque coin de rue, surveille le moindre attroupement.

Un *worro-worro* se présente alors, le chauffeur est seul, il ne semble pas prêter attention à la présence de la jeune femme qui embarque prestement.

Whitney connaît le trajet qui mène au lycée et sa surprise est d'autant plus grande que le taxi s'engage dans un labyrinthe de ruelles qu'elle ne connaît pas.

- Je vais au lycée, rappelle-t-elle au conducteur de l'engin.

- Pas de problèmes, je prends un raccourci, répond l'homme.

Le problème majeur de ces engins de fortune, c'est qu'il n'existe aucun chemin défini, ils circulent où bon leur semble, suivant l'humeur du conducteur ou les embarras de circulation.

Soudain, arrivé au croisement de deux rues, l'engin stoppe brutalement et deux malfrats se lancent à l'assaut de l'instable engin. Les hommes tirent brutalement Whitney du véhicule, la jettent au sol, et se saisissent de son sac qu'ils lui arrachent sans ménagement.

Le conducteur n'intervient pas le moins du monde, il se contente de regarder la scène en se curant les dents. Visiblement les trois hommes se connaissent, le chauffeur de l'engin a mené Whitney à l'embuscade dressée par ses acolytes.

La jeune femme git dans la poussière, sa jupe légère remontée sur les cuisses.

- Elle n'est pas mal la petite blanche, s'amuse un des malfrats, je me la ferais bien.

Bien qu'exprimée en langage local, Whitney a parfaitement saisi la remarque de son assaillant, un grand type maigre et dégingandé, les cheveux emmêlés et sales, les dents jaunes sur un sourire de hyène.

Elle se recroqueville dans la poussière en poussant des gémissements d'angoisse.

Les deux autres types savourent à l'avance le spectacle promis du viol de la jeune femme, lorsqu'un fait imprévu se manifeste soudain sous la forme d'une ondée tropicale qui noie en un instant la ruelle et les belligérants.

Les gouttes de pluie sont lourdes, serrées, elles tambourinent sur le toit du véhicule en faisant un bruit infernal.

Dans une maison proche, un vieil homme se précipite pour fermer les volets de sa fenêtre, lorsqu'il découvre la pauvre jeune femme gisant dans une marre de boue.

Il comprend immédiatement ce qui vient de se passer.

Homme de conviction ou de foi, il ne peut réprimer le flot d'indignation qui le submerge, il se penche à sa fenêtre pour invectiver les voyous occupés à leur triste besogne.

- Arrêtez mécréants, hurle-t-il, laissez cette pauvre femme !

Ses cris attirent illico les gens sur le pas de leur porte.

Ces habitants du quartier joignent à leur tour leurs cris à ceux du vieil homme en une clameur qui impressionne tant les voyous, qu'ils abandonnent avec précipitation leur ouvrage et s'enfuient dans le dédale de ruelles.

Whitney demeure prostrée dans sa flaque de boue, cheveux dégoulinants, robe déchirée, elle pleure amèrement ses illusions et sa confiance envolées.

Les malfrats l'ont délestée de tout ce qui lui appartenait : sac à main, téléphone portable, clés, ils lui ont pris ses papiers d'identité, son passeport en particulier, et le peu d'argent qu'elle avait sur elle. Il lui reste la vie, ce qui est l'essentiel !

Les gens s'affairent autour d'elle, la relèvent, la réconfortent, lui prodiguent des mots de réconfort. Une femme accourt avec un linge bien sec et la frictionne avec vigueur.

- Merci, merci, murmure la jeune femme.

Par bonheur la pluie a cessé de déverser ses tonnes d'eau, un franc soleil se montre à nouveau d'une indulgence qui n'existe que dans les pays tropicaux.

- Où habite-tu ? demande une femme, nous allons te raccompagner.

C'est ainsi que Whitney, couverte d'ecchymoses et de meurtrissures morales, se retrouva dans son petit logement un peu plus pauvre et démunie qu'avant.

Cette jeune femme est d'une constitution, d'une résolution à toute épreuve, elle n'abandonnera pas, ne reculera pas, elle ira au bout de son chemin sans faillir.

La prochaine épreuve se profile sous l'aspect de ce stage de trois mois qu'elle doit effectuer en brousse, un stage qui lui délivrera le sésame d'accès à un emploi. Sans emploi pas de vie possible dans ce pays, et même pas d'espoir de retourner un jour dans son propre pays.

C'est un véhicule militaire qui emmène les stagiaires vers leur site de formation en brousse, une sorte de bus dégingué et inconfortable.

La formation se fera dans une ancienne caserne située à 80 kilomètres d'Abidjan, dans des bâtiments sans grâce et sans confort, où le strict minimum est la règle. On dort sur des lits de camp, les toilettes et les douches sont réduites à la portion congrue.

Il n'y a que trois femmes dans l'effectif, Whitney et deux ivoiriennes, qui se partageront un petit dortoir et une douche.

Dans ce pays les femmes ne sont pas aisément admises aux postes de responsabilité, on considère que leur occupation essentielle est d'assurer les corvées ménagères et la garde des enfants, une sorte de machisme bien enracinée dans les mentalités.

Sur la trentaine de stagiaires admise en formation, il est évident que beaucoup ne pourront franchir le verdict des épreuves de sélection qui leur seront proposées malgré le piston qui les a favorisés.

La bataille risque d'être impitoyable avec son cortège de crocs en jambe et de délation.

L'accueil sur place est superficiel, on se contente simplement d'indiquer les dortoirs, de spécifier le règlement intérieur, et de communiquer les horaires de cours.

Il est bien spécifié qu'un examen préliminaire sera effectué pour déterminer le niveau de chacun, première épreuve de sélection.

L'atmosphère est lourde, chacun scrutant ceux qui les entourent d'un regard noir, car la compétition sera sévère et les recalés n'accepteront pas facilement de se voir mis hors-jeu.

Tous les coups seront permis, Whitney en est consciente, elle est déterminée à franchir le cap et se tiendra sur ses gardes.

La jeune femme dispose d'une solide formation acquise sur les bancs des universités britanniques, de plus elle s'exprime naturellement en anglais, ce qui est primordial pour le métier du secteur des douanes qui leur sera proposé.

La première nuit a été longue, Whitney ne parvenant pas à trouver le sommeil. Une escadrille de moustiques tourbillonnant près de sa moustiquaire percée de mille trous, lui a joué une musique peu agréable.

De plus elle s'inquiète pour son frère demeuré seul à la maison, va-t-il se sortir indemne de ses problèmes quotidiens ? elle aura la possibilité de le rejoindre un jour par semaine, son responsable le lui a permis, mais c'est encore un gamin et la vie est si rude, elle est bien placée pour le savoir.

La présentation des élèves à leurs responsables a lieu le lendemain de l'arrivée au camp. Il y a deux professeurs, l'un en charge de l'enseignement général, et l'autre de la partie purement technique.

Les présentations sont expédiées sans délai, et l'on passe aux choses sérieuses, c'est-à-dire l'évaluation des capacités de chaque candidat. Il ne faudra pas plus de vingt élèves pour les mener en trois mois à une certaine efficacité dans le métier des douanes, ce qui signifie qu'une dizaine de personnes présentes devra être éliminée.

L'épreuve est difficile pour la plupart, elle est irrémédiable pour beaucoup qui se noient dans les premiers tests d'un niveau scolaire. Orthographe, calcul élémentaire, rédaction, du niveau cours élémentaire sont autant d'écueils infranchissables.

Six candidats incapables d'écrire deux phrases en français sont ainsi éliminés d'office, trois autres si peu familiers avec la géométrie qu'ils confondent triangle et parallélogramme sont priés de revoir leurs cours.

Les contestations s'élèvent dans un brouhaha de cris et de véhémentes protestations, certains contestent carrément les résultats, d'autres menacent les examinateurs d'actions de rétorsion, d'autres encore jettent les copies au milieu de la salle. Il faut l'intervention ferme d'un escadron de gardes pour ramener tout ce beau monde au calme.

Whitney, elle, a réussi toutes les épreuves sans coup férir, il y a bien eu quatre ou cinq fautes d'orthographe à la dictée, mais pour une anglophone le résultat est plus que probant.

Lorsque les résultats sont communiqués, seuls dix-neuf candidats sont retenus pour la suite de la formation. Whitney sort première de l'épreuve et reçoit les félicitations des examinateurs.

Des regards sombres pèsent sur elle, elle le sait, elle le sent, dorénavant la vie va être difficile pendant les jours qui viennent, pendant les trois mois de stage ici.

Le premier soir venu, Whitney se retrouve avec ses deux compagnes ivoiriennes dans le local qui leur est réservé. L'une des deux femmes s'exprime peu, elle a eu la malchance de ne pas être retenue et sa rancœur est visible.

La seconde élève est au contraire volubile, décontractée, elle a été retenue pour le stage, et sa bonne humeur rassure Whitney qui avait besoin d'une compagne de cet acabit. L'ivoirienne habite Treichville un quartier proche de celui où réside la jeune anglaise, elle a un bon niveau scolaire et dispose même du baccalauréat. Elle se prénomme Rosine, elle a perdu son emploi dans l'administration lors de l'instauration du nouveau pouvoir, et compte sur le stage pour retrouver un nouveau travail.

- Méfie-toi, conseille-t-elle, les hommes chez nous admettent mal qu'une femme les supplante dans les domaines où ils sont censés être les meilleurs. Tiens-toi sur tes gardes, certains ne te pardonneront pas ta réussite.

La nuit se passe sans problèmes, mis à part les moustiques tenaces qui ne cessent de tourner autour des moustiquaires.

Tout le monde se retrouve à la cantine où un petit déjeuner est servi avant le début des premières leçons.

L'ambiance est sinistre, les hommes boudent systématiquement les deux femmes qui sont isolées à une table. Les regards sont pesants, insistants.

Les premiers cours dispensés concernent l'importation et l'exportation de produits agricoles, domaines dans lesquels Whitney est particulièrement bien placée en raison du précédent emploi occupé à San Pedro.

Pendant un instant, une communication privilégiée s'instaure entre la jeune femme et le professeur qui donne le sentiment d'apprécier particulièrement ses connaissances.

- Des gens comme vous seront très utiles à notre pays, savourez le professeur, continuez dans cette direction et vous obtiendrez un emploi dans notre administration.

Whitney sent les regards posés sur sa nuque, des regards de haine, ressentiment exprimé par certains qui n'ont d'autre argument que les recommandations du papa, membre influent d'un parti, d'une caste, ou d'une ethnie.

Les journées de travail sont courtes, la nuit s'installe très tôt en Afrique, et la fatigue provoquée par la chaleur tropicale pèse sur les bonnes volontés. On termine les cours à 16 heures, ensuite les soirées sont longues, des soirées passées à bavarder, à écouter de la musique, ou à téléphoner aux proches demeurés en ville.

La jeune anglaise en profite pour appeler son frère qui gère tant bien que mal ses tâches quotidiennes.

- Surtout n'ometts jamais de te rendre au lycée, conseille-t-elle, c'est ton avenir que tu construis à présent. Je travaille pour te permettre de continuer tes études, ne l'oublie pas.

Les trois premiers jours se passent dans cette atmosphère délétère de suspicion, de rancœur non exprimée, de jalousie tenace. Whitney n'en a cure et poursuit sa formation sans s'occuper des autres, avec comme bénéfice immédiat de s'entendre de mieux en mieux avec le professeur qui semble beaucoup l'apprécier.

Et puis un soir, au moment de la fin des cours, Rosine et Whitney regagnent leur dortoir pour un repos bien mérité. Elles discutent toutes les deux très librement de leur vie de femmes et de l'univers africain qui leur sert de cadre, elles sont devenues amies, cette proximité les rassure toutes les deux, elles craignent moins les remarques désobligeantes de leurs compagnons masculins.

Whitney se dirige vers son lit de camp où elle compte prendre un court repos avant le dîner. Elle constate que la moustiquaire est relevée, elle ne l'avait pas laissée ainsi le matin, de peur de voir les affreux insectes coloniser son espace de repos.

Intriguée, elle remarque que le drap recouvre totalement son lit et qu'une bosse singulière fait saillie à l'endroit de l'oreiller. Elle se penche alors sur le lit et relève avec précaution le drap.

Ce qu'elle découvre la fait sursauter d'horreur : une boule de plume noire repose sur l'oreiller, une boule maculée de sang, c'est un volatile, un coq que l'on a égorgé et placé bien en évidence sur la couche.

Yeux exorbités, elle demeure pétrifiée devant le spectacle insensé du pauvre animal sacrifié.

Rosine s'étonne, s'approche, et constate :

- C'est le vaudou, dit-elle, c'est un avertissement. Les gens qui ont déposé cet animal ici veulent te faire peur.

- Le vaudou ? rétorque Whitney, qu'est-ce donc que cette chose-là ?

- C'est une très ancienne religion de l'Afrique Guinéenne, les habitants du Cameroun, du Togo, du Bénin, du Nigeria, et de la Côte d'Ivoire, la pratiquaient et la pratiquent toujours parfois secrètement. C'est l'affirmation d'un monde surnaturel, d'un culte, aux esprits du monde invisible.

- Qu'ai-je à voir avec ce vaudou ? S'inquiète Whitney.

- Celui qui a fait ça n'est pas un adepte du vaudou, ça se voit, il veut t'impressionner pour que tu abandonnes les cours.

- Mais le coq noir ça signifie quelque chose ?

- Le coq noir représente Guédé, l'esprit des morts, c'est celui qui mène les morts vers l'autre vie. Cela signifie en raccourci une menace de mort pour toi.

- Celui qui a fait ce sacrifice est un malade, on ne menace pas les gens de mort pour une place dans un cours de formation, s'insurge Whitney.

- Tu sais les gens d'ici considèrent ces cours comme leur propriété, c'est le viatique vers une vie sans problèmes, une vie où l'on est assuré d'un salaire pour la vie. Alors une blanche, une femme de surcroît, qui vient s'immiscer dans le système c'est intolérable pour eux.

- Mais dis-moi, comment sais-tu toutes ces choses sur le vaudou ? S'interroge Whitney intriguée.

Rosine ne répond pas immédiatement, elle s'approche de la jeune anglaise, lui prend la main, et s'assied près d'elle sur le lit.

- Il y a un tas de choses dont on ne peut parler librement chez nous, ça fait partie du secret qu'on ne peut dévoiler aux non-initiés.

- Je suis ton amie, non ?

- Oui bien sûr, mais.... bon alors je vais te révéler que dans ma famille nous avons un prêtre vaudou, un houmngan, qui est l'intermédiaire entre le monde visible et l'univers invisible. C'est quelqu'un très gentil qui procède souvent à des guérisons en consultant les divinités et l'esprit des morts.

- Et tu crois à tout cela ? Plaisante Whitney.

Rosine demeure un instant silencieuse, mains jointes devant sa bouche.

- Vous les blancs vous êtes tellement convaincus de posséder la vérité universelle que vous en oubliez d'où vous venez. Vous êtes fait de terre, de feu, d'air, de ciel, comme nous, vous êtes soumis aux mêmes lois. Votre esprit cartésien vous a fait oublier que vous possédez un esprit, vous pensez que tout se résout par la logique et les mathématiques, vous avez tort.

Whitney réalise soudain qu'elle a sans doute froissé la conscience de son amie sans l'avoir voulu.

- Pardonne-moi Rosine de m'être comportée de cette façon si légère, je ne voulais pas te froisser...

- Ce n'est rien, murmure Rosine dans un sourire, tu ne pouvais pas savoir. Mais sais-tu que je suis aussi chrétienne, l'un n'empêche pas l'autre !

- Je suis également chrétienne, concède Whitney, j'aurais dû m'en souvenir avant de me comporter ainsi.

- Bien, revenons à notre coq, scande Rosine d'un ton grave, il va falloir s'en débarrasser, il ne doit pas demeurer ici, car il est la présence du sorcier près de nous, il faut le brûler ou l'enterrer. Le mieux serait de le brûler mais ça sentirait affreusement mauvais, alors nous allons trouver un endroit pour le mettre en terre, le plus loin possible.

Les deux femmes sortent de leur refuge et s'aventurent dans la nuit qui commence à établir son règne. Il y a une végétation épaisse autour du bâtiment militaire, une végétation qui entrave leur progression et les gêne dans leur choix du lieu le plus approprié.

Rosine a emporté avec elle une pelle qu'elle a trouvée dans les communs, ce n'est pas l'outil idéal mais on s'en contentera.

Whitney porte le coq à bout de bras comme si elle voulait l'éloigner le plus loin possible d'elle.

Un terrain herbeux sous un figuier sycomore est retenu pour l'enfouissement. Le sycomore est un arbre sacré, il conviendra parfaitement pour combattre l'influence néfaste du sorcier qui a déposé le volatile sur le lit.

Le terrain est meuble, il suffit de quelques pelletées pour faire disparaître l'horrible oiseau au cœur de la terre.

Rosine se concentre alors et psalmodie en langue malinké, son ethnie d'origine. Des paroles sensées désenvoûter l'action du sorcier noir.

- Rentrons à présent, dit-elle, tu ne crains plus rien.

Les deux femmes reprennent le chemin du retour dans un ballet de chauve-souris et sous un ciel d'une rare clarté sous les tropiques.

- Méfie-toi de ces gens-là, murmure Rosine, ils sont prêts à tout pour réussir. Ne réplique pas à leurs provocations, reste zen.

Le premier dimanche arrive avec la joie que l'on devine chez Whitney. Elle va pouvoir rentrer chez elle et s'occuper de son frère, revoir les amis du quartier, et raconter ce qu'elle a vécu dans cette première semaine de stage.

Un seul jour de repos c'est peu, mais le stage ne dure que trois mois, alors on peut faire cet effort-là, pense-t-elle.

Elle profite de ces quelques heures de répit pour tenter de reprendre contact avec son correspondant européen. Elle veut lui parler de ce qu'elle fait, de ce qu'elle ressent, et des perspectives qui lui seront offertes à la fin du stage.

Contrairement à ce qu'elle craignait, la connexion s'effectue rapidement, l'homme était en ligne.

- Je vous dois tout, lui dit-elle, c'est grâce à vous tout ça. Vous êtes mon Ange gardien.

- Vous êtes à la base de tout ce qui vous arrive, votre volonté, votre talent, y ont grandement participé, moi je ne suis que le lien, répond l'homme.

Whitney sent qu'une grande émotion est sur le point de la submerger, elle se sent si bien avec cet homme-là !

Un lien profond semble s'établir avec cet étranger qui s'intéresse à elle, il est si exceptionnel de rencontrer quelqu'un qui ne vous demande rien en échange des services qu'il vous rend. Dans sa jeune existence elle n'a compté que sur elle-même, elle a été la seule décisionnaire de ses actes, la seule responsable de ses engagements, mais également celle qui en a subi tous les déboires.

- Pendant mon stage il me sera difficile de vous joindre, dit-elle, nous avons peu de temps libre et les ordinateurs sont rares au camp, mais dès ma fin de stage j'aimerais vous joindre plus souvent, cela vous semble possible ?

- Je suis d'accord, répond l'homme, mais je vous informe que je suis marié et que mon temps disponible est en fonction de ce que m'accorde ma vie familiale.

Whitney découvre que son correspondant a une vie sentimentale, elle n'y avait pas songé, il est normal qu'un homme soit marié, se dit-elle, mais qu'importe, je pourrai faire appel à lui c'est ce qui importe.

Elle sait très bien que sans l'aide providentielle de son Ange gardien elle rencontrera les pires difficultés une fois le stage terminé.

Le stage de trois mois est enfin terminé. Il s'est achevé avec les honneurs pour Whitney qui a obtenu sa certification. Elle va pouvoir exercer ses talents dans une entreprise d'état, ce qui lui garantit un salaire convenable et une stabilité normalement à toute épreuve.

Les semaines passées en stage n'ont pas été très agréables pour la jeune femme soumise à l'hostilité d'une partie des hommes présents, mais les jours passant, la plupart d'entre eux s'est habituée à la fulgurance de son esprit, et à sa grande intelligence.

A présent elle va retourner dans son quartier d'Abidjan dans l'attente de son affectation. Cela n'interviendra pas avant un an lui a-t-on dit, les nominations s'effectuent chaque douze mois à partir de la fin d'étude, donc il va falloir patienter.

Whitney espère tenir financièrement bien sûr, on lui a promis une prime de stage mais quand la touchera-t-elle ? Elle ne le sait pas. Sa famille en Angleterre la soutiendra peut-être, elle l'espère secrètement.

Elle va reprendre sa vie monotone des jours passés, une vie partagée entre les discussions animées avec les voisines, les travaux ménagers, les siestes aux heures étouffantes du jour, et ses tentatives de connexion avec le monde extérieur, à l'aide de son vieil ordinateur qui risque à tout moment de rendre son âme au dieu de l'informatique.

Seedel, le jeune frère de Whitney, poursuit ses études en vue de se présenter aux épreuves du baccalauréat, il n'a pas trop été affecté par l'absence de sa sœur, et s'arme d'un optimisme inébranlable.

La vie de tous les jours est vraiment difficile avec ses exactions incessantes, assassinats, vols, viols et dégradations d'édifices et de services publics. Des bandes armées parcourent les rues à la nuit tombée semant la terreur autour d'eux. On dresse des guets apens sur les routes, rançonnant les passagers, molestant les employés, on vandalise à l'arme de guerre les résidences des quartiers huppés, on attaque les banques. La police n'intervient que mollement ou pas du tout, tant la corruption est grande parmi ses membres.

Une autre activité a vu le jour sur internet, on arnaque les internautes généralement âgés et à l'aise financièrement, des gens susceptibles de se laisser attendrir par la misère, ou plus encore des gens à qui l'on présente de fausses possibilités d'investissement, des gens à qui l'on vend des biens qui n'existent pas.

Les trois mois de stage se sont terminés avec un succès total pour Whitney, elle obtient une certification qui a valeur d'emploi dans l'administration. Le seul inconvénient réside dans le fait qu'il faille attendre quelques mois avant de répondre à la convocation du ministère. Un mois c'est court, mais pour ce qui la concerne, cela signifie qu'il va falloir tenir avec les maigres ressources dont elle dispose.

Sa famille britannique lui a promis de l'aider, notamment pour les frais scolaires du jeune Seedel, est-ce que cela sera suffisant ? Elle l'espère, elle pourra de temps à autre obtenir un petit boulot, même si elle a conscience que c'est difficile dans ce pays où la moindre demande se paie.

La vie a repris son cours normal quand un évènement que Whitney n'attendait pas vient en bouleverser l'apparente normalité.

Seedel, le jeune frère, est victime d'un accident de la circulation, un accident grave qui n'engage pas le pronostic de vie, mais qui est un désastre lorsque l'on sait qu'en Côte d'Ivoire l'hospitalisation n'est pas gratuite.

Le jeune homme qui s'intègre de plus en plus au monde africain, circulait sur une motocyclette que pilotait un copain ivoirien. Un camion surgit de nulle part dans l'anarchie de la circulation abidjanaise, les percuta avec violence, laissant les deux gamins le nez dans la poussière.

Seedel et son copain sont sérieusement blessés, le pilote souffre de lésions thoraciques graves, et le jeune britannique a la jambe gauche broyée. Le pied en est quasiment détaché.

Evidemment aucun des garçons impliqués dans l'accident ne possède d'assurance, ni le camionneur, encore moins le gamin de la cité où réside Seedel.

Que faire dans l'urgence ?

La solidarité africaine n'est heureusement pas un vain mot, les gens connaissent des solutions thérapeutiques qu'ils utilisent occasionnellement faute d'hôpitaux abordables à leurs moyens financiers. L'un connaît un rebouteux que l'on élimine d'emblée, l'autre un guérisseur que l'on juge hors circuit, un troisième par contre a connaissance d'une institution dédiée aux enfants des rues où l'on pratique la médecine.

La décision est rapidement prise : il faut aller vers cette institution en désespoir d'une autre solution.

Seedel souffre énormément On lui fait un pansement de fortune en comprimant la plaie et en disposant un garrot au niveau de la cuisse.

Le transport du blessé est pour lui un chemin de croix.

Whitney qui a rejoint le groupe dirige les opérations avec vigilance. Elle est totalement anéantie, ce gamin est toute sa vie, elle l'a avec elle depuis sa tendre enfance et le considère un peu comme son enfant.

La prise en charge de Seedel par l'institution n'est pas une évidence, la direction renâcle, leur action est dédiée aux enfants sans ressources, elle n'est pas destinée à des adultes, étrangers de surcroit. On négocie, on se justifie, on plaide, finalement devant l'urgence de la situation le médecin de garde accepte l'hospitalisation.

Le garçon est dirigé vers une salle où une intervention d'urgence doit avoir lieu.

La salle est strictement équipée, le minimum requis, on constate que le manque d'argent est flagrant mais le médecin semble compétent.

On allonge Seedel sur une table d'opération qui a dû faire le tour de nombreux hôpitaux si l'on en juge à son aspect démodé. La blessure est profonde, les chairs déchirées laissent apparaître l'os du tibia, le sang coagulé poisse le pantalon du jeune homme en larges auréoles brunes.

- Il faut retirer le garrot, grogne le médecin, sinon il risque une infection majeure.

Les gens se sont groupés autour de la table ce qui a le don d'énerver le praticien.

- Tout le monde dehors, clame-t-il, je ne veux personne ici à part mon assistante.

Tout le monde reflue, on ferme la porte rapidement sur le dernier importun. Whitney a suivi, aucune exception n'a été tolérée.

Elle demeure derrière la porte le cœur battant.

Les cris montent et se transforment en clameurs, le gamin hurle sa douleur. Il a été attaché à la table pour l'empêcher de bouger mais on perçoit le vacarme des soubresauts que fait le vénérable meuble soumis aux cabrioles du blessé.

On n'a pas pratiqué d'anesthésie ni administré d'analgésiques, on n'en a point, on a tenté d'éviter l'infection en arrosant largement la plaie de produits antiseptiques. Les antibiotiques coutent cher, il faut les acheter et Whitney n'a pas le premier centime.

La plaie a été refermée du mieux possible en attendant la visite d'un chirurgien.

Seedel va pouvoir rester hospitalisé dans cette institution dédiée aux enfants malades, en raison de l'extrême précarité de vie de Whitney qui va solliciter sa famille en Grande Bretagne. Sera-t-elle entendue et secourue ? C'est une inconnue.

Elle abandonne son frère en proie à mille tourments et à des souffrances insupportables.

Le lendemain matin Whitney apprend que la fracture a été réduite et que les plaies ont été suturées avec grand soin par le seul chirurgien de l'institution.

On va administrer des antibiotiques à Seedel mais la jeune femme doit promettre de rembourser la dépense, elle ne sait trop comment faire, aussi espère-t-elle que sa sœur habitant la région londonienne lui donnera le coup de main nécessaire.

Elle se rend chaque jour à l'hôpital, passe la presque totalité de son temps avec le blessé qui souffre énormément. Les médecins ne se prononcent pas, il faut attendre une semaine, disent-ils, avant de faire une radioscopie et voir comment évolue la fracture.

On administre des somnifères pour plonger le blessé dans un sommeil, pense-t-on, réparateur, un sommeil pendant lequel il oubliera la douleur.

La situation ne s'améliore pas depuis une semaine, Seedel souffre toujours énormément. Le chirurgien envisage de réopérer pour voir si l'infection n'a pas gagné du terrain.

- Il faudra peut-être l'amputer, dit-il à Whitney, il risque la gangrène.

- L'amputer, s'indigne-t-elle, vous n'y pensez-pas, mon frère n'a que 18 ans !

- Alors que faire ? Nous ne sommes pas au niveau de l'Europe pour l'équipement hospitalier. La solution serait peut-être de le transférer en Angleterre pour le soigner convenablement.

- En Angleterre ? Mais je n'ai pas d'argent pour un billet d'avion.

- Je sais, je sais, mais que faire ? Je pense que c'est la meilleure solution. Voyez avec votre famille, vos amis, essayez de collecter l'argent nécessaire à son transfert.

Whitney est anéantie. Comment faire ? Elle ne peut se résigner à voir son frère amputé, et peut-être pire.

Un billet d'avion coûte environ 600 euros. Une fortune ici en Afrique !

Elle se décide à prendre contact avec sa sœur à Chelsea. Elle sollicitera également son « Ange gardien », cet homme si généreux d'internet, et puis si cela n'est pas suffisant elle suppliera le médecin de compléter la somme nécessaire.

Elle a constaté que le chirurgien de l'institution était un homme de cœur, il fait son maximum pour soigner gracieusement, pour l'instant le jeune blessé. Il s'intéresse à la situation dramatique des jeunes gens, et au fil des jours, est devenu presque un confident.

Jour après jour la situation du jeune Seedel se dégrade, le docteur Kouamé, le chirurgien qui a opéré, ne sait plus quel pronostic établir, pour lui cependant la situation est grave. Ce ne sont pas les conséquences des blessures qui sont à redouter, la consolidation des ligaments, des os, et des chairs, a été correctement effectuée, mais l'infection est présente, une infection qui fait craindre une septicémie.

- Il faut évacuer d'urgence votre frère, confie-t-il à Whitney, et il faut te faire rapidement. Je connais votre situation financière délicate, aussi ai-je décidé de vous aider à hauteur de 150 euros pour le transport aérien.

Whitney craint d'avoir mal compris.

- Vous voulez m'aider à payer le billet d'avion ? S'étonne-t-elle.

- Vous avez une autre solution ? Il vous faudra malgré tout trouver 350 euros, voyez avec votre famille, vos amis.

La jeune femme n'en revient pas, cet homme qu'elle connaît à peine, ce médecin surchargé de travail, et quel travail ! A précédé la demande qu'elle voulait formuler.

- Vous savez que pour l'heure je n'ai pas le moindre euro pour vous rembourser.

- Je sais cela, je connais votre embarras, nous verrons ça plus tard, l'urgence est d'évacuer votre frère vers l'Angleterre, demain, après-demain... enfin le plus rapidement possible.

Le soir venu, Whitney échafaude une stratégie qui doit lui permettre de réunir l'argent nécessaire.

Tout d'abord elle téléphone à sa sœur qui réside à Chelsea, celle-ci n'ignore pas que Seedel est à la charge de Whitney depuis de longues années, alors malgré la charge que cela représente elle accepte d'envoyer 250 euros.

Restent 100 euros à trouver. Elle demandera à son « ange gardien », cet homme-là est bon, elle a la conviction qu'il ne la laissera pas dans cet état sans réagir.

Plusieurs jours ont passé et Whitney a enfin réuni la somme nécessaire au voyage sans retour de son frère pour l'Angleterre.

Sa sœur Chado attendra le garçon à Londres et le fera immédiatement hospitaliser, tout est réglé avec la sécurité sociale britannique.

Le dernier soir est un déchirement. Lorsqu'elle conduit son frère vers le couloir d'embarquement son cœur se déchire, cela fait des années qu'elle a ce jeune garçon près d'elle, il n'était qu'un bambin lorsque Whitney a décidé qu'il l'accompagnerait en Afrique en raison des graves problèmes de santé de leur mère.

Seedel s'est si bien acclimaté à la vie africaine qu'il en a presque oublié l'anglais, sa langue maternelle, et il s'exprime naturellement en français avec un fort accent africain. Le garçon rêve de prendre la nationalité ivoirienne comme ses copains du quartier à Port Bouët.

Ils se tiennent longtemps enlacés avant que la civière n'emporte le gamin vers le ventre de l'énorme aéronef.

- Je reviendrai Whitney, n'oublie pas, dès que je serai valide je reviendrai.

Whitney, quant à elle, pense qu'elle ne le reverra jamais. La société britannique l'enveloppera d'un douillet cocon, dans le confort d'une société occidentale où l'incertitude n'existe pas.

A présent la jeune femme est seule, c'est à la fois plus facile, mais également plus angoissant. Délivrée de la charge de veiller sur l'adolescent elle va devoir construire au plus vite sa vie professionnelle.

Whitney est certaine d'obtenir un travail, c'est le bilan de ses efforts durant son stage de formation qui lui permet de l'affirmer. Il était prévu que les participants obtenant les meilleurs résultats seraient choisis en priorité, or la jeune femme fait partie des trois meilleurs stagiaires.

La question n'est pas de savoir si elle aura cet emploi mais de savoir quand ? Les disponibilités ne sont pas légion dans ce pays en reconstruction et l'indolence est souvent le moteur des fonctionnaires chargés de l'attribution des postes.

Whitney a une chance fantastique lorsque l'on sait que dans ce pays, il est nécessaire de payer plusieurs dizaines de milliers de Francs CFA aux intermédiaires pour un emploi de vendeuse ou de femme de ménage.

Il faut se montrer patiente et tenter de subsister avec le minimum.

Pendant le temps d'attente de l'attribution d'un poste, Whitney imagine qu'elle va pouvoir emménager dans un logement de Cocody, le quartier résidentiel d'Abidjan, et elle passe son temps libre à fureter dans les agences afin de se renseigner sur le niveau des prix des locations. C'est cher, très cher, trop cher pour ses moyens actuels, mais trop cher également en regard du salaire qu'on va lui proposer.

Enfin Whitney reçoit l'appel tant attendu, on lui propose un poste dans une société de technologie avancée située à Cocody, ce qu'elle espérait secrètement. Elle doit se présenter dans une semaine et prendre immédiatement ses fonctions.

Son cœur bondit dans sa poitrine, elle a cet emploi espéré, elle va pouvoir vivre normalement du fruit de son travail, sans crainte de l'avenir, elle va pouvoir ouvrir un compte bancaire, s'acheter ce dont elle a besoin sans emprunter au prêteur du coin de la rue, la vie commence pour elle !

Seul inconvénient, le trajet assez long de Port Bouët à Cocody, les transports en commun sont pour la plupart vétustes, surpeuplés, et d'une lenteur d'escargot. Il sera nécessaire de passer plus d'une heure dans cette ambiance qu'elle redoute.

L'entrevue avec son futur patron, monsieur Camara, se déroule le mieux du monde, cet homme est cultivé, avenant, et il la met à l'aise d'emblée, lui faisant visiter les locaux et la présentant à quelques-uns de ses collègues.

Whitney découvre son bureau en open space, l'air y est climatisé, l'ambiance feutrée, un endroit idéal pour commencer une nouvelle vie professionnelle.

Dans le vieux bus qui la ramène chez elle la jeune femme a la tête dans les étoiles, enfin son heure a sonné, elle va enfin se sortir de la misère.

Les gens du quartier sont mis au courant, ils applaudissent à tout rompre l'heureux évènement, sans rancœur, sans envie, ces gens sont formidables, ils se sentent presque honorés de ce qui arrive à l'une de leurs, encore la solidarité africaine.

La première journée de travail est anecdotique, on lui présente son espace de travail fort bien équipé, ordinateur avec vidéo, mobilier de rangement, bureau dernier cri, tout le matériel nécessaire à un travail que la jeune femme espère intéressant.

Mais en fait il ne se passe rien, on semble l'avoir oubliée, à moins que les dossiers en charge ne soient pas légion.

Whitney en profite pour faire le tour de la grande salle où quelques collègues sont pour la plupart penchés sur leurs dossiers, l'ambiance est sereine, tranquille, on ne décèle pas d'affolement indiquant un surcroît de travail.

Au détour d'une allée, Whitney s'immobilise, muette de stupéfaction : dans un bureau assez proche du sien d'ailleurs, elle reconnaît une silhouette familière, une silhouette penchée sur son ordinateur : C'est Rosine, sa compagne de stage dans la caserne du bout du monde ? Quelle surprise !

Elle s'approche de la jeune femme qui ne l'a pas encore reconnue.

- Salut Rosine, dit-elle doucement.

Rosine sursaute et lève les yeux vers son interlocutrice.

- Oh ! Whitney, que fais-tu dans ce bureau ? s'écrit-elle.

- Je suis dans ce bureau pour la même raison que toi, je viens y travailler.

- Super ! Comme je suis contente, nous allons faire une bonne équipe toutes les deux.

- J'en suis convaincue, répond Whitney, mais dis-moi, il ne semble pas y avoir beaucoup de travail dans cette entreprise ?

- Il y a plus d'employés que de travail disponible, c'est vrai, on est en Afrique ma vieille ! Tu as rencontré le patron, monsieur Camara ?

- Oui, il a l'air sympa !

- Méfie-toi quand-même, il aime les jolies femmes, tu ne devrais pas lui déplaire.

Whitney sait que les hommes de ce pays s'arrogent souvent le droit de séduire les femmes soumises à leur autorité.

- Ne te fais pas de souci, je ferai attention.

- As-tu reçu ta prime de stage ? demande-t-elle.

- Non pas encore, répond Rosine, ils ne sont pas pressés de nous payer cette prime, tu sais les finances sont au plus bas.

- J'ai vraiment besoin de cet argent, soupire Whitney.

- Sois discrète lorsque tu recevras cette prime, Camara pourrait bien t'en prélever une partie.

- Tu crois ? C'est illégal.

- Tu sais ce qui est légal ou illégal les chefs n'en ont cure, ils voient surtout leurs intérêts.

La pause déjeuner dure deux heures dans cette entreprise, les filles en profitèrent pour faire un tour dans les beaux quartiers de Cocody.

Cette commune de Cocody est un paradis comparé à Port Bouët et ses quartiers lépreux, les espaces verts, les parcs, y sont nombreux, les immeubles cossus côtoient des maisons coquettes avec de grands jardins aux pelouses impeccablement tondues et entretenues.

- C'est ici que j'aimerais habiter, murmure Whitney. Il faut que je m'y installe un jour, le plus tôt sera le mieux.

- Ce n'est pas avec le salaire que tu vas recevoir que tu pourras investir dans un loyer ici. C'est très cher tu sais !

- J'y parviendrai un jour je le sais.

- Ecoute, je te propose de venir habiter avec moi à Treichville, un seul loyer pour deux ça devrait réduire les délais pour venir ici. Qu'en penses-tu ?

Whitney n'avait pas pensé à cette éventualité, mais maintenant que Rosine le proposait ...

- Tu ne vois pas d'inconvénients à m'accepter chez toi ? Il n'y a pas que le loyer, il y a aussi les charges quotidiennes, les repas à confectionner, enfin tout...

- Pas de souci ma vieille on se débrouillera !

Rosine habite un quartier de Treichville, dans un petit logement qu'elle estime suffisamment grand pour les héberger toutes les deux.

- Tu verras on s'en sortira bien ! dit-elle comme pour persuader son amie encore hésitante.

Whitney est convaincue, elles habiteront donc ensemble.

De retour au bureau elles constatent que monsieur Camara est venu s'inquiéter de l'installation de sa nouvelle employée, il a un dossier sous le bras.

- Nous travaillons beaucoup avec les états de l'Ouest Africain, commente-t-il, en particulier le Mali et le Burkina Faso, vous vous occuperez du contrôle des échanges avec ces pays-là. Vous devrez voyager assez souvent dans l'un et l'autre pays, parfois avec moi, si l'occasion se présente.

- Un commentaire ?

- Aucun commentaire monsieur, je vais prendre connaissance du dossier.

- Bien, n'hésitez pas à me consulter.

Monsieur Camara tourna les talons et s'en fut se réfugier dans son bureau climatisé.

- Bah dis donc, il t'a à la bonne le patron, commenta Rosine, ça se voit, il n'en a pas fait autant avec moi. Un conseil, si tu voyages avec lui fais attention à tes arrières, tu vois ce que je veux dire ?

- Oui, ne t'en fais pas, je suis une grande fille !

Le retour vers Port Bouët n'est pas de tout repos, la climatisation est absente du bus, le bruit y est infernal, les gens se bousculent et se disputent, certains sont installés sur les sièges avec leur valaille et des baluchons monstrueux, d'autres debout dans l'allée se cramponnent à tout ce qui est à portée de main, à votre tête si cela se présente dans les chaos ou les virages imprévisibles.

Le voyage dure un peu moins d'une heure mais c'est largement suffisant pour attraper une bonne suée, et n'avoir en tête que se jeter sous la douche et s'allonger sur un lit pour récupérer.

A présent il va falloir préparer le déménagement pour aller chez Rosine, heureusement les bagages sont minces et le mobilier inexistant.

Les voisins sont désolés de perdre une fille comme Whitney, elle s'est si bien intégrée dans le quartier que les gens la considèrent comme faisant partie de la communauté.

- Treichville n'est pas si loin d'ici, commente une vieille accroupie sur ses talons, tu pourras nous rendre visite de temps à autre, n'est-ce pas ?

Whitney promet, serre des mains, Whitney pleure un peu...

La jeune femme est satisfaite de sa première journée, satisfaite de l'emploi qu'elle a obtenu, même si le salaire est modeste.

Ce n'est qu'un commencement, pense-t-elle, l'avenir est plus souriant, plus encourageant, elle est enfin sortie de la spirale de la misère et de l'échec.

Whitney a déménagé, elle est installée avec Rosine dans une petite maison de construction artisanale, une maison construite en bambou surplombant la lagune. C'est simple, fonctionnel, sans excès de place bien sûr, mais suffisant pour elles deux.

Une semaine de travail s'est écoulée et Whitney se sent brutalement assez mal, des douleurs se manifestant par des spasmes soudains lui tordent le ventre, elle ignore l'origine de ces douleurs et y prête tout d'abord peu d'attention, elle sait que sous ces latitudes les attaques bactériennes sont fréquentes, il suffira de prendre le médicament qui convient et on n'en parlera plus.

Cependant, malgré l'administration du médicament, les crises se multiplient et s'intensifient, au point qu'une douleur très intense et permanente ne la quitte plus.

Elle ne peut plus se déplacer et demeure prostrée dans son lit.

Evidemment il n'est plus question qu'elle aille travailler dans ces conditions.

Rosine s'inquiète, il faudrait l'avis d'un médecin, mais les médecins demandent le paiement de leurs honoraires et Whitney n'a pas d'argent, ou du moins pas encore.

Rosine se souvient d'un médecin ami de ses parents qui l'a traitée alors qu'elle souffrait de complications d'une angine mal soignée. Ce praticien-là est un homme bon, se souvient-t-elle, il acceptera peut-être de visiter son amie et de formuler un diagnostic ?

Rendez-vous est pris.

Le médecin se présente chez les jeunes filles une heure après avoir été appelé, Rosine lui a tellement signifié l'urgence de la consultation qu'il s'est précipité chez elles aussi rapidement que possible.

Le docteur Komaré est un grand type d'allure décontractée qui jauge immédiatement l'état de Whitney.

- Elle est fiévreuse, dit-il, elle développe une infection.

- Relevez votre vêtement de nuit que j'ausculte votre ventre, commande-t-il.

Devant la douleur exprimée côté droit le médecin est formel :

- Elle fait une crise d'appendicite, il faut l'opérer sans tarder.

Rosine sait que ce diagnostic signifie une hospitalisation temporaire, on n'opère personne à domicile.

- Il faut l'hospitaliser ? demande-t-elle.

- Evidemment qu'il faut l'hospitaliser ! Je peux l'opérer dans ma clinique, demain, très rapidement.

Rosine se tortille sur sa chaise.

- C'est que nous n'avons pas d'argent, avoue-t-elle.

- Vous n'avez pas d'argent pour l'opération ?

- Nous commençons tout juste à travailler, nous aurons un salaire à la fin du mois mais pour l'instant nous n'avons rien.

Le docteur Komaré demeure un instant silencieux.

- Vous me mettez dans l'embarras. Pour tout acte chirurgical il faut préparer une salle d'opération, il faut une anesthésie, il faut des soins ! Admettons que je ne vous demande rien actuellement pour moi, il faut malgré tout un minimum d'argent.

- Combien ? demande Rosine.

- Je ne sais pas moi, 60 000 CFA.

- C'est une somme énorme.

- C'est une estimation mais ça ne sera guère moins. Décidez-vous !

- Il faut l'opérer docteur, c'est d'accord mais accordez-nous un délai pour payer.
- Nous verrons, quelques jours peut-être ! Avec le souci de réduire les frais elle ne sera pas hospitalisée, nous la ramènerons chez vous dès l'opération terminée.
- Bon, je dois vous quitter à présent, j'ai d'autres patients qui m'attendent, et ceux-là ils paient !

Rosine est anéantie, elle se demande comment faire pour payer ces sommes considérables.

- Whitney ! Il faut que tu appelles ton « Ange gardien », il nous aidera lui j'en suis convaincue.

Whitney ne répond pas, elle souffre le martyr.

- Tu m'as entendue Whitney ? Appelle-le.
- Je souffre tellement, se plaint la jeune fille.
- Je vais mettre le PC en veille et si je le vois se connecter je t'appelle, OK ?
- D'accord.

Il fallut attendre deux heures avant de voir le témoin indiquer que « l'Ange » était connecté. Whitney se déplace alors péniblement pour prendre place devant l'ordinateur.

Ce qu'elle dit à son protecteur reste du domaine de l'anecdote, mais toujours est-il qu'elle semble dès lors plus sereine.

- Il nous aidera, lâche-t-elle avec difficulté.

Elle ne mange plus, reste couchée, lovée sur elle-même, dans une position qui paraît lui apporter quelque répit.

- Il faut que tu t'alimentes un peu, soupire Rosine.
- Je n'ai pas faim, je voudrais seulement que la douleur cesse un instant.
- Je vais téléphoner au docteur Komaré afin qu'il t'opère demain matin, c'est le plus raisonnable.

Whitney ne répond pas anéantie de douleur.

Rosine téléphone au docteur.

- c'est d'accord pour demain docteur, passez la prendre avec votre auto, elle sera prête quand vous le voudrez.

- Demain à 7h30 je viendrai la prendre, je prépare la salle d'opération ce soir.

Rosine rassurée se tourne alors vers Whitney.

- C'est d'accord pour demain matin. Je préviendrai au boulot que tu es indisponible pour un moment !

Le médecin est là tel qu'il l'avait promis, à l'heure prévue.

Avec quelques difficultés il réussit à charger son précieux fardeau dans sa petite voiture avant que Rosine ne parte à Cocody.

- Prenez bien soin d'elle, recommande-t-elle.
- Ne vous faites pas de souci je vais m'occuper d'elle avec le plus grand soin.

La voiture s'éloigne vers la clinique située à vingt minutes de trajet, l'opération devrait être terminée dans deux heures au plus.

Whitney est de retour à la maison dans un état semi-comateux. Le médecin n'a pu la garder sur place pour éviter les explications qu'il ne voulait pas fournir à son chef de clinique, mais également pour éviter les frais d'hospitalisation.

La jeune femme est alitée, elle geint doucement, la douleur ne l'a apparemment pas quittée.

Le docteur ne peut attendre le retour de Rosine, aussi écrit-il ses recommandations sur un papier qu'il dépose sur la table de la cuisine.

Son diagnostic, le traitement à appliquer pour les jours à venir, les médicaments à prescrire. ...

Puis il quitte le petit logement en jetant un dernier coup d'œil vers sa patiente.

Whitney n'est malgré tout pas seule, Rosine a mandaté une voisine pour s'occuper de son amie pendant son absence. Cette voisine se nomme Mama Djomou, c'est une femme à l'embonpoint rassurant, une forte femme qui a connu les aléas, les misères de la vie, et qui a su faire face en toute circonstance.

Malgré son embonpoint Mama Djomou se déplace avec grâce, presque silencieusement, elle s'exprime peu, ne parle jamais de son passé, et conserve un éternel sourire au coin des lèvres.

Cette voisine vit seule, on sait très peu de choses à son sujet, sinon qu'elle est arrivée il y a quelques mois en provenance du Mali. Elle possède des dons de guérisseuse, sait confectionner des remèdes à base de plantes et d'os pilés, elle parle aux esprits et aux oiseaux, c'est un personnage bien singulier que cette Mama Djomou !

- Allez ma belle, tu vas prendre cette tisane que j'ai confectionnée pour toi, dit-elle doucement à l'oreille de Whitney, elle calmera ta douleur et t'aidera à dormir.

Whitney répond par un soupir et tente de se redresser.

- Ne bouge pas, je vais soulever ta tête pour te permettre de boire, doucement, doucement...

Rosine surgit sur ces entrefaites.

Elle a profité de la pause de midi pour venir constater l'état de santé de son amie.

- Comment est-elle ? demande-t-elle.

- La pauvre a été opérée récemment, elle souffre et n'est pas dans sa meilleure forme. Ne t'inquiète pas je prends soin d'elle.

- Je sais Mama, je sais, et je te remercie.

Rosine allume l'ordinateur pour voir si « l'Ange » a tenu parole et envoyé l'argent nécessaire à l'opération et aux médicaments.

- Hourrah ! Il a tenu parole, nous allons pouvoir régler une partie de nos dettes.

- Whitney, Whitney, « l'Ange » a tenu parole, s'enthousiasme-t-elle à l'intention de son amie.

Mais la malade ne répond pas, elle demeure prostrée sur son lit, anéantie de souffrances.

Rosine pense également aux médicaments qu'il va falloir acheter, des antibiotiques dont la prescription sera faite par le docteur Komaré.

- On a le temps d'y songer, pense-t-elle, mais les antibiotiques sont chers ici, et nous n'avons pas le premier centime pour les négocier.

Les jours suivants l'état de Whitney ne s'améliore pas, elle souffre toujours le martyre, elle ne peut se lever, reste prostrée, ne peut s'alimenter, et une fièvre persistante la déshydrate.

Mama Djomou tente, en utilisant ses dons de guérisseuse, de soulager ses douleurs, mais rien n'y fait, le ventre est toujours gonflé, violacé, dur au toucher, le moindre contact fait hurler de douleur la pauvre jeune femme.

Une semaine s'est écoulée, le traitement par antibiotiques semble totalement inefficace, il faut appeler le docteur Komaré.

Celui-ci se présente à l'appartement l'air soucieux.

Après un examen soigné de la malade il prend sa température, le résultat est sidérant :

- Quarante degrés !

- Il faut que je consulte un collègue, dit-il, un ami français qui travaille dans une clinique à Cocody, il est spécialiste en gastro-entérologie, il saura ce qui se passe lui.

- N'êtes-vous pas médecin ? S'étonne Rosine.

- Oui, bien sûr, mais je suis à la limite de mes connaissances, je l'avoue. Je pense m'être trompé dans mon diagnostic, elle ne souffre pas d'une appendicite.

- Vous lui avez ôté cet appendice, n'est-ce pas ?

- En effet, l'appendice a bien été extrait mais il n'était pas la cause de son mal. De plus il y a une infection pour laquelle je dois prescrire d'autres antibiotiques plus efficaces.

- Je vous rappelle docteur que nos moyens sont très limités, nous n'avons quasiment plus d'argent.

- Comment avez-vous fait jusqu'à présent ?

- Nous avons sollicité l'aide d'un généreux donateur.

- Eh bien continuez à le solliciter ! Je reviens demain à la première heure avec mon ami, nous aviserons sur ce qu'il convient de faire.

Whitney n'était plus en état de se mettre en relation avec « l'Ange gardien » Rosine s'en chargerait donc.

L'examen du spécialiste est sans mystère, il ne lui faut pas plus de dix minutes pour statuer :

- Cette fille souffre d'une hernie abdominale qui peut provoquer un étranglement et une occlusion intestinale. Le risque est considérable car elle peut mourir en peu de temps vu son état très dégradé.

Rosine et le docteur Komaré sont stupéfaits, le verdict est terrible, il faut agir vite !

- Que peut-on faire ? Implore Rosine.

- Il faut l'opérer dès demain, sinon elle risque de ne pas s'en sortir.

- L'opérer où ?

- Dans la clinique où je travaille, je procéderai à l'acte chirurgical moi-même.

- d'accord, mais nous n'avons pas d'argent !

- Il faut prévoir une somme importante pour l'opération, l'anesthésie, les soins...

- Vous nous accorderez un délai pour payer ? Implore Rosine.

- Je veux bien vous accorder un délai pour une partie des frais, mais il me faut une somme minimum pour préparer l'opération.

- Combien ? Oui combien faut-il pour commencer l'opération

- Au moins 130.000 francs CFA.

Rosine est anéantie.

- Comment voulez-vous que l'on trouve une somme pareille ? Bafouille la jeune femme.

- Je ne suis qu'un salarié dans cette clinique, s'excuse le médecin, je ne peux faire n'importe quoi, il en va de mon emploi !

Le silence s'installe ponctué par les pleurs de Rosine.

- Ecoutez, arrangez-vous pour avoir cette somme dans la semaine, le solde on verra plus tard.

Le chirurgien français est touché par la détresse de ces femmes qui sont à la merci du moindre aléa. Il sait que dans ce pays le manque d'argent est fatal aux déshérités.

- Nous ne l'hospitaliserons pas afin de réduire les coûts au maximum.

- Je viendrai la prendre avec mon auto, propose le docteur Komaré.

- A 8h30 ça serait bien, il n'y a pas encore trop de personnel dans la clinique. Je m'y rendrai à la première heure pour tout préparer.

- « L'Ange gardien » de Whitney prendra contact avec vous pour les sous, coupe Rosine.

- « L'Ange gardien » ? Qui est cet « Ange gardien » ? S'étonne le chirurgien.

- C'est un ami européen de Whitney, il la protège lorsque c'est nécessaire.

- Ah bon ? Elle a bien de la chance d'avoir un ami aussi généreux, d'accord, j'attends d'être en ligne avec lui.

Les deux médecins partis, Rosine se retrouve seule avec Whitney.

- Tu seras réopérée demain, l'informe Rosine.

Mais Whitney ne répond pas, la fièvre lui brûle le front, elle sue abondamment, et la douleur lui broie les entrailles. Elle se trouve dans une sorte de coma où tout ce qui est extérieur à sa douleur n'a aucune importance, elle voudrait seulement que tout s'arrête, d'une façon ou une autre.

L'opération est terminée, Whitney est de retour à la maison après une intervention de presque trois heures. La hernie a été neutralisée, mais la jeune femme souffre beaucoup malgré l'anesthésie pratiquée. Une anesthésie juste suffisante, vu le coût de son administration.

- Elle va beaucoup souffrir, murmure le chirurgien qui l'a reconduite chez elle.

- Je vais m'en occuper, assure Mama Djomou qui veille à son chevet. Vous savez, nous les africains n'avons pas vos connaissances médicales, mais nous savons exploiter les trésors de la nature. Je vais lui préparer des tisanes qui lui permettront d'oublier ses douleurs.

- N'allez pas l'empoisonner, grommelle le médecin.

- Faites-moi confiance docteur, elle ne sera pas incommodée.

Rosine est de retour et le praticien en profite pour lui rappeler ses engagements.

- N'oubliez pas votre dette, dit-il, j'ai utilisé les moyens de la clinique et j'en suis redevable.

- Pas de souci ! assure Rosine, vous serez payé comme promis. Laissez-nous un peu de temps et vous recevrez l'argent que nous vous devons.

- Je vous donne huit à dix jours, ça vous convient ?

- Vous ne pouvez pas accepter deux semaines ?

- Le service comptable de la clinique va me demander des comptes, alors faites le plus vite possible je vous en prie.

- OK docteur, nous ferons le plus rapidement possible.

- N'oubliez pas les antibiotiques que j'ai prescrits, ils sont nécessaires pour lutter contre l'infection qui peut se manifester. Voici l'ordonnance.

Le médecin parti, Rosine réfléchit aux moyens qu'elle va utiliser pour régler la dette de plusieurs centaines de milliers de francs CFA qu'elles doivent.

Whitney dispose de guère plus de 20 000 francs, reliquat de sa prime de stage.

Rosine a travaillé plus longtemps que Whitney, elle dispose donc d'un peu plus de 100 000 francs qu'elle est prête à investir pour sauver son amie. C'est un bel exemple de solidarité africaine, une solidarité qui l'honore.

Il est donc nécessaire de solliciter à nouveau « L'Ange gardien » pour combler l'écart qui subsiste. Rosine va s'en charger, elle possède ses coordonnées.

Qui est cet « Ange gardien » si généreux ? Un mécène fortuné ? Une espèce de saint qui dispense ses bienfaits pour racheter quelque faute connue de lui seul ?

Rien de cela, tout simplement un homme de cœur qui s'est laissé entraîner par cet appel au secours, et qui ne sait comment en sortir. Il n'a rien à gagner dans cette affaire, mais il ne peut, il ne veut abandonner la partie sans avoir tout fait pour sauver la vie de la jeune femme.

Ainsi sont les « Anges gardiens » qui veillent inlassablement sur le destin de chacun d'entre nous !

Il aidera une dernière fois, il le dit fermement. Il accepte d'appeler le chirurgien pour que celui-ci continue de visiter la patiente.

Le médecin refuse, prétendant que son travail n'a pas été payé à son juste prix, il exige même qu'on le dédommage pour l'utilisation des installations de la clinique.

- Mon patron va me licencier, clame-t-il, je ne l'ai pas averti de cette intervention et il va me demander des comptes.

On lui répond qu'il aurait dû le faire.

- J'ai agi de cette façon pour vous aider, proteste l'homme, et c'est comme ça que vous me remerciez ? Dorénavant je ne veux plus entendre parler de vous, débrouillez-vous avec Komaré.

Il raccroche sèchement le téléphone laissant l'Ange pantois.

L'Ange est anéanti, il mesure à présent l'ampleur de sa tâche.

Il comprend qu'il n'a quasiment aucun moyen d'agir directement sur le déroulement des choses.

Qui est-il en réalité ?

Il n'est qu'un message, quelques lignes gravées sur l'écran d'un ordinateur, une poignée d'électrons lancée dans le vaste monde, un message sans voix, sans émotion.

L'Ange sait qu'il n'y a que lui pour assurer l'aide nécessaire, il sait que sans lui le mince cordon qui retient encore Whitney à la vie se rompra sans rémission. Il va faire ce qu'il faut, juste ce qu'il faut se promet-il.

Il ne connaît pas cette fille et ne la connaîtra jamais, il n'a aucune idée de ses origines, de son passé, des événements importants de sa vie, il connaît à peine son visage, n'a jamais entendu le son de sa voix, ne l'a jamais vu bouger, danser, rire...

Alors pourquoi fait-il cela ? Oui pourquoi ?

Il n'y a pas de réponse. Faut-il une raison particulière pour porter secours ? Pour aider, aimer...

Sa mission d'Ange c'est de veiller sur le sort de cette créature parce que tout simplement elle lui a demandé de l'aide, morale tout d'abord, psychologique, et à présent matérielle. Il a senti l'extrême détresse de cette femme livrée à des conditions de vie épouvantables de dénuement et d'abandon.

Il n'aura pour elle jamais de nom, il sera tout simplement son « Ange gardien »

La santé de Whitney ne s'améliore pas, elle souffre terriblement du côté droit de l'abdomen qui a été opéré, le ventre est dur, gonflé, violacé, visiblement infecté. Komaré a prescrit des antibiotiques qui ne semblent avoir aucun effet curatif. Le médecin s'inquiète, il ne sait plus que prescrire pour enrayer l'infection car il ne dispose pas des médicaments qu'on peut trouver en Europe. Les pharmacies sont alimentées ici par un office central gouvernemental qui dispose de médicaments importés, des génériques pour la plupart, dont les coûts sont moins élevés afin de les rendre accessibles au plus grand nombre qui ne dispose d'aucune couverture de santé.

Mama Djomou assiste la jeune femme de tout son amour et sa disponibilité, mais sa science de la pharmacopée africaine ne peut rien devant l'évolution impitoyable de la maladie. La fièvre dévore les dernières défenses de Whitney, elle sombre dans un état léthargique dont elle ne sort quasiment plus. La fin semble se profiler immanquablement.

Cependant les miracles se produisent parfois !

Ce miracle-ci revêt l'apparence d'un jeune médecin français qui débarque du dernier avion en provenance de Paris. Il est présent en Côte d'Ivoire depuis une semaine à peine quand Komaré qui lui sert de chaperon, évoque devant lui l'état préoccupant de la jeune anglaise.

- Avez-vous prescrit des antibiotiques ? demande le jeune homme.

- Nous en avons prescrit, réplique Komaré, mais leur efficacité est incertaine, voire nulle.

- Montrez-moi ce que vous administrez.

Komaré ouvre un tiroir de son bureau et en sort une boîte à demi ouverte qu'il pousse vers le jeune médecin. Celui-ci jette un coup d'œil rapide vers le médicament.

- C'est tout ce que vous avez ici ? S'étonne-t-il.

- Oui, c'est un antibiotique efficace normalement.

- C'est un antibiotique dépassé, corrige le français, il y a beaucoup mieux à présent. Si vous le permettez je vais vous montrer ce que nous prescrivons dans un cas comme celui-ci, j'ai plusieurs boîtes de ce produit que j'ai apporté au cas où vous souhaitiez l'adopter. Vous permettez ?

- Bien entendu, je suis curieux de voir ça.

C'est ainsi qu'un nouvel antibiotique fut administré à Whitney. Ce médicament avait le double avantage d'être efficace et gratuit, puisque le français l'avait apporté aux fins d'expérimentation.

L'état de santé de Whitney évolue alors d'une façon presque magique, la fièvre tombe, l'abdomen gagne en souplesse, et un repos tranquille remplace les sommeils tourmentés que la malade connaissait précédemment.

- Je crois que le pire est passé, constate Komaré qui veille sur Whitney jour après jour.

Une longue période de repos sera nécessaire avant que la demoiselle ne retrouve une forme physique comparable à celle qu'elle connut par le passé, mais la voie est tracée, ne reste que la patience.

Les jours de convalescence ont pour cadre la petite maison au bord de la lagune, pelotonnée sur le ponton où s'amarrent les pirogues des pêcheurs, Whitney assiste au va et vient des embarcations qui s'étirent de la lagune à l'océan, elle perçoit comme dans un rêve le chant des bateliers, et goute avec ravissement le spectacle des cormorans et des pélicans se disputant les quelques poissons échappés des filets.

Le temps est long avant la renaissance complète, mais l'avenir est si prometteur, un bon emploi lui est assuré, garant d'une vie paisible, terminées les fins de mois difficiles, les incertitudes des factures à payer, des logements incertains, enfin la vie ouvre ses bras...

Whitney a repris son travail dans son entreprise à la grande joie de Rosine et de son patron monsieur Camara.

- Vous paraissez en pleine forme, lui dit-il, nous allons pouvoir travailler sérieusement maintenant que vous êtes de retour.

Whitney un peu surprise confirme.

- Merci monsieur, je pense que nous allons pouvoir faire du bon travail à présent. Je suis guérie et satisfaite de l'être.

Camara la considère longuement debout devant lui, elle est superbe ses longs cheveux noirs négligemment jetés sur ses épaules nues.

- J'ai décidé de vous confier un dossier extrêmement important pour notre société, il concerne une société malienne exploitant un site minier sur son territoire. Les échanges sont considérables entre notre pays et le Mali, vous devrez superviser ces échanges au niveau douanier.

- Moi monsieur ? S'étonne la jeune femme étonnée que l'on confie un dossier d'une telle importance à un quasi novice.

- Oui je vous confirme, j'ai confiance en vos capacités sanctionnées par un stage totalement réussi. Et puis ne vous faites aucun souci, je serai à vos côtés pour vous aider le cas échéant. Nous nous rendrons ensemble au Mali, et je vous présenterai à vos correspondants locaux.

Whitney ne proteste pas mais elle s'étonne mentalement d'une telle indulgence à son égard. Que pourrait bien cacher cet intérêt soudain ?

De retour à son bureau elle informe son amie Rosine de la proposition qui vient de lui être faite.

- Il t'a proposé de t'accompagner au Mali ? demande son amie.

- En effet, pourquoi me demandes-tu cela ?

- Parce que c'est toujours ce que Camara propose aux femmes qui l'intéressent, tu n'es pas la première ma vieille !

Whitney demeure un instant silencieuse. Elle a bien remarqué la façon dont son patron la regardait à la dérobée, il semble vraiment tombé sous son charme.

- Il se fait des illusions, commente-t-elle, je suis ici pour travailler, gagner ma vie d'une façon respectable et évoluer vers un statut qui me préservera de la misère que j'ai connue.

- Je te comprends, mais il faut quelquefois faire des sacrifices pour arriver à ses fins, plaisante Rosine.

- Ce n'est pas ma façon de voir les choses ! Je veux trouver un garçon dont je serai amoureuse, me marier, avoir des enfants, fonder une famille quoi ! Ce n'est pas ton point de vue ?

- Bien sûr que c'est ma façon de penser, proteste Rosine, mais faut-il que ce soit la même chose du côté de ton patron, et là j'en doute fort.

Il va falloir se défendre, pense Whitney, faire comprendre au patron qu'il lui faut garder ses distances. Elle est confiante, Camara est un homme raisonnable, il comprendra dès qu'elle aura mis les choses au point.

Whitney s'est plongée dans le dossier que lui a donné son patron, il s'agit d'un fouillis inextricable de courriers variés, de devis imprécis, d'élucubrations sans fondements, de pages et de pages descriptives, rien de précis, rien d'exploitable.

La jeune femme s'ouvre de son étonnement à son patron.

- Ne vous faites pas de souci, répond Camara, nous ferons le point du dossier lorsque nous irons tous les deux au Mali ! D'ailleurs je voulais vous informer que nous nous rendrons chez nos clients maliens en début de semaine prochaine.

- Mais je ne suis pas prête, proteste Whitney.

- Vous êtes suffisamment informée, conclut le patron.

Whitney ressent une étrange impression de piège qui se referme ! Elle ne se laissera pas impressionner se promet-elle, elle situera dès l'abord les limites de leur coopération.

Deux jours se passent et toujours le même flou, la même incertitude.

Rosine qu'elle croise dans une allée l'interpelle en souriant.

- Bah dis donc le patron y a mis le paquet !

- Tu peux préciser, demande Whitney.

- Il a réservé pour vous le plus bel hôtel de Bamako.

- Je croyais que nous allions à Mopti ?

- Tu vois tu ne sais pas tout, s'amuse Rosine, c'est ton jour de gloire ma belle, tu vas finir dans le grand lit du patron.

- Il se trompe le grand patron s'il s' imagine cela.

Rosine semble s'amuser follement à l'évocation de ce voyage au Mali.

- Tu auras de l'avancement après ton voyage, Mr Camara est généreux avec ses nouvelles conquêtes.

- Je n'envisage pas l'avancement de cette façon, proteste Whitney.

Le jour du départ Mr Camara a dépêché une limousine à l'appartement des deux jeunes femmes. Whitney s'est chargée de ses dossiers et a pris un petit sac de voyage, le déplacement est prévu pour trois jours seulement, inutile de s'encombrer d'un gros bagage.

L'accueil à l'aéroport est très cordial, Camara est vêtu d'un complet en lin beige clair très seyant, une jolie cravate rayée de brun apporte une touche classique à son vêtement, il s'est aspergé d'une eau de toilette de qualité qui embaume la salle d'enregistrement.

- Bonjour ma chère, claironne-t-il à l'arrivée de Whitney, prête pour notre voyage au Mali ?

- Comme vous pouvez le voir, monsieur, j'ai tous les documents que vous m'avez confiés.

- Vous avez pris trop de documents, notre client possède un dossier complet, il était inutile de vous charger de cette façon.

- Mais monsieur, nous allons chez ce client pour travailler !

- Bien sûr que nous allons travailler, mais je suis attristé de voir de si jolies mains surchargées par cette paperasse inutile.

- Inutile ?

- Enfin je veux dire pas vraiment nécessaire.

Camara est d'une maladresse insigne, il est tellement préoccupé par ce qu'il considère comme un voyage de conquête, que ce Cupidon en oublie qu'il est le seul à le savoir.

Il a essuyé si peu de refus de la part de ses précédentes victimes, qu'il en oublie toute prudence, pour lui l'affaire est conclue d'avance.

Le voyage vers Bamako se passe dans un silence gêné, la distance entre les deux capitales est heureusement assez courte et le malaise ne dure pas trop longtemps.

Il est 11 heures du matin quand les voyageurs débarquent sur le tarmac de l'aéroport de Bamako. Un taxi emmène les deux voyageurs vers un des hôtels les plus luxueux de la capitale malienne, l'El Farouk Bamako, un hôtel 5 étoiles avec piscine extérieure, chambres avec balcon donnant sur le fleuve Niger, une table appréciée, autant de fastes un peu déplacés pour un voyage d'affaire.

Whitney se sent mal à l'aise, pour tout dire un peu piégée.

- Pouvez-vous me faire accompagner à ma chambre ? demande-t-elle, je suis un peu fatiguée et j'aimerais prendre une douche avant de rencontrer nos clients.

Camara ne répond pas, il semble complètement pris au dépourvu.

- Votre chambre ? Bégaie-t-il, mais je n'avais prévu qu'une seule chambre pour nous deux, avoue-t-il, mort de confusion.

Le regard noir de Whitney se pose sur lui.

- Il n'est pas question que je dorme avec vous, dit-elle fermement, nous ne sommes pas ici pour jouer les tourtereaux.

Camara ne sait comment cacher son désarroi.

- je vais arranger ça, dit-il, je vais me rendre à la réception et vous faire attribuer une chambre.

Il s'éclipse prestement sans aucun autre commentaire.

Whitney dispose alors de sa propre chambre, peut-être un peu moins luxueuse que celle de son patron, mais c'est son domaine et elle s'y sent en sécurité.

Le déjeuner est frugal, un brunch dans la cafétéria de l'hôtel, le comportement de Camara est différent à présent, finis les ronds de jambe et les envolées lyriques, il se montre distant, le ton cassant.

- Avez-vous tous les documents ? Questionne-t-il

- Mais monsieur, vous m'avez dit de ne pas me surcharger car le client possède tous les documents ;

- Je n'apprécie pas du tout qu'un de mes cadres se déplace chez un client sans les documents nécessaires, grince-t-il.

Le bonhomme a changé, on sent de la rancœur, de l'animosité dans ses propos. Ce genre d'individu ne supporte pas l'échec, Whitney peut le constater.

Le trajet vers les bureaux du client s'effectue dans un véhicule tout terrain et sur une piste immonde.

Camara ne desserre pas les dents, il conserve un mutisme pincé, regard porté sur l'horizon.

Les locaux sont en réalité un bâtiment annexe d'une cimenterie, dans une poussière blanche et tenace.

Deux individus, casques sur la tête, semblent complètement éberlués de voir ce dandy en vêtements de ville, évoquer les clauses d'exportation de pulvérulents vers la Côte d'Ivoire, visiblement ils n'y étaient pas préparés.

Les hommes qui sont à priori les responsables d'exploitation, ne possèdent aucun document, et ne sont certainement pas demandeurs de cette réunion.

L'embarras est certain, Whitney ne sait que faire, si le client n'est pas au courant de leur visite, que vient-elle faire dans cette galère ?

Elle comprend à présent que le piège était bien tendu, que le soit disant déplacement professionnel n'était qu'une ruse pour la faire succomber à l'appétit d'un patron trop pressé.

Elle risque de payer cher son refus.

Deux jours après le départ de Whitney et Camara vers le Mali, Rosine a la surprise d'apercevoir ce dernier dans son bureau à 9 heures du matin, frais et impeccablement vêtu. Il est comme à son habitude installé derrière son bureau consultant des documents que sa secrétaire a sélectionnés pour son examen.

Cependant Whitney est absente, Rosine ne l'a pas vue revenir la veille au soir, pas de trace non plus de ses bagages dans leur petit logement. Il est possible que les deux voyageurs n'aient prévu leur retour que le matin même, mais en ce cas où est Whitney ?

Elle n'est pas dans son bureau et personne ne semble l'avoir croisée dans la société.

Rosine pense que la jeune femme a sans doute été retenue par son travail et qu'elle s'est rendue dans la filiale ivoirienne de cet important client, pour y régler certains problèmes soulevés par leur visite au Mali.

Le premier avion se pose à 7 heures et elle a dû profiter de la fraîcheur matinale pour entreprendre ce travail ingrat.

La matinée passe, la pause de midi également, et l'après-midi s'écoule doucement sans que Whitney ne montre le bout de son joli nez.

Rosine est préoccupée, son amie serait-elle malade ?

Elle a déjà subi les aléas de crises de paludisme par le passé et se montre assez fragile face aux attaques de cette maladie endémique.

Elle s'est sans doute alitée et la toujours précieuse Mama Djomou doit lui avoir administrée les traitements adéquats.

Arrivée au seuil de son domicile, Rosine constate que la porte d'entrée est fermée à double tours et que Mama Djomou est absente.

Une sourde angoisse lui noue la gorge.

Elle est contrainte de constater que son amie n'est pas dans la petite pièce qui leur sert de logement.

Où est-elle ?

Rosine se rend immédiatement au domicile de Mama Djomou distant d'un pâté de maisons. La bonne dame est occupée à préparer le repas du soir, concassant soigneusement du mil dans un creuset en pierre.

Elle sursaute au bruit de la vigoureuse poussée de Rosine sur sa porte.

- Ah, c'est toi Rosine ! Qu'est-ce qui t'amène chez moi ?

- Whitney ! Tu n'as pas vu Whitney ?

- Whitney ? Non, pourquoi ? Je devrais l'avoir vue ?

Et Rosine de conter les péripéties du voyage de son amie en compagnie de leur patron vers le Mali voisin.

Mama Djomou demeure silencieuse. L'évocation du voyage au Mali semble la plonger dans un abîme de réflexions.

- Qu'en dis-tu ? demande Rosine.

- Ce que j'en dis ? Je pourrais en dire énormément tu sais, je connais bien le Mali, j'y ai vécu longtemps avant de revenir ici à Abidjan. C'est un pays étrange et fascinant, mais également un pays dangereux pour ceux qui sont étrangers à ses coutumes. Je t'en dirai plus ultérieurement.

- Que me caches-tu ? supplie Rosine.

- Je ne te cache rien, je veux seulement savoir comment s'appelle votre patron.

- Il s'appelle Camara.

- Camara ? C'est un malien cet homme-là, pas un ivoirien.

- Et ça présente une importance ?

- Bien sûr, car ces gens-là ont des traditions qui n'ont pas cours ailleurs, des traditions bien particulières.

- Ah bon ! Et qu'est-ce que ça signifie pour Whitney ?

- Il est riche ton bonhomme ?

- Disons qu'il a un niveau de vie aisé.

Mama Djomou termine son ouvrage et commence à malaxer la farine obtenue avec de l'eau juste sortie du puits.

- Je vais t'en dire un peu plus sur les traditions de ce peuple.

- Oui je voudrais bien que tu m'en dises plus.

- Voilà, ce peuple dans sa majorité est musulman, mais subsistent encore des traditions anciennes, le fétichisme, la sorcellerie, pratiqués par certains maîtres en géomancie nommés *karamokos*. Evidemment tout cela a évolué aujourd'hui, les gens pratiquent peu les sacrifices, mais il n'est pas rare encore de retrouver des corps d'albinos dont on a prélevé certains organes à des fins sacrificielles.

- Les albinos sont ces gens dont la peau demeure blanche, sans pigment ? demande Rosine.

- Oui, c'est cela, ils sont victimes d'une maladie génétique assez fréquente en Afrique. Mais Les gens les considèrent parfois comme des sortes de génies des eaux, devins, mi-hommes, mi-dieux, détenteurs de soi-disant pouvoirs bénéfiques ou maléfiques. Les gens les fuient à cause de ça.

- Qu'est-ce que ça à voir avec Whitney ?

Mama Djomou cesse de malaxer sa pâte avant d'ajouter.

- Certains hommes riches et influents au Mali sont convaincus de l'influence de ces sacrifices pour la réussite dans leurs affaires ou dans leurs campagnes électorales. C'est pourquoi je t'ai demandé le nom de ton patron. S'il est malien comme je le suppose, il pourrait avoir kidnappé notre amie pour faire Dieu sait quoi.

Rosine est tétanisée. Bouche ouverte, elle regarde Mama Djomou terminer son travail de cuisinière sans pouvoir ajouter un mot.

Elle se remet lentement de sa surprise.

- Tu ne crois quand-même pas que Camara a enlevé Whitney pour la sacrifier à sa réussite dans les affaires ?

- Je n'affirme rien petite, mais ces gens-là je m'en méfie.

Rosine se promet de faire la lumière sur la possible disparition de Whitney dès son retour au bureau le lendemain matin.

On ne peut disparaître sans laisser de trace, pense-t-elle, il faudra bien que les responsables de la société qui les emploie, les clients qui ont reçu la jeune fille, apportent les informations qui manquent aujourd'hui.

Mama Djomou elle, est quasiment seule. Après avoir élevé une nombreuse famille, elle n'héberge plus sous son toit que deux jeunes garçons, ses derniers enfants, Bakary et Abdou. La dame parle peu de son passé, de l'histoire de sa vie précédent son arrivée à Abidjan. Ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle est née à Grand Bassam dans une famille chrétienne, un père et une mère enseignants dans une école catholique, un frère et une sœur plus jeunes qu'elle.

Les gens savent qu'elle a subi un traumatisme important dans son existence passée, qu'elle a été victime d'un grand malheur qui la laisse à présent errer comme une ombre.

Rosine a décidé d'en savoir plus sur le compte de Mama Djomou, histoire de mieux comprendre et de mieux l'entourer.

Lorsqu'elle était toute jeune femme la bonne dame ne s'appelait pas Mama Djomou, mais simplement Irène Djomou, un prénom chrétien accolé à son prénom africain, un usage largement pratiqué en Côte d'Ivoire. Ce n'est qu'au fil des ans qu'on prit l'habitude de l'appeler « Mama », tant sa grande sagesse, sa capacité à gérer les problèmes de sa famille, en imposaient.

Elle devint alors Mama Djomou pour tout le monde...

Mama Djomou

A seize ans Djomou est une jolie fille ronde et potelée, accorte et souriante, elle transmet son éternelle bonne humeur aux autres membres de la famille qui s'en remettent à elle pour régler l'ensemble des problèmes domestiques.

Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq enfants et s'occupe quasiment seule de la maisonnée. Ses parents enseignants n'ont ni le temps, ni le goût semble-t-il, de participer à la gestion du foyer.

La famille habite un quartier d'Abidjan où cohabitent chrétiens et musulmans de façon harmonieuse, c'est ainsi que le grand Boubacar vint présenter au père de Djomou, une demande en mariage en faveur de son fils Mamadou.

- Mon fils Mamadou a remarqué ta fille Djomou, dit-il, il pense qu'elle serait une bonne épouse. Est-ce qu'on pourrait conclure un accord dans ce sens tous les deux ?

- Tu sais que nous sommes chrétiens, répond le père de Djomou, il n'est pas question pour elle de changer de religion.

Boubacar prend son temps pour répondre, il demeure le regard porté sur l'horizon, là où le ciel et la mer semblent se confondre.

- Ce n'est pas un problème de religion, lâche-t-il doucement, c'est un problème domestique, elle aura la religion qui lui convient, c'est son affaire.

On connaît d'autres pays où ce type d'accord eut été impossible, mais ici, dans cette Afrique aux mœurs raisonnables, le mariage de Mamadou et Djomou fut décidé en quelques phrases simples.

Il y eut bien sûr des discussions concernant l'importance et le détail de la dot, mais rien qui puisse empêcher l'union des deux jeunes gens.

Mamadou est un homme flegmatique, nonchalant, qui apprécie fort peu la vie trépidante de la grande ville, il rêve d'un retour au pays des ancêtres de son père, le Mali. Son père lui a parlé de la savane blonde, des étendues sauvages du nord, du calme du désert, des longues soirées à rêver sous l'énorme lune ronde, sans bouger, à écouter le souffle du vent.

C'est ainsi que le bonhomme décide de changer de vie et de déménager avec sa famille au Mali, le pays des hommes tranquilles.

Il y a maintenant cinq ans que Djomou et Mamadou sont mariés, et chaque année un enfant vient agrandir le cercle familial.

Deux filles et trois garçons naitront de cette union.

Leur déménagement les mènera sur le fleuve Niger, à Pouti, non loin de la ville trépidante de Mopti. Ils n'ont pas choisi cette destination plutôt qu'une autre, ce sont les racines ancestrales qui les ont orientés vers ce petit village accroché aux rives du grand fleuve.

La famille habite une maison traditionnelle, construite en briques de terre argileuse et latérite, suffisamment vaste pour l'accueillir. Les murs extérieurs sont revêtus d'un crépi de terre rouge et blanche qui lui donne une allure pimpante et coquette.

Mamadou cultive un lopin de terre où poussent quelques fruits et légumes : papayer, jujubier, manguiier, patate douce, sorgo, haricot niébé, un peu de mil, juste ce qu'il faut pour nourrir sa famille.

La terre n'est pas très vaste, mais elle épuise Mamadou qui passe une grande partie de ses après-midi à faire la sieste.

Djomou qui est une femme dynamique se dit qu'à ce rythme-là, elle ne pourra à la fois nourrir sa nombreuse famille et lui assurer une nécessaire éducation.

Incidemment, une voisine l'informe qu'une coopérative de femmes fabrique artisanalement des tissus de coton dans un village situé un peu plus haut sur le fleuve.

Une idée se fait jour dans l'esprit de la dame.

Elle possède un sens artistique que chacun en Côte d'Ivoire lui reconnaît. Et si elle prenait l'initiative de confectionner des robes et boubous agrémentés de sa main ?

L'idée n'est pas saugrenue, la ville de Mopti est située à vingt kilomètres en amont du fleuve, c'est un centre important pour le commerce local, son marché est le plus important de la région, la ville possède également un chantier naval et les pêcheurs bozos l'alimentent chaque jour en poissons du fleuve.

Djomou est convaincue de pouvoir vendre ses confections sur le marché de Mopti, elle va tenter l'opération.

Elle va installer un atelier rudimentaire dans une maison appartenant au vieil Abou, le sage du village, qui lui en accorde le prêt sans contrepartie.

Elle se met au travail sur trois rames de tissu qu'elle a commandées aux femmes de la coopérative. Elle trace, coupe, assemble et coud des pagnes sur la base de ce qu'elle porte elle-même, puis elle les décore en utilisant des pigments naturels extraits dans la région.

Sa voisine a été teinturière à Mopti, elle enseigne rapidement les mystères de la teinture à la cire à Djomou qui décide de l'embaucher derechef, ça sera sa première employée.

Chaque jour de marché à Mopti, une pinasse quitte Pouti pour se rendre à la grande ville avec une cohorte de clients intéressés par le commerce local. Djomou décide de profiter de l'occasion pour tester l'intérêt des élégantes de la ville pour ses créations.

L'essai est un coup de maître, tous les pagnes sont vendus et des commandes sont passées pour de futures réalisations.

Djomou a trouvé son futur emploi, elle sera créatrice de mode et commerçante.

Elle va devoir s'équiper modestement au départ, quelques tables, deux bassins, du matériel de coupe, et un stock de tissus, plus des pigments qu'elle commande à un artisan local.

Elle est convaincue de sa future réussite, de toute façon elle n'a pas le choix, son mari plus préoccupé par le côté spirituel des choses, ne lui sera que d'un faible secours.

Au bout de quelques mois l'affaire est bien installée. Djomou a embauché deux femmes supplémentaires pour répondre aux demandes de la ville.

Elle s'est attaché les conseils d'une artiste peintre de Mopti qui lui donne des idées quant aux motifs de ses robes longues Bazin, aux lignes de ses pagnes et pantalons de toile, au volume des larges bogolans masculins.

Djomou travaille sans relâche tandis que Mamadou vit de l'air du temps et de ses maigres plantations.

La vie dans cette savane arbustive appelée la savane des nomades, n'est guère propice à la culture, il faut s'en accommoder, la terre n'est pas généreuse, il faudrait de l'engrais et un travail en profondeur du sol. Mamadou ne bénéficie pas de tout cela, il arrive tant bien que mal à nourrir sa famille, et compte sur la miséricorde du Très Haut pour subvenir à ce qui lui manque.

Les enfants vont à l'école certes, mais il leur faut accomplir un long chemin à pied pour accéder à la petite école nichée au bord du fleuve. Une école sous-équipée en matériel scolaire qui ne doit qu'à la bonne volonté de l'instituteur d'assurer un minimum d'enseignement.

Mamadou assure que c'est mieux que rien, et qu'à son époque il n'y avait pas d'école du tout. Il n'empêche que Djomou se souvient de son école à Grand Bassam et de la qualité de l'enseignement qui lui a permis de savoir lire et écrire, et de passer un certificat de fin d'études du premier cycle.

Elle souhaiterait que ses enfants obtiennent de meilleurs résultats qu'elle car elle connaît l'importance de l'éducation dans la réussite matérielle d'aujourd'hui.

Elle va travailler pour ça malgré le fatalisme de son époux.

Les années se sont écoulées, Djomou est à présent Mama Djomou, une femme respectée, influente, qui représente beaucoup dans la relative prospérité du village de Pouti.

Elle a créé quelques emplois, mais elle est également à l'origine d'un commerce régional qui n'existait pas avant elle.

Elle a pris de l'embonpoint, un état qui sied aux femmes importantes dans la société africaine, elle est toujours vêtue avec goût de larges robes chamarrées, coiffée d'un couvre-chef du même tissu, elle promène sa silhouette replète avec nonchalance, indiquant d'un geste de son chasse mouche ce qu'elle veut acquérir, ce qu'elle choisit, ce qu'elle refuse.

Deux jours par semaine elle se rend à Mopti pour y présenter et vendre ses nouvelles réalisations.

Le voyage pour Mopti commence à l'aube, lorsque le soleil rouge darde ses premiers rayons sur la terre d'Afrique. Une pinasse attend les villageois intéressés par le marché très achalandé de la ville surnommée la Venise du Mali.

On embarque sans bousculade sur le bateau à fond plat qui est rapidement surchargé de voyageurs accompagnés de différents produits qu'ils vont vendre au marché. C'est le cas de Mama Djomou dont les ballots de vêtements sont soigneusement disposés à l'avant de la pinasse, sous la protection d'un auvent de toile.

La longue barque s'ébranle dans un épouvantable nuage de fumée, et se glisse sur le grand fleuve pour un voyage de deux heures.

La vie s'éveille à peine sur les rives du fleuve, les femmes vont quérir l'eau pour le thé du matin, les chiens rôdent en quête d'une charogne, et les bœufs à bosse mâchent mélancoliquement des tiges de sorgo.

Le monde sauvage n'est cependant pas absent, la spatule blanche, l'ibis sacré, le cormoran, sillonnent les berges à la recherche d'un maigre butin échappé du filet des pêcheurs, tandis que les hippopotames montent une garde sauvage dans le fief des basses eaux.

Au début de la navigation, peu de voix s'élèvent, les gens sont encore sous l'influence d'un sommeil qu'ils ont interrompu peu de temps auparavant. Puis les conversations s'animent, on se passe une gargoulette pour se désaltérer, on partage une galette de pain frottée au piment, on commente, on invective. Le bateau n'est plus qu'un vaste forum où s'exprime l'opinion populaire.

Mama Djomou contemple la scène d'un œil détaché, elle ne participe pas à ces joutes verbales qui n'ont pour elle aucun intérêt, elle observe, note, et compte, seul son commerce importe.

Bientôt un bolon fait entendre le son égrillard de ses trois cordes, et une voix entonne une mélodie monotone qui conte la vie d'une communauté de village, les jalousies et les craintes, les joies et les rivalités, les espoirs exaucés ou déçus.

La réalité d'un quotidien que chacun expérimente dans sa vie de villageois.

Un seul chanteur se manifeste, les autres écoutent religieusement comme s'ils vivaient dans leur chair la vie du quotidien.

Le spectacle des berges boueuses défile lentement jusqu'au détour du fleuve qui annonce l'agglomération trépidante de Mopti. De chaque côté du Niger les maisons sont alignées en une succession de constructions hétéroclites, pas de style particulier si ce n'est la permanence des toits plats et des cours intérieures.

La pinasse aborde enfin un ponton auquel elle s'amarre.

Les passagers se précipitent sur le quai chargés de leurs baluchons afin de trouver rapidement une place sur le marché. La plupart des emplacements sont libres, sauf ceux pour lesquels le commerçant a payé un droit, ce qui est le cas de Mama Djomou qui ne participe pas à cette pagaille. Elle prend son temps, aidée d'une de ses filles et d'un matelot à qui elle a généreusement donné quelques pièces de monnaie.

Toujours royale la matrone, toujours le sens des affaires.

Aux abords du fleuve se pressent évidemment les vendeurs de poissons bozos, les pêcheurs de friture, qui disposent leurs prises dans des gamelles ou des calebasses en d'harmonieuses compositions, l'odeur vous prend à la gorge, mais cette odeur ne semble pas incommoder les ménagères qui se rendent ici pour faire leurs achats. On appelle ce marché le marché aux femmes, sans doute parce qu'elles représentent la majorité des acheteurs.

Mama Djomou ne se rend pas dans ce marché mais dans un bâtiment niché au creux de la ville que l'on appelle le marché artisanal. Elle a sa place réservée au premier étage du bâtiment, là où les élégantes se pressent pour voir les nouvelles collections.

Il n'y a que du noble dans ce marché, des bijoux, des statues en bois d'ébène, des peintures locales, et des vêtements de qualité.

Mama Djomou y dispose d'un emplacement réservé qu'elle a tôt fait d'aménager avec l'aide de son employée.

Il n'y a pas foule dans cet endroit, seulement des femmes à revenus aisés qui viennent se faire un plaisir, une coquetterie, avant de retourner chez elles. Djomou a ses habituées qui sont en quête de nouveautés, des femmes qui ont les moyens de payer cher, des femmes exigeantes quant à la qualité des produits mais qui paient la plupart du temps sans négocier.

En fin de matinée une femme s'approche, elle est complètement voilée, elle semble intimidée et n'ose engager la conversation.

Ce qui frappe la commerçante c'est l'intensité du regard de la femme, un regard d'un bleu intense, un regard d'azur d'une fixité étrange derrière la fente du niqab.

Derrière elle, juste à deux pas, se tient un homme mince vêtu d'un costume occidental de bonne coupe, un vêtement de prix, léger et fonctionnel.

L'homme incite la femme à s'approcher, il lui glisse quelques mots à l'oreille, l'autorisant sans doute à formuler ses désirs.

Mama Djomou est fascinée, il n'est pas habituel de rencontrer des femmes dans ces régions du Mali possédant un regard si bleu, de toute évidence c'est une étrangère. Mais alors que fait une étrangère dans ce vêtement porté par les musulmanes pratiquantes.

La femme s'approche et timidement demande :

- Auriez-vous l'obligeance de me présenter les modèles que vous réalisez comme robe d'intérieur ?

Djomou n'en revient pas, l'accent de cette femme ne heurterait pas la bonne société parisienne, rien à voir avec l'accent africain.

La commerçante s'empresse de trouver ce que sa cliente lui demande. Elle revient les bras chargé de plusieurs modèles.

- Voici différents modèles parmi ceux que portent les élégantes de la ville.

La femme examine chacun des vêtements, hésite, se tourne vers l'homme, quêtant son avis ou son approbation. L'homme ne dit rien, visiblement mal à l'aise.

On n'entendra pas le son de sa voix.

- Il me faudrait essayer la robe.... Mais ça n'est pas possible, murmure la femme.

- C'est possible, vous pouvez l'essayer derrière cette tenture.

Elle se tourne vers l'homme qui ne bronche pas.

- Non, finalement ce n'est pas possible, merci pour votre amabilité, conclut-elle.

Cet incident demeurera dans la mémoire de Mama Djomou à jamais.

Cette femme au regard étrange, étonnamment fixe, un regard de femme qu'on pourrait imaginer sous l'emprise d'une drogue. Cet homme singulier, visiblement un personnage de pouvoir qui avait une emprise totale sur sa compagne.

Qui étaient-ils ?

Quelle était la nature de leurs relations ?

Cette page de vie reviendra dans la mémoire de Djomou à l'occasion de la disparition de Whitney.

Se pourrait-il qu'un trafic de femmes blanches soit à la base de cette disparition ?

Et le patron de la société si bien décrit par Rosine, ne ressemble-t-il pas à l'homme accompagnant la femme étrange entrevue à Mopti ?

De retour dans son village ancrée aux rives du grand fleuve, Mama Djomou se sent le cœur léger, elle est sereine ici près de sa famille qui l'entoure et la conforte dans ses objectifs.

La journée sur le marché de Mopti a été satisfaisante sur le plan commercial, son affaire marche bien, son savoir est reconnu, ce qui lui permet de vivre confortablement.

Sa fille ainée Nabila a préparé le repas du soir, un bori bori de poisson au riz, Mamadou a ramené du jardin quelques patates douces pour agrémenter le plat et un plateau de papayes en guise de dessert.

Après le diner Mama Djomou a coutume de s'asseoir devant la maison pour savourer la fraîcheur du soir. Le soleil donne enfin congé à la rouge terre d'Afrique pour une seule nuit, une nuit de repos bien méritée.

La disparition du disque rouge est le moment que choisit Mamadou pour faire sa prière du soir, *al-ichah*, le visage tourné vers *la qibla*, la direction de La Mecque. C'est la dernière des 5 prières que tout musulman doit effectuer chaque jour.

Djomou qui n'est pas musulmane ne participe pas à ces prières mais les considère néanmoins avec respect.

Elle-même se confiera à Dieu dans le secret de sa petite chambre.

C'est une famille vraiment particulière que cette famille là où le père et la mère ne sont pas de la même religion, mais ça n'a pas l'air de poser problème à ces gens qui sont d'une tolérance absolue.

Dieu n'est-il pas le même pour tous ?

Ce soir-là Djomou décide d'évoquer ce problème avec Abdou, le sage du village, un vieillard à la barbe fleurie, dépositaire d'une sagesse ancestrale, qui habite une petite maison à quelques pas de celle de la dame.

Le vieux sage est musulman comme la presque totalité des villageois, mais il professe un islam de tolérance qui le rapproche de Djomou.

Abdou est assis devant sa maison savourant la fraîcheur du soir.

- Bonsoir père Abdou, s'enhardit la dame.

- Bonsoir ma fille.

- Me permettez-vous de prendre place à vos côtés ?

- Viens près de moi fille.

L'œil étonnamment mobile du vieil homme pétille de malice.

- Qu'as-tu à me dire fille ? Tu veux me parler de la douceur de la nuit qui s'avance ?

Mama Djomou est très impressionnée par l'homme qui est à son côté, c'est un hâjji, c'est à dire un homme qui a fait le pèlerinage à la ville sainte de La Mecque. Le pèlerinage est un des cinq piliers de l'Islam et confère au pèlerin qui l'a effectué un grand prestige.

- Père Abdou je voulais vous parler d'un problème qui me cause quelque souci. En vérité ce n'est pas un souci pour moi mais pour les autres qui me connaissent.

- Oui, je t'écoute.

- Je suis chrétienne...

- Je savais cela

- Et vous un hâjji vous acceptez de converser avec une chrétienne ?

Le bonhomme considère un instant la dame de son œil malicieux.

- Et pourquoi ne le ferais-je pas ? Tu es un être du Bon Dieu comme les autres. Tu crois en la prééminence du Très Haut comme je le fais moi-même.

Djomou ne s'attendait pas à tant de tolérance de la part du saint homme.

- Certes père Abdou, mais les gens disent ici que je ne pratique pas la bonne religion, que je dois me convertir, qu'en pensez-vous ?

Le vieil homme garde le regard porté à l'horizon comme s'il lisait une réponse dans le lent ondolement de la dune.

- Fais ce que ton cœur te commande, murmure-t-il, les religions ne sont qu'une façon de prier Dieu, un chemin différent qui mène à l'illumination. Elles sont différentes mais ça ne veut pas dire que l'une est supérieure à l'autre. Ce qui est important c'est ce que l'on a dans le cœur.

Mama Djomou est rassérénée par le jugement du saint homme, elle avait en secret la même opinion, Dieu est le même pour tous, seule la façon de lui témoigner son amour et son respect est différent.

- Mon mari Mamadou est critiqué pour n'avoir pas exigé que je me convertisse à l'Islam, l'auriez-vous critiqué également ?

- Mamadou est un homme sage, l'essentiel est que vous soyez heureux tous les deux comme vous l'êtes assurément.

Djomou est satisfaite, confortée dans sa situation par un homme de foi, par un hâdjji qui représente tant aux yeux de tous.

- Père Abdou, connaissez-vous le monde chrétien ? Avez-vous approché l'un de ses prêtres au cours de votre longue vie ?

- Tu peux dire c'est vrai que j'ai une longue vie derrière moi, j'ai vécu tant d'années sur cette terre que je ne me souviens pas exactement combien se sont écoulées. Dans ma jeunesse j'habitais au nord, au bordj Mokhtar, dans la région de Kidal. Mon père était chamelier, il allait chercher le sel dans les mines de Taoudéni pour le transporter jusqu'à Tombouctou.

A cette époque il n'y avait pas de frontières entre le Mali et l'Algérie. Un homme de foi chrétienne habitait le bordj, un ermite qui vivait seul loin des siens, et pratiquait l'abstinence.

Cet homme-là connaissait le dialecte touareg, participait aux travaux des champs avec la population, enseignait les mathématiques, vivait en harmonie avec les gens sans jamais tenter de les convertir. Il connaissait le Coran et respectait l'islam.

Que crois-tu qu'il lui arrivât ?

Mama Djomou surprise ne sait que répondre.

- Eh bien cet ermite, ce saint homme a été assassiné.

- Assassiné ?

- Il a été assassiné par des extrémistes qui trouvaient que ce doux, cet agneau était dangereux. Il était dangereux parce qu'il prêchait l'exemple, la réconciliation et le pardon.

- Pourquoi père ? Pourquoi ce meurtre inutile ?

- Parce que les fanatiques préfèrent la guerre à la concorde ! Il est plus aisé pour eux d'exercer un pouvoir sur les gens par la terreur.

Djomou est scandalisée.

- Ne sommes-nous pas tous de la religion du Livre ?

- Le même Dieu assurément ! Mais le problème n'est pas là, ce qui est important c'est de dominer, d'occuper des territoires, c'est de la politique.

- J'ai le cœur bien lourd, père Abdou.

Pris de compassion le vieux sage tapote la main de Djomou en signe d'apaisement.

- Va ma fille, regagne ton foyer en paix.

Quelques jours plus tard il semble que le ton a changé.
Il règne une sorte de malaise dans le village, on ne sait trop quelle en est la raison, mais les villageois semblent préoccupés.
Certains se regroupent, discutent, gesticulent, la mine sombre.
Debout sur le pas de sa porte Mama Djomou se demande ce qui trouble le calme d'un village d'ordinaire si tranquille.
- Va voir ce qui se passe, ordonne-t-elle à Mamadou.
Mamadou se dirige alors vers un groupe particulièrement excité. On le voit participer aux discussions, poser des questions, puis revenir à pas lents vers son épouse.
- Alors ? dit-elle.
- Ce ne sont que des bruit qui circulent, répond-t-il lentement.
- Des bruits ? Quels bruits ? S'impatiente la dame.
- Ce n'est pas important je pense, ces gens-là se font peur pour rien.
Djomou monte le ton.
- Je te demande de me dire ce qui se passe ici, alors ?
Le grand Mamadou s'assoie devant sa porte avant d'articuler sans se presser :
- Les gens prétendent que les islamistes arrivent et qu'ils vont occuper notre village.
- Non ? Sérieusement ?
- Oui, c'est ce qu'ils disent, mais je n'y crois pas !
- Tu n'y crois pas, tu n'y crois pas, mais s'ils le disent c'est qu'ils ont des raisons.
- Tu as vu des islamistes dans la région ? moi je n'en ai pas vu.
- Moi ça m'inquiète cette histoire-là, que disent-ils d'autre ?
- Ils disent que les islamistes sont déjà à Tombouctou où ils font régner la terreur.
- Et toi ça ne t'inquiète pas ces nouvelles-là ?
Mamadou déplie ses longues jambes et baille à s'en décrocher la mâchoire.
- On verra, on verra...
Décidément Mamadou est un être indolent, pense Djomou, il ne voit le mal et les difficultés en aucune circonstance.
Cet homme-là est pacifique et ne peut imaginer que des barbares viennent troubler la vie tranquille de son village.

- On devrait quand-même s'inquiéter, argumente Djomou, il faudrait peut-être informer l'armée de ces mouvements suspects.

- L'armée ? Quelle armée ? Réplique Mamadou, ça fait une éternité qu'on n'a pas vu un militaire dans notre région. Au premier coup de fusil ces gens-là décampent, il faut se faire une raison, notre sécurité est entre les mains du Tout Puissant.

Il ne se passe rien d'inhabituel pendant plusieurs jours, les villageois reprennent le cours normal de leur vie en se disant que ces nouvelles qui leur parvenaient du nord n'avaient pas grand fondement.

Un jour cependant des gamins occupés à pêcher sur les rives du grand fleuve, prétendent qu'ils ont aperçu un pick-up sur la rive opposée.

- Il y avait un véhicule avec quatre hommes coiffés de chèches blancs, clame un gamin morveux.

- Il y avait une mitrailleuse à l'arrière, ajoute un autre.

Les gens se sont attroupés autour des enfants.

- Que faisaient-ils ? S'inquiète un homme âgé.

- Ils ne faisaient rien, ils regardaient en direction du village.

- Longtemps ?

- Le temps qu'on pêche un silure, précise un des gamins.

- Alors ça a duré longtemps, ironise un gros homme.

- Et ils sont repartis ?

- Oui, ils ont disparu.

La nouvelle fait grand bruit dans le village, les gens s'interpellent, se rassemblent, pour commenter ce qui apparait comme une prochaine offensive islamiste dans la région.

- Est-ce qu'ils exhibaient un drapeau ces gens-là ? Interroge un grand gaillard coiffé d'un casque colonial.

- Il y avait un drapeau noir, répond le morveux, oui un drapeau noir avec des inscriptions en arabe ou quelque chose comme ça.

- Ce sont des salafistes, précise l'homme au casque colonial.

Cette affirmation fait l'effet d'une douche froide chez les gens assemblés sur la place du village.

Tous ces gens sont musulmans bien sûr, mais la perspective de voir arriver des conquérants appliquant la charia dans toute sa rigueur ne fait rêver personne.

L'homme au casque colonial est le représentant de l'état malien dans la région, il est le symbole de l'administration dans toute son impuissance.

- Qu'allez-vous faire ? interroge un vieillard à barbe blanche.

- Moi ? Que voulez-vous que je fasse ? Je vais en référer à ma hiérarchie.

Chacun a compris que le village était livré aux bataillons des conquérants sans aucun moyen de se défendre. Dès lors il suffisait d'attendre que les premiers véhicules chargés de soldats de Dieu vociférant, pénètrent en force dans le village.

Dans combien de temps allait-on les voir se profiler à l'horizon ?

Nul ne pouvait répondre à cette question, mais les jours étaient comptés et il fallait se préparer au pire dès à présent.

Ils sont arrivés au petit matin, lorsque le soleil commence son ascension sur les collines et que les coqs chantent au diapason.

Il y a cinq véhicules, des pick-up, chargés chacun de quatre hommes emmitouflés dans leur djellaba, coiffés de chèches blancs ou noirs qui leur cachent la presque totalité du visage.

Une vingtaine d'hommes donc, impassibles, le regard sombre posté derrière le créneau du chèche, ils ne s'expriment pas, attendant sans doute que le chef s'adresse à la foule des villageois.

Le chef, le voici, un petit homme chétif qui s'extrait du véhicule de tête. Son visage maigre est mangé par une barbe clairsemée poivre et sel, il marche lentement jusqu'au centre de la place du village.

On lui apporte un banc sur lequel il se dresse pour dominer la foule.

Son regard est étrangement fixe, prunelles dilatées.

- Je suis le cheikh Ahmed ben Mohamed, je viens ici pour exprimer la volonté de Dieu. Dorénavant votre village sera gouverné par les règles de la Charia. Je vous informerai des conséquences de cette gouvernance, tout sera défini et précisé.

Il descend de son estrade rudimentaire et se dirige vers le chef du village.

- Tu n'as plus d'autorité ici, c'est moi qui représente à présent l'autorité. Je veux une maison assez vaste pour moi et mes compagnons, tu as jusqu'à ce soir.

Les véhicules se regroupent au centre de la place, les hommes vêtus de blanc mettent pied à terre, leurs armes en bandoulière.

Les gens du village sont atterrés, complètement déboussolés, il faut néanmoins s'organiser et trouver une résidence pour ce cheikh qui n'a pas l'air commode.

L'homme au casque colonial, l'administrateur territorial, a pris les devants dès qu'il a compris que les envahisseurs étaient des islamistes. Il a fui au volant de son véhicule tout terrain dans un nuage de poussière.

Pour lui, il valait mieux prendre de la distance avec ces guerriers peu soucieux des convenances, qui l'auraient exécuté sans se soucier des règles internationales.

Sa maison est au centre du village, vaste, dotée d'une cour intérieure et d'un jardin ombragé, elle conviendra parfaitement.

On présente la maison au cheikh Ahmed ben Mohamed qui ne fait aucun commentaire, visiblement son attention n'est pas mobilisée par le confort de l'habitat.

Par contre en passant devant la petite boutique du barbier, il remarque des photos prises dans un magazine. Ces photos représentant des visages d'homme rasés de frais, la nuque dégagée au rasoir, sont une sorte de publicité que le commerçant a apposée sur un panneau de bois pour lui servir de publicité.

Le cheikh brandit alors la canne de jonc qui ne le quitte jamais et assène un coup violent sur la planche qui se fend en deux parties.

- Ces représentations sont interdites par le Coran, hurle-t-il.

Le barbier s'empresse de dégager l'entrée de sa boutique des débris de sa publicité, en roulant des yeux effarés.

- Je ne veux pas de cette musique athée, peste le cheikh en désignant de sa canne le poste de radio qui crachouille une musique occidentale.

- Dorénavant je ne veux plus de ces références au monde des incroyants. Nous allons vous convertir à l'ordre divin vous autres les mécréants.

L'auditoire reste silencieux.

- Dans les trois jours à venir j'édicterai les règlements de la Charia, vous les respecterez sous peine de punitions très sévères.

Personne ne proteste, les villageois sont suffisamment informés et conscients de ce qui les attend pour s'y opposer ouvertement.

Le cheikh continue son tour du village, notant çà et là les comportements qu'il juge délictueux.

Mama Djomou le regarde déambuler avec anxiété, que dira cet individu lorsqu'il saura qu'elle est chrétienne ?

Ahmed ben Mohamed s'est suffisamment renseigné pendant les trois jours de son enquête pour savoir qui est qui dans le village, et connaître les activités des uns et des autres.

Il décide de rendre visite à Mama Djomou qui est quasiment en arrêt de travail depuis l'arrivée des islamistes. Ceux-ci ont en effet interdit toute liaison fluviale avec Mopti mais également avec le village qui fournit les tissus à la couturière.

D'autre part il est interdit pour les femmes de circuler non voilées, autant dire que les travaux de lavage et de teinture sont impossibles à réaliser.

Le cheikh se présente devant la maison de la dame et frappe plusieurs coups de sa canne sur la porte d'entrée.

Mamadou se précipite.

- Tu es le Malien qui vient de Côte d'Ivoire ? grommèle Ahmed ben Mohamed.

- Je n'habite plus la Côte d'Ivoire, corrige Mamadou, je suis revenu chez moi au Mali.

- Les ivoiriens sont chrétiens ?

- Les ivoiriens ne sont pas tous chrétiens, moi je suis musulman.

Le cheikh considère Mamadou de son regard étrange comme celui d'un serpent qui fixe sa proie avant de lui porter le coup fatal.

- Et ta femme Mamadou, de quelle religion est-elle ?

Le grand malien demeure bouche ouverte, comme figé par la question, il articule péniblement :

- Ma femme est chrétienne !

Ahmed ben Mohamed bondit de son siège en hurlant.

- Tu avoues hein ? Tu avoues ton forfait.

Il se lève précipitamment et assène de violents coups de sa canne sur la tête du pauvre Mamadou qui chute dans la poussière.

Le cheikh tempête au-dessus de Mamadou qui tente tant bien que mal de préserver sa tête des coups qui pleuvent sur lui.

Le forcené s'arrête enfin.

- Lève-toi, dit-il d'un ton glacial.

Mamadou obéit aux ordres et se remet sur pieds, le visage maculé de terre, une plaie sanglante au cuir chevelu.

- Tu as conscience d'avoir enfreint les règles de notre religion ? Tu les connais ces règles, hein tu les connais ?

Le grand malien regarde son bourreau d'un air suppliant.

- Je fais mes cinq prières par jour, et j'observe le jeûne du Ramadan. Je fais l'aumône aux nécessiteux et si je ne suis pas allé en pèlerinage c'est que les moyens financiers me font défaut...

- Et la chahâda tu l'oublies ? De plus tu as épousé une non croyante.

Mamadou roule des yeux blancs et tente une justification.

- Il est permis d'épouser une femme du Livre...

Le cheikh s'emballe à nouveau.

- Ta femme est une chrétienne pervertie par le monde occidental, il n'y a rien de sacré chez cette femme qui fait commerce et s'enrichit.

- C'est une bonne épouse.

- Ce n'est pas une bonne épouse c'est une athée ! J'espère que tes enfants sont musulmans ?

- Ils le sont.

Ahmed ben Mohamed jette un regard rapide dans la maison.

- Ta femme est présente ?

Mama Djomou s'est terrée au fond du logis, Mamadou le sait et ne veut pas que sa femme subisse les foudres du fou de Dieu.

- Elle n'est pas présente, elle est au jardin quérir quelques légumes.

- Je veux voir cette femme ! N'oublie pas je veux la voir.

Le cheikh fait les cent pas en proie à une profonde réflexion.

- Pour ta punition tu recevras vingt coups de fouet devant le village réuni, ça sera la confirmation que je ne plaisante pas.

- Vingt coups ? Bafouille Mamadou.

Ce n'est pas tant le fouet qu'appréhende le pauvre homme, mais plutôt l'humiliation de se voir livré à cette vindicte d'un autre âge, devant ses enfants et la population rassemblée sur la place publique.

- Je veux que ta femme se convertisse à l'islam, ajoute le bourreau, elle devra le faire rapidement afin de porter les vêtements que toute musulmane doit revêtir lorsqu'elle quitte son foyer. Son comportement actuel est une insulte à la religion.

Sur ces dernières recommandations Ahmed ben Mohamed quitte les lieux sans un regard pour l'homme qu'il vient d'humilier.

La fille ainée de Mamadou a assisté à la sauvage entrevue, elle se précipite vers son père une écuelle d'eau à la main. A l'aide d'un linge humide elle tamponne les plaies et nettoie le visage baigné de larmes de son père.

- Ne pleure pas père, dit-elle.

Mama Djomou surgit alors de la chambre où elle s'était réfugiée.

- Que se passe-t-il ici ? Est-il parti ce sauvage ?

Puis voyant son époux si vilainement souillé elle s'écrit.

- C'est ce bandit qui t'a mis dans cet état ? Je vais le réduire en miettes ce damné, je ne supporterai pas qu'il touche à ma famille.

Mamadou se redresse et tend le bras devant sa femme.

- Reste ici femme, c'est justement à cause de toi que le cheikh m'a agressé ! Il souhaite te voir, mais pas pour te tresser des couronnes de fleurs.

- Il veut me voir ? Pourquoi veut il me voir ? S'inquiète la femme.

- Tu es chrétienne, voilà le problème. Il m'a battu parce que j'ai épousé une chrétienne ! Il exige que tu renonces à ta religion.

- Que je renonce à ma religion ? Jamais, ça jamais !

Mamadou baisse la tête.

- Je lui ai dit que nous étions tous issus de la religion du Livre...

- Et c'est pour ça qu'il t'a battu...

Djomou regarde son mari humilié avec une tendresse infinie, cet homme simple, doux et sincère, cet homme dont le cœur ne connaît pas la haine.

- Si c'est nécessaire je renoncerai pour toi, dit-elle, pas pour ce monstre mais pour toi qui est un homme de bien.

Mamadou lève ses yeux embués de larmes vers sa femme, il prend ses mains dans les siennes.

- Tu ne renonceras pas, tu ne dois pas faire cela, nous devons résister à la barbarie, ton cœur de chrétienne est aussi beau que mon cœur de musulman.

Nabila, la fille ainée, intervient dans la conversation, ce qu'elle ne se permet jamais.

- Père va recevoir un châtiment public de vingt coups de fouet...

- Je ne permettrai jamais ça, clame aussitôt Djomou, plutôt mourir !

- Tu ne dois pas intervenir, dit doucement Mamadou, pense à ta famille. Cet homme-là n'a pas de cœur, il te tuera, et notre famille a grand besoin de toi.

- Alors il devra me battre également...

Ce jour-là est un jeudi, la veille du jour de la prière sacrée chez les musulmans. Ahmed ben Mohamed a choisi ce jour pour administrer en public la punition que Mamadou doit subir devant le village assemblé.

Les gens étaient dans l'ensemble réticents pour se rendre à cette pénible exhibition, mais les sbires du cheikh sont passés les quérir dans leurs habitations afin que le message soit bien compris de tous :

L'autorité, la légitimité, la loi, ce sont eux les islamistes et personne d'autre. Chacun devra se conformer à cette réalité.

On a dégagé la partie centrale de la place du village pour y dresser une sorte de plateforme qui permettra d'assister à l'exécution, de quelque endroit que l'on occupe.

Le cheikh est assis sur un fauteuil à l'ombre d'un tamarinier, il semble perdu dans ses pensées.

Il s'anime soudainement, frappe de sa canne le bois de son fauteuil et fait un geste de la main en direction de la maison de Mamadou.

Aussitôt deux hommes se précipitent vers l'endroit indiqué.

Ils ressortent quelques instants après, encadrant le longiligne bonhomme, qu'ils traînent plus qu'ils ne le portent, vers le lieu d'exécution.

Mama Djomou suit son homme, elle s'accroche à son vêtement avec force, et lance des anathèmes en langue Agni, sa langue maternelle, à l'intention du cheikh qui bien entendu ne comprend pas.

Mama Djomou est vêtue d'une robe noire, le chef coiffé d'un turban de même couleur.

- Que fait cette femme ici ? S'impatiente le cheikh.

Ses hommes l'arrachent immédiatement à son emprise sur Mamadou.

- Quel est cet accoutrement ridicule ? Tu devrais porter le hijab comme toute femme respectable, lance le cheikh à l'intention de la femme.

- Le hijab ? jamais, clame Djomou, je suis chrétienne moi, et nous on ne nous enferme pas derrière les barreaux d'une prison.

- Alors c'est à cause de toi que ton mari va recevoir sa punition.

Il fait un geste de la main et les deux sbires arrachent les vêtements de Mamadou, le dénudant jusqu'à la taille.

Puis ils le jettent sur un banc de bois, face vers le sol. On lui entrave les mains avec des liens en grosse corde.

Un des tortionnaires sort un rouleau de papier de sa djellaba et commence à lire à haute voix un texte en arabe que personne ici ne comprend.

Il doit s'agir du texte de la condamnation du pauvre Mamadou.

Lorsqu'il a terminé de pérorer l'homme pose son papier et empoigne une longue verge flexible, confectionnée avec un roseau prélevé sur la rive du fleuve, et s'exerce à faire des moulinets, comme s'il visait le dos du condamné.

Le premier coup s'abat sur les épaules de Mamadou dans un sifflement aigu, laissant une trace écarlate semblable à un sillon. Le grand Malien n'a pas réagi, il a serré les dents, ne voulant pas que son cri soit interprété comme une faiblesse de sa part.

- Ils ne m'humilieront pas une seconde fois, se convainc-t-il.

Le second coup administré sur le rachis le fait tressaillir. Une longue trainée sanglante marque de son empreinte le dos dénudé. Là encore Mamadou n'a pas crié, il a simplement soupiré.

Et puis les volées s'enchaînent, les coups pleuvent à cadence répétée, le dos du condamné est zébré des épaules jusqu'à la taille de longs sillons noirâtres, le sang coule et se mêle à la sueur, le pauvre homme hurle à présent, il pleure comme un enfant, suppliant et priant.

Le dernier coup est administré, le plus violent, le plus brutal, Mamadou ne crie plus, ne supplie plus, il est au bout de son chemin de croix et n'a plus la force.

Les gardes le saisissent et le déposent à terre comme une poupée de chiffon, deux de ses filles se précipitent vers lui le visage inondé de larmes.

Elles lui enfilent sa chemise qui se colore immédiatement du rouge de son sang. Elles le traînent vers sa maison dans un état de semi-conscience.

Mama Djomou n'a pas voulu assister au martyr de son époux, elle s'est réfugiée sous le porche d'une maison, la tête enfouie dans un tissu, les mains appuyées sur les oreilles, le corps secoué de sanglots.

Les cris de son mari sont toutefois parvenus jusqu'à elle, des hurlements qui l'ont torturée au point qu'elle n'a pu demeurer dans son refuge, et qu'elle a décidé de se rendre sur la place au moment où Mamadou soutenu par ses filles, tente de regagner sa maison.

Ecumante de rage Djomou s'est alors précipitée vers le lieu de l'exécution où Ahmed ben Mohamed commente ce qui vient de se passer :

- Tout le village doit savoir, glapit-il, que la charia sera appliquée avec la plus grande sévérité, il n'y aura aucune dérogation, Dieu est grand, Dieu est le plus grand, c'est de lui que nous vient cette loi.

Djomou fend la foule et se précipite à la rencontre du tyran. Elle s'arrête à quelques mètres, de lui, le regard étincelant.

- Tu es un criminel Ahmed ben Mohamed, tu profites de la situation pour imposer une loi inique, Dieu n'a jamais imposé de telles règles à son peuple car Dieu est amour, et la loi que tu imposes c'est la loi du diable.

Le cheikh ne bronche pas, il fixe Djomou de son œil de serpent sans mot dire. On aimerait être dans ses pensées pour savoir ce qu'il réserve à la pauvre femme.

- Tu es chrétienne ? N'est-ce pas ?

- Oui, je suis chrétienne tu le sais, pourquoi me le demander ? Chacun ici le sait.

- Je constate que tu as l'impudence d'élever la voix en terre d'Islam, tu devrais te faire oublier, te faire toute petite, mais au lieu de ça tu as l'audace de hurler devant tous les villageois.

Djomou se campe devant lui en signe de défi.

- Je vais t'appliquer la bastonnade également, annonce le cheikh les dents serrées. Tu ne seras pas dénudée et tu recevras seulement dix coups de bâton. Ne suis-je pas miséricordieux ?

- Tu peux me battre Ahmed ben Mohamed, me tuer même, tu ne me feras jamais renoncer à ma foi chrétienne.

- Te tuer ? Pourquoi pas ? Sais-tu qu'il est dit « lorsqu'un fils d'Islam élimine un incroyant, il gagne sa place en paradis ».

- Tout le contraire d'un chrétien à qui il est commandé « Tu ne tueras point »

Ben Mohamed braque sur la femme un regard sombre.

- Tu feras comme les autres femmes du village, tu porteras le voile et tu apprendras l'humilité, sinon je te briserai.

Soudain, le rang des villageois s'écarte et la silhouette voutée d'un petit homme s'avance vers le cheikh. C'est Abdou le vieux sage qui se fraie un chemin, soutenu respectueusement par deux hommes.

Ahmed ben Mohamed fait signe qu'on fasse place au vieillard.

- je suis...

- Je sais qui tu es vieil homme, tranche Ahmed, tu as fait le pèlerinage au saint des saints, tu es un hâjji.

Il se penche alors vers Abdou et porte la main du sage à son front en signe de respect.

- Tu es un exemple à suivre mon père et chacun te doit le respect. Quels sont tes volontés, tu approuves l'application de la charia, n'est-ce pas ?

Abdou garde un instant son regard rivé sur le cheikh comme s'il voyait au fond de son âme.

- La charia est une loi ancienne, murmure-t-il, ce qui était la règle au temps du prophète ne l'est plus forcément aujourd'hui, il faut l'adapter au temps qui passe.

- Comment ? Toi un hâjji tu t'opposes à la loi de Dieu ?

- Je ne m'oppose pas à la loi divine, corrige le vieil homme, je dis simplement qu'il faut l'adapter.

- L'adapter ? Pour une mécréante ?

- Cette femme chrétienne, par son courage, son talent, sa volonté inlassable, a changé notre village. Elle a donné du travail à nos femmes, elle a amené de la richesse là où il n'y avait que pauvreté. Tu dois être indulgent avec elle.

Ahmed ben Mohamed est surpris par la plaidoirie du vieil homme, ainsi il devrait se montrer magnanime envers cette chrétienne ? Il hésite, l'indulgence ne lui est pas familière.

- Elle devra se soumettre, affirme-t-il, elle ne doit pas être différente des autres femmes.

Le ton est moins affirmé. Il fait un geste de son chasse-mouche en direction de la femme.

- Qu'elle rentre chez elle, nous verrons...

Il se lève alors et disparaît en direction du fleuve, là où ses hommes sont regroupés sous un acacia centenaire.

Djomou est de retour chez elle dans l'ambiance qu'on imagine, son mari est allongé sur un lit face contre le drap, son torse nu ruisselle de sueur et de sang mêlé, il geint doucement.

Ses filles s'affairent autour de lui, l'une occupée à ventiler aussi confortablement qu'il est possible le lit du martyrisé, l'autre, la plus âgée, tente d'apporter un peu de réconfort en appliquant des compresses de cassia alata, un arbre africain connu sous le nom de dartrier, qui a pour propriétés de soulager les douleurs.

Mama Djomou se penche sur son mari et lui parle doucement, tendrement, en langue songhay, la langue pratiquée par Mamadou dans son enfance.

Le supplicié garde les yeux clos, il s'est tu, comme subjugué par les paroles apaisantes de son épouse.

- Il faudra être attentive à l'état des blessures, commente Djomou à l'intention de sa fille ainée, il peut y avoir de l'infection. Il n'y a plus de médecin dans les environs depuis l'arrivée de ces sauvages et nous ne pourrions pas la guérir si l'infection s'installe.

Sa fille approuve l'air consterné.

Les proches voisins se présentent un à un pour assurer Mamadou de leur soutien et de leur compassion, ils ne craignent pas la réaction des envahisseurs, ils se doivent d'être solidaires pour éviter la désintégration de leur société.

La plupart de ces gens sont musulmans mais ils ne cautionnent pas la violence et le sectarisme.

- Je m'occuperai de ton jardin Mamadou, dit un homme, ta famille ne souffrira pas de ton indisponibilité.

- Et moi je nourrirai tes poules, assure un autre.

On ne sait si le pauvre homme a entendu ces paroles de réconfort, il souffre trop, l'intense douleur envahit tout son être, elle est la seule chose qui compte, le seul interlocuteur.

Mama Djomou s'affaire en silence, elle est inquiète, très inquiète, en premier lieu au sujet de l'état de santé de son mari, mais également en ce qui concerne son activité commerciale, Ahmed ben Mohamed s'opposera à la poursuite de son travail, plus question d'aller au marché de Mopti, plus de travail signifie plus de négoce et donc plus de rentrée d'argent pour sa famille et pour ses employées.

Les temps difficiles se profilent à l'horizon.

Il faudra faire preuve de ténacité et d'une résistance sans faille pour attendre que les temps changent et que la vie redevienne ce qu'elle était avant l'occupation du village par les milices islamiques.

Il faut prier, pense la dame, prier à chaque instant pour que Dieu nous vienne en aide.

Le temps est immobile, immobile comme la savane figée sous le soleil implacable de midi, on a l'impression que toute vie s'est arrêtée dans le village.

Les hommes hésitent à se rendre vers leurs parcelles de sorgo ou de mil, de peur de découvrir une nouvelle fatwa émise pendant leur absence.

La vie du village est à présent dépendante des règles et des décisions prises par le cheikh au nom de tous.

La musique, quelle que soit son origine, est interdite. Les journaux et magazines pour autant qu'ils atteignent le village, sont proscrits. Les cinq prières quotidiennes doivent être faites en commun sur la place du village, malheur à qui dérogera.

Les punitions sont exemplaires, dictées par la charia, les voleurs, ou considérés comme tels, auront la main droite et le pied gauche amputés.

Plus de navigation sur le fleuve pour joindre tel ou tel village, encore moins pour aller à Mopti considérée comme une ville impie.

Les femmes n'ont qu'un droit restreint de circuler, elles doivent être accompagnées d'un homme, mari ou frère, et n'ont plus le droit de travailler en dehors de chez elles. Elles portent le voile intégral.

La vie est difficile pour les villageois qui disposaient auparavant d'une certaine liberté.

Mama Djomou a dû se plier en partie aux exigences de Ahmed ben Mohamed, elle porte un foulard lors de ses sorties, tout comme sa fille ainée. Elle a choisi ce comportement pour conserver le droit de se déplacer et de recevoir les informations que se transmettent les villageois.

Mamadou, quelques jours après la bastonnade est dans un état préoccupant, les plaies creusées par l'affreux supplice suppurent, un liquide épais et malodorant suinte de la chair tourmentée, une fièvre intense a envahi son corps provoquant délire et divagations.

Il faudrait le conduire chez un médecin en empruntant le fleuve jusqu'à Mopti, mais la demande a été refusée, il faut faire avec les moyens de la médecine traditionnelle dont chacun connaît les limites.

On applique force compresses, lotions et pommades, mais l'état général du blessé ne s'améliore pas, reste la main de Dieu dont on sollicite la bienveillance et la protection.

L'infection a gagné l'organisme du grand Mamadou qui de temps à autre sort de son silence pour laisser des consignes à son épouse :

- Femme, si je dois mourir, retourne dans ton pays avec les enfants, ne demeure pas au Mali où la vie est devenue un enfer.

Que répondre ? Si ce n'est prier Dieu avec constance.

Mamadou a rendu sa belle âme à Dieu au petit matin.

Il a souffert comme un damné, rongé par le mal qui s'était répandu dans les plaies et sur la totalité de son dos. La fièvre le minait, la sueur intense qui en résultait provoqua une déshydratation mortelle dans ces pays de sécheresse.

Les foyers infectieux envahis par les bactéries provoquèrent la septicémie qui l'emporta.

Il aurait fallu des injections massives d'antibiotiques pour le sauver, mais aucun médecin, aucune structure hospitalière ne se trouvait à proximité du village.

Mamadou était condamné.

Les femmes l'ont veillé jusqu'à son dernier souffle, mais que faire lorsqu'on ne dispose que d'une bassine d'eau et de quelques linges ?

A présent le silence règne dans la maison, les femmes pleurent et les deux garçons encore bien jeunes se pelotonnent dans les bras de leur mère anéantie.

Personne ne sait encore que Mamadou a quitté ce monde, les villageois vaquent à leurs occupations sans se douter du drame qui a frappé cette famille. Dans quelques heures, tous les gens seront au courant, et l'on peut se demander quelle sera leur réaction.

Salif, le proche voisin, va passer comme il le fait chaque matin pour assurer son vieil ami qu'il s'occupe de son potager comme il l'a promis.

Dès cet instant tout le village sera au courant, la nouvelle se répandra comme trainée de poudre. Ahmed ben Mohamed sera informé, on peut se demander quelle sera sa réaction.

Mama Djomou est dans un tel état de détresse qu'elle ne réagit pas, sa volonté, son courage, sa détermination, semblent s'être dissipés avec la mort de son mari. Nul doute qu'elle réagira, et l'on peut craindre qu'à ce moment-là son réveil soit particulièrement violent et désespéré.

Salif s'est arrêté chez son voisin comme on peut l'imaginer. Il est à présent devant le corps du supplicié, silencieux, pudique, on n'affiche pas ostensiblement ses sentiments dans cette région du monde, mais on sent l'homme meurtri, bouleversé, il marmonne quelques prières en faisant tourner son chapelet.

- Nous allons enterrer Mamadou avec dignité, déclare-t-il, je conseille à ces barbares de ne pas intervenir.

Une heure plus tard une foule est rassemblée devant le logis de Djomou, des femmes et des hommes qui laissent éclater leur colère.

- Ces gens ne sont pas de chez nous, clame un homme.

- Qu'ils aillent prêcher où ils veulent mais pas ici, dans notre village, dit un autre, nous sommes des gens pacifiques, l'islam ce n'est pas ce qu'ils nous montrent.

Le brouhaha attire fatalement l'attention des hommes de la milice qui en réfèrent à leur chef immédiatement.

Le cheikh tiré de sa somnolence se montre particulièrement désagréable. Il s'habille prestement, et le visage maussade, se dirige vers le lieu d'où s'élèvent les protestations.

Deux hommes munis de gourdins l'accompagnent.

- Que se passe-t-il ici ? clame Ahmed ben Mohamed, dispersez-vous, je ne veux voir personne se rassembler dans le village.

Un homme ose cependant prendre la parole ;

- C'est le pauvre Mamadou qui est décédé !

- Et alors ! Est-ce que ça vaut un tel tintamarre ? Cet homme a mérité le châtiment qui lui a été administré, il a payé le prix de son impiété. Que cette mort serve d'avertissement à tous, hommes ou femmes, loué soit Dieu ...

La foule gronde mais personne n'ose répondre.

C'est alors que surgit une furie, il s'agit de Mama Djomou soudain ressuscitée.

- Honte sur toi tyran ! hurle la dame, tu as assassiné le plus doux, le plus dévot des hommes, un être sans haine et sans malice. Pas comme toi qui te drape dans l'étendard de l'islam et qui n'est qu'un tyran sanguinaire.

Les gens sont pétrifiés, nul n'élève la voix craignant la riposte du cheikh. Puis le premier rang s'avance poussé par les suivants qui pressent.

Le cheikh fait un signe de son chasse mouche et les deux miliciens enturbannés se précipitent sur la femme qu'ils traînent devant leur chef.

- Massacre moi également, frappe une femme sans défense, continue Djomou.

Ahmed ben Mohamed lève la main et ses deux sbires se précipitent sur la femme et lui assènent une volée de coups de bâton.

Djomou tombe face contre terre le visage ensanglanté.

Les gens protestent, certains crient sans retenue.

Le cheikh semble déstabilisé, il sent la colère populaire grossir et amplifier, il se lève et sort un pistolet de sa ceinture et tire plusieurs coups de feu en l'air, ses hommes font de même avec leurs armes dissimulées auparavant sous leurs djellabas.

Les villageois s'enfuient, se dispersent derrière les premières maisons. En un instant il n'y a plus que Ahmed et ses hommes sur la place, avec bien entendu la pauvre Djomou toujours à terre.

- Ramenez cette femme chez elle et enfermez là à double tours, je ne veux plus la voir dans les rues du village.

Les hommes se saisissent alors de la pauvre femme et la traînent jusqu'à sa maison sans ménagement. Ils enfoncent la porte et jettent Djomou sur le sol devant ses filles effarées.

Dans un recoin de la salle repose Mamadou sur son lit de mort, le teint étonnamment clair, la barbe taillée et peignée, le visage serein, détendu, comme si le sommeil l'avait par hasard surpris dans son quotidien.

Mama Djomou se traîne jusqu'au lit et s'allonge près de son mari, ainsi qu'elle le fit pendant toutes ces années de bonheur conjugal. Elle gémit de douleur, pleure cette vie si douce qui disparaît à jamais.

Le lendemain à l'aube, une dizaine d'hommes se présente à la maison de Djomou avec la ferme intention de mettre en terre religieusement leur voisin.

Peu importe de savoir si le cheikh permettra ou non l'inhumation, ces hommes-là sont décidés à braver les interdits, quitte à procéder par la force si nécessaire.

Curieusement ils ne rencontrent aucun milicien sur le terrain, à croire que le tyran a décidé d'autoriser la cérémonie pour éviter toute complication.

La toilette rituelle du défunt a déjà été effectuée avec les trois lavages rituels la tête tournée vers La Mecque, et l'enveloppement du corps dans un nombre impair de tissus blancs non cousus. Les bras sont placés le long du corps, paumes tournées vers le haut.

On dépose le corps revêtu d'un drap blanc sur une civière, puis on le fait sortir par la porte la tête la première tandis que les officiants récitent *la shahada* sans fin

Une fosse a été creusée au fond du jardin potager du défunt, une simple tranchée qui lui servira de dernière demeure.

Le corps est déposé à même la terre ocre du Sahel, sur le côté droit, visage tourné vers la Ka'aba

On prononce la prière rituelle des quatre tekbir, une glorification d'Allah à haute voix, et puis la cérémonie est terminée, chacun regagne sa maison, l'âme en paix.

Les jours se suivent dans la même pesante ambiance, la vie du village s'est comme fossilisée, les gens ne vont plus aux champs de peur d'être accusés de se soustraire aux prières quotidiennes et la disette menace les familles.

On ne voit quasiment plus de pirogues remonter le fleuve vers Mopti, ville déclarée impie et pécheresse, la vie s'est arrêtée sur le grand fleuve.

Contrairement aux adultes, les enfants bénéficient d'une certaine liberté qui leur permet d'aller au bord du fleuve et d'y pêcher quelques poissons qui améliorent l'ordinaire des familles. Cette latitude leur permet de rêver aux baignades d'antan et de scruter la brousse désormais vide de toute présence.

Les gamins espèrent qu'un jour peut-être, ils verront se profiler à l'horizon l'armada qui viendra délivrer le village. Un espoir vain jusqu'à présent, mais sait-on jamais ?

Issa, le jeune garçon qui avait découvert l'arrivée des envahisseurs, est le plus assidu, il se reproche presque d'avoir participé à l'occupation du village. Ses amis lui répètent sans cesse qu'il n'y est pour rien, mais le garçon scrute chaque jour l'horizon, espérant que sa veille fera accourir les libérateurs.

Un jour cet espoir semble se matérialiser.

Une soudaine animation se manifeste à l'horizon, comme un mirage, une ondulation de la dune, un nuage de poussières...

Le jeune Issa sent son cœur bondir dans sa poitrine, enfin voilà cette armée de libération tant attendue !

Et puis le souffle retombe, la dune ronronne à nouveau sous le vent du désert, était-ce une illusion ? Un rêve que son cerveau a imaginé, poussé par un espoir démesuré ?

Cependant quelques jours plus tard l'horizon se couvre d'ombres scintillantes, de nuages levés par des groupes en mouvement, puis le bourdonnement de moteurs lancés à plein régime, des formes qui se meuvent dans la savane...

- Ce sont eux, ils arrivent ! clame un Issa aux anges.

Les autres gamins se précipitent.

En effet, au fond de l'horizon on distingue de lourds véhicules serrés les uns derrière les autres, des véhicules de transport de troupe, des véhicules blindés.

- Tu as raison Issa ! Avertissons les gens du village.

Les gamins se dirigent en courant vers le village. Le plus âgé, Saïd, stoppe soudain l'envolée de ses camarades.

- Attendez un peu mes amis, il ne faut pas se précipiter en criant que les militaires arrivent, les hommes du cheikh seraient aussitôt informés, il faut le dire au vieil Abdou, c'est lui qui est le plus ancien ici.

- Je suis d'accord, confirme Issa, mais les djihadistes seront vite informés !

Lorsqu'ils arrivent sur la place du village les enfants constatent une vive effervescence, on ne sait quel message a été transmis et intercepté, mais les gens savent ce qui se passe, villageois et troupe occupante confondus.

S'affairant de long en large, le cheikh aboie ses ordres, le moteur des vieux pick-up pétarade, les hommes courent transportant armes et bagages sous l'œil goguenard des villageois.

Ben Mohamed saisit soudain un fusil d'assaut et tire plusieurs rafales en direction du ciel.

- Disparaissez mécréants hurle-t-il, je ne veux pas vous voir !

Il se dresse au centre de la place l'air menaçant.

- Sachez que nous reviendrons ! Nous partons pour mieux revenir.

Il se tourne vers ses hommes et donne des consignes.

Aussitôt ceux-ci se dispersent vers les maisons environnantes et en forcent les portes. On entend des cris, des pleurs, des hurlements, puis ils ressortent trainant des jeunes filles derrière eux.

Une douzaine de jeunes filles justes pubères.

Dans le groupe figurent les deux filles de Mama Djomou, des gamines de neuf et douze ans.

Les filles pleurent, se débattent, mais la solide poigne de leurs ravisseurs les contraint de les suivre sans moyen de s'échapper.

Les mères s'accrochent aux vêtements des hommes, crient leur douleur, se proposent en échange, se traînent à leurs genoux, mais rien n'y fait, la décision est inflexible.

Surgit alors Djomou, les yeux hors de la tête, la bouche hurlant des invectives...

- Arrière Satan ! Clame-t-elle, tu nous as pris nos hommes et à présent tu veux nos filles, alors prends moi à leur place, je me sacrifie pour elles.

Ahmed ben Mohamed la considère d'un œil dédaigneux, il ricane...

- Que ferait-on de toi vieille femme, tes filles seront des épouses pour mes hommes, mes hommes sont des guerriers qui ont besoin de femmes.

Mama Djomou se jette sur le cheikh qui la repousse d'un coup de botte.

- Jetez ça au fleuve, ordonne-t-il à ses hommes, désignant la pauvre femme de la pointe de sa cravache.

Deux hommes enturbannés saisissent alors Djomou et la trainent vers la berge boueuse du fleuve. On entend ses cris et ses imprécations tandis qu'elle se débat, puis un plouf sonore et plus rien.

Les villageois sont pétrifiés, aucun n'ose s'opposer, aucun n'ose se précipiter pour sauver la pauvre femme.

Une dizaine de pick-up sont rassemblés moteurs pétaradant. On charge les filles à l'arrière des véhicules en les hissant alors qu'elles se débattent et crient. On lie leurs poignets aux ridelles en distribuant çà et là des gifles pour les plus récalcitrantes.

Dix minutes se sont écoulées, le cheikh monte dans la jeep de tête et le convoi s'ébranle dans un nuage de poussière.

Heureusement pour Mama Djomou les gamins du fleuve se sont précipités sans se faire remarquer et l'ont sauvée de la noyade, ou peut-être pire d'une rencontre inamicale avec le seigneur des eaux, le crocodile du Nil.

Elle est là suffocante, dégoulinante d'eau et de boue saumâtre, éplorée, inconsolable. Les femmes l'entourent, s'efforcent de la consoler, mais sa peine est immense, rien ne pourra jamais l'effacer.

Il lui reste ses trois fils très jeunes pour continuer sa route, mais la motivation, la foi, la volonté ne sont plus là, elle ne sera plus jamais la femme qui édifia une entreprise prospère, une entreprise qui était le poumon du village.

Quelques heures après ces incidents dramatiques, les forces armées de libération pénètrent dans le village. En tête de colonne arrive l'armée française alliée du gouvernement malien, une armée dotée de chars légers, de fantassins aguerris et d'hélicoptères, une véritable force d'intervention puissante et disciplinée.

Suivent quelques véhicules de l'armée malienne reconstituée, qui vient reprendre possession du village.

Dans une jeep découverte, le représentant de l'état malien, celui-là même qui avait décampé sans demander son reste lors de l'invasion, salue la foule des villageois. Il est coiffé de son indémodable casque colonial et distribue des paroles de réconfort à qui veut l'entendre.

- Rassurez-vous mes amis, l'ennemi est en déroute, notre armée est de retour.

Cet homme fat et sans consistance évite de mentionner la présence des français sans lesquels la reconquête eut été impossible.

Le village retrouve peu à peu la routine de sa vie d'avant l'invasion, même si les incidents dramatiques que l'on connaît, en ont bouleversé son ordre à jamais.

Mama Djomou ne souhaite plus reprendre son activité commerciale, le ressort est brisé, elle a pour objectif à présent de retourner chez elle en Côte d'Ivoire, de retrouver sa famille et d'oublier. Elle n'abandonnera pas le combat pour retrouver ses filles, mais elle est si seule, si démunie, que peut-elle faire ?

Elle quittera le village dès que les transports seront rétablis de façon satisfaisante, une autre vie commence pour elle.

Djomou n'oublie pas son cher compagnon, cet homme bon qui a perdu la vie dans sa lutte contre l'obscurantisme, elle ne pourra pas le transférer avec elle en Côte d'Ivoire, Mamadou repose ici dans son pays, à l'extrémité de son petit jardin qu'il a toujours si bien entretenu.

C'est dans son pays qu'il voulait terminer sa vie, dans cette terre rouge où il est né, alors Djomou lui a aménagé une jolie tombe, simple, discrète, comme l'homme qu'il fut.

Elle en confiera l'entretien à une des anciennes employées, elle se promet de revenir de temps à autre lui rendre témoignage, comme une marque de reconnaissance et d'amour.

A présent sa douleur est telle, sa rancœur si grande, qu'elle va quitter très vite ce pays où elle a connu le meilleur et le pire.

Le vieil Abdou lui a promis de la tenir informée des recherches effectuées pour retrouver ses filles, sait-on jamais....

- Inch Allah, lui a dit-il promis, Dieu est grand, et il pourvoit souvent aux espoirs des hommes.

Rosine et Mama Djomou sont assises sur la terrasse face à la lagune, elles savourent l'air frais du soir qui vient peu à peu tempérer la fournaise du jour.

Djomou a terminé la longue histoire de sa vie, Rosine ne l'a que très rarement interrompue tant ce récit était captivant.

- Pourquoi m'as-tu raconté tout ceci ? murmure Rosine, ta vie t'appartient et il y a tant de misères dans cette histoire que j'en suis toute remuée.

Djomou demeure un long moment à regarder les pélicans effectuer leurs spectaculaires rase-mottes sur la lagune, avant de répondre.

- C'est la mésaventure de Whitney qui me préoccupe, répond-elle, son voyage au Mali, et sa mystérieuse disparition. Tu as certainement noté que j'ai rencontré une femme au marché de Mopti, une femme accompagnée d'un homme visiblement important.

Cette femme était différente des autres, elle avait la peau claire, les yeux bleus, et son comportement, son accent, étaient ceux d'une européenne.

Je me suis longtemps interrogée à son sujet, que faisait-elle avec cet africain ? Où allaient-ils tous les deux ? C'est la seule et unique fois que je les ai rencontrés, ils n'étaient pas de Mopti, ils étaient de passage.

- Il ne pouvait s'agir de Whitney car elle est allée au Mali bien plus tard.

- Certes, mais ne s'agit-il pas d'une organisation qui enlève les femmes et les vend sur certains marchés des régions perdues de l'Ennedi ?

- L'Ennedi ?

- Oui, ce sont des régions sauvages, mystérieuses, du nord-est du Tchad, on y trouve des milliers de pics sculptés par le vent du désert, des lacs, des vallées, des canyons, et des gueltas hors du temps.

- Et il y aurait un marché où l'on vend des femmes là-bas ?

- C'est une légende, on parle à ce sujet de « Marché aux femmes », les riches familles du golfe persique et des Etats Arabes y viendraient approvisionner leurs harems.

Rosine arbore une moue dubitative.

- Et tu crois ces histoires ? dit-elle.

- Je ne n'affirme pas que je suis convaincue de ces légendes, mais la réalité c'est que mes filles ont été enlevées et que Whitney a disparu, voilà la réalité.

C'est en effet une réalité qui doit porter à réflexion !

- Tu as raison, toutes ces femmes enlevées sont bien allées quelque part, mais comment savoir ? Et même s'il est confirmé qu'elles font l'objet d'un commerce, que pouvons-nous y faire ? Nous n'avons aucun moyen d'investigation et encore moins d'intervention.

Un voile passe dans le regard de Mama Djomou, une ombre de tristesse et de désespoir.

- Nous n'avons plus qu'à prier, c'est notre seul recours.

- Les femmes ont toujours subi la loi des hommes dans nos pays africains, une façon cruelle de nous traiter, on nous considère comme un bien que l'on s'approprie quand on le veut.

- Oui et ça n'est pas prêt de changer, confirme Djomou.

Les deux femmes demeurent un instant silencieuses.

- Tu te souviens de Marie la bretonne ?

- Oui je me souviens de cette jeune femme qui était venue chercher fortune ici. Elle pensait avoir trouvé l'Eldorado, murmure Djomou.

- Elle a vraiment mal terminé sa vie la pauvre.

- Toujours le même parcours infernal : pas d'emploi, le manque d'argent et la misère...

- En plus, elle avait une fille, une gamine qui est à présent je ne sais où, ajoute Rosine dans un soupir à fendre l'âme.

- Tu connais bien cette affaire Rosine, raconte-moi

Marie

Marie avait pour époux un cuisinier d'origine algérienne. Ils habitaient tous deux une petite bourgade bretonne où la vie était difficile en raison des bouleversements économiques que subissait la vieille Europe en ce début du XXI e siècle.

Pour tenter d'apporter un peu de bien-être à sa famille, Kader l'époux, décida de tenter l'aventure de l'émigration dans un pays étranger où un poste de chef de cuisine lui avait été proposé.

L'Afrique, Kader connaissait bien, mais il s'agissait de l'Afrique du Nord, une région très différente de la Côte d'Ivoire où le poste lui avait été proposé.

« Inch Allah » pensa-t-il, Dieu pourvoit aux problèmes qu'ils rencontreraient, si par hasard ils s'en présentaient à eux.

Marie n'était pas très enthousiaste à l'idée de quitter son pays, sa région, et les amis qu'elle fréquentait, pour certains, depuis sa tendre enfance, mais elle n'avait plus de famille, à l'exception de sa fille de cinq ans et de son mari, alors pourquoi ne pas tenter l'aventure ?

Le salaire proposé était confortable, et leur résidence réservée dans un appartement de Cocody faisait miroiter des plaisirs jusque-là réservés à plus riches qu'eux.

Le couple possédait peu de choses, le déménagement pris en charge par la nouvelle entreprise nécessiterait donc peu de contraintes, et la famille pourrait être sur place en quelques semaines.

Le voyage fut agréable, source de découvertes et d'émerveillement pour ces gens qui n'avaient jamais quitté leur région métropolitaine. Le climat, la proximité de l'océan, les parcs plantés de fleurs extraordinaires, les allées bordées de cocotiers, l'environnement était si nouveau, si différent de ce qu'ils avaient connu dans leur campagne bretonne, que nos amis vivaient un rêve.

Il faut préciser que Cocody est le quartier le plus huppé d'Abidjan, un quartier où il fait bon vivre, le quartier des ambassades, et de la bourgeoisie ivoirienne.

Dans ce quartier on ne vit pas en Afrique, on n'en connaît pas la sève, ici pas de difficultés de subsistances, tout y est aseptisé, dans ce quartier ne bat pas le sang de l'Afrique avec ses contraintes et ses misères.

Le travail de Kader dans un grand hôtel d'Abidjan était très enrichissant pour lui, au niveau de la connaissance de nouvelles procédures, de nouvelles cartes, mais aussi au niveau d'une clientèle plus exigeante que ne l'était celle de son restaurant breton.

La chaleur persistante, un handicap qu'il ne connaissait pas jusqu'alors, lui posait quelque problème dans son travail, comme elle lui en posait le soir pour récupérer, avec pour désagréable complément la ronde incessante des moustiques, véritable fléau de ces régions tropicales.

Kader fut bientôt atteint de paludisme, une maladie infectieuse transmise par le moustique anophèle, qui injecte dans le sang un parasite provoquant maux de tête, fièvre, tremblements et grande dépression.

Le cuisinier avait de grandes difficultés à participer aux travaux de cuisine, des crises régulières le jetaient dans un état d'agitation incontrôlé qui lui interdisait tout effort.

Il lui fut instamment conseillé de se faire traiter à l'hôpital.

- Tu te souviens de ce pauvre homme et de son pitoyable état ? demande Rosine.

- Oui je le revois encore titubant comme un homme ivre.

- Le problème est que chez nous les consultations hospitalières ne sont pas gratuites, et que si l'on s'arrête de travailler on n'est pas payé comme on peut l'être en France.

- Marie qui jusque-là menait une vie confortable a dû chercher un travail !

- Ah oui, elle a trouvé un poste de vendeuse chez Sabine, la marchande de colifichets, se souvient Djomou.

- Un commerce qui battait déjà de l'aile.

- Un commerce qui n'avait aucun avenir.

Les deux femmes s'esclaffent au souvenir de cette boutique où l'on trouvait des statuettes, des masques africains, des colliers de fausses perles, et des vêtements grossièrement taillés.

- Vendre de l'art africain à des africains, c'était perdu d'avance, grimace Rosine.

- Elle n'a pas souvent touché de salaire la pauvre Marie.

- Au début Sabine lui donnait un peu d'argent, en fonction des ventes bonnes ou mauvaises, et puis vint un moment où elle ne lui donna plus rien du tout.

- La pauvre...

Les médecins diagnostiquèrent chez Kader la forme de paludisme la plus grave, celle provoquée par le *Falciparum*, une forme très invalidante, potentiellement mortelle.

L'homme ne travaillant quasiment plus, son employeur le licencia, ce qui eut pour corollaire une chute de revenus irrémédiable.

Marie dû changer de quartier, finies les belles villas et les parcs fleuris, elle emménagea dans un modeste deux pièces situé au bord de la lagune à Treichville. Un quartier populaire, très animé mais aussi passablement dangereux.

Sa fille qui fréquentait une école primaire à Cocody ne put poursuivre son apprentissage, elle ne dut qu'à la compétence de sa mère de continuer à pratiquer l'orthographe et l'arithmétique. Il n'y avait pas d'école publique et gratuite dans son nouveau quartier, la question ne se posait donc pas de savoir si elle recevrait un enseignement.

L'état de santé de Kader continua de se dégrader de façon irrémédiable, il se maintint encore quelques semaines avant qu'une dernière crise ne lui prenne la vie sans rémission.

Marie demeurait seule dans ce pays qu'elle ne connaissait pas, sans ressources, sans moyen de retour en France, et sans aucune aide sociale.

Les salaires qu'elle recevait étant aléatoires, la vie quotidienne était très difficile, heureusement l'entraide n'est pas une vaine notion en Afrique, et Marie reçut bientôt l'aide matérielle de ses voisines, en particulier d'une femme métisse qui pratiquait le plus vieux métier du monde, et qui se prit d'amitié sincère pour la mère et l'enfant.

- Ah, je connais bien cette femme, trancha Rosine, c'est Sarah, une femme toujours bien mise, toujours maquillée d'une façon outrageuse, elle fréquente des hommes pour de l'argent, mais elle ne fait pas d'histoires.

- Ses fréquentations ne sont pas estimables mais elle est généreuse, et je suis convaincue que Marie a été bien aidée, confirma Djomou.

- C'est exact mais le quartier où elle habitait n'était pas lui non plus très recommandable.

- Koumassi n'est pas le quartier le plus sûr d'Abidjan tu as raison ma fille, et les bandes de voyous qui l'ont investi rendent la vie des gens insupportable.

- Penser à y faire des courses pour la famille est une expédition à haut risque, on n'ose pas sortir dans ce quartier, surtout au Campement, ce repaire de brigands ! ajouta Rosine.

- C'est justement au Campement que ça s'est passé !

- Pour oublier ses malheurs Marie avait commencé à fumer de la marijuana que l'on trouve ici à des prix très abordables.

- C'est cultivé dans le Haut Sassandra, ce n'est pas loin.

- Ses malheurs ont commencé là...

Marie fréquentait de plus en plus le quartier du Campement. Dans ce lieu de perdition elle trouvait aisément la drogue qui maintenant lui était nécessaire pour oublier ses déboires.

Sa fille ne la voyait presque plus, la voisine compatissante s'occupait d'elle, lui assurant un minimum de nourriture et de chaleur affective.

Lorsqu'elle rentrait chez elle en milieu de nuit, Marie était dans un état pitoyable, alcoolisée et droguée, elle se plongeait dans un sommeil agité dont elle émergeait le soir venu.

La jeune femme ne s'alimentait presque plus, l'argent lui faisant défaut c'est la voisine charitable qui assurait l'essentiel.

Dans le quartier du Campement régnait un chef de bande qui contrôlait la totalité des activités frauduleuses des voyous qui écumaient les rues du quartier.

On l'appelait Touré.

Était-ce un patronyme, un surnom ? Personne ne savait, d'ailleurs lui-même semblait l'ignorer.

Cet homme à la carrure impressionnante régnait sans partage : Gare à celui qui se mettrait en travers de son chemin, il faisait preuve alors d'une barbarie sans limite, égorgeant et mutilant de ses mains l'aventurier téméraire.

Touré avait jeté son dévolu sur Marie, cette jolie blanche un peu trop maigre à son goût marquait la différence entre lui et les autres brigands qui devaient se contenter des africaines du quartier.

Le soir, lorsque Marie apparaissait, ils se retiraient tous deux sous une sorte de tente, reliquat d'un vol sur un camp militaire, et ils se livraient à des libations, des fumeries sans limites, et sans doute à des jeux amoureux dont Touré avait le secret.

A son retour au logis, Marie, honteuse et confuse, promettait de ne plus retourner au Campement, de mener enfin une vie conforme à l'idée qu'on pouvait se faire d'une mère de famille.

Cependant la jeune femme très fragile psychologiquement, confrontée aux réalités d'une vie cauchemardesque, ne tenait pas longtemps ses engagements.

Elle eut pourtant l'occasion de changer son quotidien, d'améliorer ses perspectives de vie !

Un jour cependant, un jour où elle avait repris du service chez Sabine pour quelques heures, elle reçut un jeune homme qui venait faire quelques emplettes pour fêter l'anniversaire de sa mère.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu, d'une parfaite éducation, il plut d'emblée à la jeune femme qui n'avait pas souvent l'occasion de rencontrer des hommes de cette qualité.

L'homme était fonctionnaire, célibataire, il habitait Cocody, le quartier tant regretté par Marie.

Leur attirance réciproque les conduisit à se revoir, elle était sous le charme de cet homme élégant, spirituel, cultivé, qui lui faisait découvrir des horizons qu'elle n'imaginait pas.

L'homme était lui-même attiré par cette jolie femme dont il soupçonnait l'extrême fragilité, mais qui lui permettait de sortir de son quotidien stéréotypé de fonctionnaire.

Le comportement de Marie avait changé, elle ne buvait plus, et si elle continuait à consommer de la drogue, c'était à un niveau nettement plus raisonnable.

Elle se maquillait à présent, se vêtait avec soin, et ne fréquentait plus les bouges du Campement.

Sa fille de sept ans s'était aperçue de la transformation opérée chez sa mère, c'était comme une bouffée d'oxygène, un air de printemps qui balayait la maison.

Emmanuel, l'homme providentiel, venait de plus en plus souvent leur rendre visite au logis, il emmenait mère et fille déguster une glace ou assister à une séance de cinéma, bref la joie, la félicité revenaient dans leur famille éprouvée.

Ils commençaient à s'aimer tous les deux, et la perspective d'une liaison plus effective était dans leurs projets.

Ce revirement de comportement de la part de Marie fut perçu par Touré comme une provocation, les voyous de sa bande se gaussaient en secret de voir le chef délaissé pour un petit fonctionnaire de rien du tout.

Lui, le chef incontesté du Campement était ridiculisé par une petite blanche certes appétissante, mais sans malice.

Lorsqu'on connaissait la vanité et la brutalité de Touré, il était évident qu'il allait se passer quelque chose de dramatique.

- La suite a été terrible, lâcha Djomou dans un soupir.

- Oui, c'était le début d'une grande souffrance pour Marie, confirma Rosine.

L'avenir semblait s'éclaircir pour Marie qui retrouvait son sourire et sa gaité. Elle faisait à présent des projets où Emmanuel occupait une place privilégiée.

- Enfin, pensait-elle, voici la fin de notre cauchemar, nous allons pouvoir commencer une nouvelle vie.

Le seul qui n'appréciait pas du tout la nouvelle situation était Touré, l'implacable Touré, qui était la risée de ses hommes. Il décida d'intervenir à sa façon, une façon brutale et définitive. Il échaafauda un plan machiavélique qui remettrait les choses à leur place, selon lui.

Un samedi en fin de soirée, Marie et sa fille étaient dans l'attente de la visite d'Emmanuel qui leur avait promis de les emmener au cinéma et de leur offrir par la même occasion, un repas de pizzas dans un restaurant du bord de lagune.

Emmanuel tardait et Marie s'impatientait.

Elle décida d'aller à sa rencontre.

La rue où se situait son petit logis débordait d'agitation ce jour-là, une fête locale avait incité une foule de badauds à se masser de part et d'autre de la rue, dans l'attente d'un groupe folklorique qui devait animer la soirée festive.

Les gens se bousculaient dans un désordre coutumier des fêtes africaines, on savourait déjà la production des danseurs revêtus de paille et de masques aux figures grimaçantes, tandis que les percussions et les tam-tams exploseraient de décibels.

Marie ne pensait pas du tout à la fête, elle s'inquiétait et pestait contre le sort qui retardait la venue de son amoureux.

Elle décida de prendre un chemin transverse qui la rapprocherait de la station de bus où Emmanuel devait arriver.

Elle s'engagea dans ce chemin quasiment désert en raison de la fête, un chemin habituellement tranquille qu'elle connaissait parfaitement.

Parvenue à hauteur d'une maison à portail de bois vermoulu, l'obscurité se fit soudain totale, Marie ne comprenait pas ce qui lui arrivait, elle réalisa soudain qu'un drap ou une couverture tombé sur sa tête en était à l'origine.

Puis elle comprit qu'on la ficelait dans la couverture et qu'on la transportait à dos d'homme.

La panique saisit la jeune femme, elle hurlait à présent, suppliant qu'on la délivre de ce carcan qui l'étouffait.

Deux hommes transportèrent le fardeau improvisé vers une moto équipée d'un plateau où ils le jetèrent sans ménagement.

La moto démarra en trombe.

Marie comprit qu'il s'agissait d'un enlèvement, son cerveau fonctionnait à vitesse sidérale.

Pourquoi l'enlevait-on ? Elle ne possédait aucune valeur négociable, elle-même ne représentait pas une richesse estimable, pensait-elle, alors quoi, qui ?

Traite des blanches ou prise d'otage ?

La jeune femme subissait les inconforts d'une conduite hasardeuse sur des chemins totalement défoncés. Elle sut que l'endroit où on la conduisait n'était pas situé dans les beaux quartiers mais plutôt dans une zone de chemin creux et de voies dégradées.

Un quart d'heure s'était écoulé quand la moto stoppa sa course échevelée.

Des bruits de pas, des cris, on l'enleva tel un ballot de paille et après une course de quelques dizaines de mètres on la jeta au sol.

Plus de bruit, elle était seule, pensa-t-elle.

Un rire sarcastique explosa soudain.

- Alors petit cul blanc, on croyait s'être débarrassé du brave Touré hein ?

Marie sentit son cœur battre la chamade. Ainsi son enlèvement avait été décidé par l'implacable Touré.

- Otez cette couverture posée sur sa jolie tête, commanda-t-il, qu'elle puisse voir quelle détresse sa trahison a provoqué chez moi.

Deux sbires se précipitèrent.

Marie cligna un instant des yeux avant d'apercevoir le colossal Touré installé dans un fauteuil.

- Que veux-tu ? Implora-t-elle, laisse-moi en paix, je ne t'ai fait aucun tort, pourquoi t'acharnes-tu sur moi ?

Touré la fixa de son regard impitoyable.

- Tu m'as trahi petite, tu t'es donnée à un autre homme alors que tu m'appartenais, ça je ne peux le pardonner.

- Je n'appartiens à personne Touré, supplia Marie, j'ai commis des erreurs lorsque j'étais malade mais je suis une femme libre.

Le colosse bondit de son fauteuil.

- Alors se donner à Touré est une erreur ? Tu vas payer pour toutes tes erreurs, petite blanche.

Il s'approcha de la jeune femme, la souleva de terre comme il l'aurait fait d'une plume et l'entraîna vers une pièce annexe.

- Tu vas constater comme je suis généreux, commenta-t-il, tu vas retrouver ton amoureux dans une situation qui lui convient.

Dans la pièce annexe était rassemblée une quinzaine de types à l'aspect douteux, des jeunes sales et débraillés, fumant et buvant de la bière, martelant une table en formica en guise de tambour.

Lorsque le chef pénétra dans la pièce tous se turent.

- Où est l'amoureux de la demoiselle ? Beugla le colosse. Ecartez-vous qu'elle puisse contempler son amoureux.

Le groupe se déplaça pour découvrir un plan incliné sur lequel on distinguait une silhouette allongée.

Rongée d'inquiétude Marie se précipita.

Emmanuel était allongé sur une planche en bois totalement nu, on lui avait ôté ses vêtements, on avait entravé ses jambes et cloué ses mains sur la planche à l'aide de longs clous de charpentier.

- Qu'en dis-tu ? S'amusa Touré, n'est-ce pas le Christ en personne que tu as devant toi ?

Il eut un hurlement pour toute réponse, un cri horrible venant du fond de l'âme, un cri accompagné de pleurs et de gémissements, l'expression d'une douleur qui broyait le cœur.

- Que lui as-tu fait criminel ? hurla Marie, pourquoi te venger sur cet homme qui ne t'a rien fait.

La jeune femme se débattait comme une tigresse et il fallut deux hommes pour maîtriser ses ruades.

- Rien fait, rien fait ? C'est toi qui le dis ! Cet homme a pris ma femme.

- Je ne suis pas ta femme, gémit Marie, nous étions amis rien de plus.

- Des amis qui couchent ensemble quand même.

- Approche-toi pour voir, cet homme-là ne pourra plus me tromper. Aller vous autres, beugla-t-il à l'intention de ses hommes, montrez donc à madame comment nous punissons les voleurs de femmes.

Les deux chenapans trainèrent Marie jusqu'au pied de la table. De cette position on avait une vision globale du corps du supplicié.

L'horreur se lut instantanément dans le regard de la femme, en effet l'homme avait été émasculé et son sang s'échappait à gros bouillons de son bas ventre.

C'était une vision cauchemardesque, insoutenable, sauf pour Touré qui ricanait de bonheur.

- Alors ? Tu vois, les galipettes c'est fini avec ce type.

- Monstre ! Tu es un monstre Touré, hurla Marie, Dieu te punira de toutes les horreurs que tu as commises.

- Dieu ? S'amusa le colosse, quel Dieu ?

Puis se retournant vers ses hommes il ordonna :

- Jetez cette charogne aux chiens, je ne veux plus la voir ici.

Quatre voyous empoignèrent la planche chargée de son fardeau sanglant et disparurent vers une destination inconnue.

Au passage Marie crut distinguer quelques mots :

- Pourquoi ? Pourquoi ?

- A présent nous allons nous occuper de toi, déclara Touré le regard énigmatique.

- Je me fiche de ce que tu vas faire de moi, hurla Marie, après ce que je viens de voir plus rien ne peut m'étonner de toi.

Touré se leva d'un bond de son siège.

- Vous avez entendu vous autres ? clama-t-il d'un ton théâtral. Cette femme se fiche de ce que nous allons lui faire ! Elle a tort !

Il se dirigea vers sa bande de vauriens qui le regardait d'un air mi craintif, mi amusé.

- Eh bien mes chers compagnons, je vous offre cette femme !

Devant l'attitude franchement hésitante des voyous.

- Oui, oui, elle est à vous dès cet instant, je vous l'offre !

Tout d'abord réservés, les hommes s'avancèrent vers Marie pétrifiée de terreur. Et puis l'un la saisit par un bras tandis qu'un autre l'allongeait sur une table, tous voulaient leur part du butin à présent.

C'était la curée, tels des hyènes les voyous se battaient pour obtenir la meilleure place, la meilleure emprise. Des coups furent échangés, des menaces proférées, les hurlements de bête se mêlaient aux gloussements de satisfaction.

Les vêtements de la pauvre femme furent arrachés sans ménagement tandis que la meute savourait son triomphe.

Touré, les yeux étincelants, contemplait la scène d'un air satisfait, ses bas instincts, son penchant irrépressible pour une bestialité sans frein l'excitait, il savourait l'horreur comme s'il y participait.

Marie ne criait plus, ne se débattait et ne protestait plus, elle était comme étrangère à cette marée qui déchirait son corps, elle était déjà ailleurs.

Des voisins découvrirent le corps de Marie au petit matin, devant la porte de son logis. Il était roulé dans la couverture qui avait failli l'étouffer lors de son enlèvement.

Ce corps si frêle était lacéré, déchiré, consommé, au point qu'on pouvait difficilement admettre qu'il fut celui de la jolie jeune femme que chacun connaissait dans le quartier.

Sarah, la voisine, prit en charge les formalités d'inhumation. Marie fut mise en terre au cimetière de Yopougon où l'un des clients de la voisine officiait en qualité de gardien.

Sur la tombe, il n'y avait ni pierre, ni stèle, une simple butte de terre et une croix de bois sur laquelle on avait inscrit le nom et la date du décès de la jeune femme, rien de plus.

Sarah décida de recueillir la fille de Marie afin qu'elle ait une famille, personne ne la réclamait et ne la réclamerait jamais.

Suite à l'évocation de cette terrible tragédie mama Djomou et Rosine demeurèrent un long instant sans rien dire. Dans leur tête revenaient les souvenirs indélébiles qui avaient marqué tous les gens du quartier.

Car les voisins africains étaient scandalisés par le comportement des sbires de Touré. La rumeur qui voyage de case en case, de maison en maison, avait identifié l'auteur de l'horrible méfait.

Les gens se mobilisèrent pour porter plainte auprès des autorités. Touré fut arrêté, puis relâché faute de preuves, dit-on, à moins que la corruption fût à ce point si puissante qu'elle effaçait toutes traces du meurtre.

- Je revois parfois la gamine, elle est toujours avec Sarah et semble grandir harmonieusement, remarqua Djomou.

- Pauvre amour, sans mère ça doit être terrible de vivre.

- Et le corps d'Emmanuel, est-ce qu'on l'a retrouvé ?

- Jamais ! On n'a jamais retrouvé ce pauvre garçon, ils ont dû jeter son corps aux crocodiles ou aux hyènes.

- Je sais où elles sont les hyènes ! protesta Rosine, elles sont chez ces bandits de grand chemin, dans leur repère du Campement ils font ce qu'ils veulent sans jamais être inquiétés. Ils font régner leurs lois de pilleurs et de détrousseurs.

Le soir tombait sur la lagune, les pélicans partaient en campagne et les premières lueurs du soleil couchant apportaient calme et sérénité sur l'espace aquatique.

- Espérons que nous aurons des nouvelles de Whitney, murmura Djomou, ça commence à faire long cette attente !

- Dieu seul sait où elle est présentement, mais si elle en a les moyens elle fera son possible pour nous avertir.

- Bonne soirée ma belle, conclut Djomou en s'éloignant.

Adieu Marie...

Adieu Marie, tendre Marie,
Marie des anges,
Ton âme libre comme l'oiseau,
S'est envolée de son tombeau,
Tu ne souffres plus Marie,
Tu ne pleurs plus, tu voles,
Sur l'aile bleue du cormoran,
Aux vagues douces d'océan,
Et toi passant qui t'apitoies,
Devant la tombe sans éclat,
Sache que cette fleur rouge,
Qui frissonne et bouge,
C'est le cœur blessé de Marie,
Dressé vers nous qui nous sourit.
Dors Marie, Marie si belle,
Marie fragile, Marie rebelle,
Ton lit est dressé pour longtemps,
Passe la vie, s'enfuit le temps.

Whitney le retour

Comme toutes les histoires tragiques on évoqua souvent le cas de Whitney, cette jeune femme dont l'avenir semblait débordant de promesses et qui disparut cependant sans laisser de trace.

On fit quelques recherches, les responsables de l'entreprise furent auditionnés, puis le temps, cet effaceur implacable des souvenirs, fit son œuvre, et chacun reprit sa vie de routine comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Rosine travaillait toujours dans l'entreprise, elle avait reçu une promotion et elle apportait à présent ses compétences à l'ancien patron de Whitney qui continuait de plastronner comme s'il ne s'était jamais rien passé dans son service.

Quant à Mama Djomou, elle continuait sa vie de réfugiée avec les trois fils qui lui restaient, une vie bien compliquée dans un pays lui-même compliqué.

On s'imagine les choses figées dans l'espace et le temps, on s'habitue aux situations définies à l'instant où l'on vit, sans penser que tout peut être remis en cause subitement.

Un matin, à l'heure où les gens se lèvent, l'heure où les femmes poussent les feux pour préparer le repas du matin, un événement inattendu vint troubler la communauté des gens de la lagune Ebrié.

En effet, à l'extrémité d'un ponton de bois une femme est assise sur ce qu'on peut définir comme un sac en toile. Elle ne bronche pas, elle semble perdue dans ses pensées, regard fixé sur l'ondoiement des vaguelettes. Son visage émacié est très pâle.

Les personnes qui l'ont découverte ainsi prostrée se tiennent à quelques pas d'elle, n'osant pas la troubler dans ce qui ressemble à une méditation.

- Qui est cette femme ? S'enquiert un homme.

- Une blanche ici de bon matin c'est étrange, confirme un autre.

La nouvelle fait le tour des maisons et bientôt plusieurs dizaines d'habitants se regroupent devant la femme en méditation.

- Moi je la reconnais cette femme, dit une matrone à l'opulente poitrine, elle habitait Treichville, c'est elle qui avait disparu, elle qu'on n'a jamais retrouvée malgré les recherches.

- Oui, tu as raison, je la connais également, dit une autre, c'est une amie de Rosine et de Mama Djomou, il faut envoyer un enfant chez Djomou, elle habite à côté.

Quelques minutes s'écoulent et Djomou surgit essoufflée.

Elle se plante devant la femme toujours assise sur le ponton. Elle n'a pas besoin d'un long examen :

- Mais c'est Whitney cette fille-là, s'exclame-t-elle. Ah ça alors !

Djomou demeure pétrifiée devant le spectacle de cette jeune femme qui paraît en transe sur son sac de voyage.

- Whitney, Whitney ! Ma fille, tu m'entends ? crie Djomou.

Aucune réponse de la part de la jeune fille, un simple clignement des yeux comme si elle sortait d'un rêve.

- Elle est droguée cette fille-là, dit une femme.

La remarque fait son chemin dans l'esprit de Djomou.

- Je crois qu'en effet elle est droguée, je vais l'emmener à la maison ! Aidez-moi vous autres, brame-t-elle à l'intention des hommes qui regardent l'air éberlué.

Un petit groupe se forme et empoigne la demoiselle qui n'oppose aucun refus. Un homme ramasse le sac de voyage tandis que deux autres soulèvent la fille sous les aisselles.

Le groupe se dirige ainsi vers la maisonnette de Djomou située à une centaine de mètres.

- Vous n'allez pas rester plantés là à nous regarder, ronchonne la dame, vous avez certainement un tas de choses à faire. Merci pour votre aide.

Le groupe s'éloigne.

Djomou s'occupe à présent de la jeune femme inconsciente ou presque, elle lui parle gentiment comme à un enfant, elle la déshabille, lui présente des aliments qu'elle refuse.

- Bon tu vas aller te reposer ma belle, le sommeil il n'y a rien de tel pour retrouver conscience.

Elle l'accompagne vers une pièce où un lit est préparé, elle la couche avec des gestes de tendresse en chantonnant entre ses lèvres.

La jeune femme ne tarde pas à sombrer dans un sommeil réparateur.

Rosine a été informée de la réapparition de Whitney, elle se précipite dès son retour du travail chez Djomou.

- Alors ? demande-t-elle, Whitney est de retour ?

- Oui, c'est bien elle. Elle est droguée et ne m'a pas reconnue, mais pas de doute c'est elle.

- Quelle histoire !

- Elle dort depuis ce matin, il est 16 heures, je vais voir si elle a récupéré.

Djomou s'éloigne vers la chambre à coucher.

Parvenue au-dessus de Whitney endormie elle effleure d'un doigt son front. Aussitôt la jeune femme ouvre les yeux.

- Où suis-je ? Bégaie-t-elle.

- Où tu es, où tu es, tu es revenue à ton point de départ, marmonne la grosse femme.

Peu à peu l'esprit embué disperse les brumes de la drogue et fait surface.

- Djomou ! s'exclame la jeune femme.
- Ah, enfin tu me reconnais, maugrée la dame, ce n'est pas trop tôt.
- Je suis désolée, cette absence de lucidité se manifeste encore parfois.
- Rosine est arrivée, répond Djomou, viens la voir, c'est ton amie, n'est-ce pas ? Nous sommes curieuses de savoir ce qui t'est arrivé depuis tout ce temps !
- Lentement Whitney émerge, elle se lève et se dirige vers la salle où est assise Rosine, lentement comme une automate.
- Rosine la serre dans ses bras avec effusion.
- Oui, c'est bien toi ! S'écrie-t-elle, c'est bien notre Whitney qui est revenue au pays ! Elle pleure à présent, les épaules secouées de sanglots.
- Whitney la tient un long moment contre sa poitrine.
- Que t'est-il arrivé ? Où es-tu allée ? Tous ces mois à t'attendre avec angoisse, explique-nous, je suis si anxieuse de savoir ! S'emballe Rosine.
- Calme-toi mon amie, sourit Whitney, bien sûr que je vais tout vous dire, c'est une longue aventure tu sais ! Il faut que je rassemble mes souvenirs et que je commence par le début de cette histoire.
- Prends ton temps ma belle, tempère Mama Djomou, l'essentiel est que tu sois de retour chez nous, chez toi ! Nous allons te réinstaller dans ta maison, j'en ai pris soin pendant ton absence, car j'étais convaincue que tu allais revenir.

Après quelques jours passés à se réinstaller chez elle, Whitney semble avoir repris le cours de sa vie, elle en donne l'apparence, mais ses amies savent que rien ne sera plus jamais comme avant.

Elle semble parfois ailleurs, dans un autre monde, dans une réalité qu'elle seule connaît et qui la marque à tout jamais.

Cependant Whitney se doute qu'il va falloir s'expliquer sur sa longue absence, ses amies l'ont sollicitée, mais elle ne se sentait pas en état, jusqu'à présent, de faire un retour sur ses mois d'exil.

Un jour, en fin d'après-midi elle est allée voir Mama Djomou pour lui annoncer qu'elle était prête à leur conter son odyssée, elle a rassemblé ses souvenirs parfois dispersés par les substances qu'elle a été contrainte d'absorber, elle a fixé une date, et elle a informé ses amies que le récit risquait d'être long, très long....

Mama Djomou a préparé un petit en-cas, les trois amies se sont installées confortablement dans l'appartement de Rosine un peu plus vaste que la case de Djomou, elles se sont mises à l'aise, et le dramatique récit a commencé..

- Je vais revenir au voyage que j'ai effectué au Mali avec Camara, un soit disant voyage d'étude qui s'est si mal terminé.

Les deux amies ne soufflent mot, elles attendent la suite car jusqu'alors elles sont au courant de tout ce qui s'est passé.

- Camara s'est de suite montré très entreprenant, poursuit Whitney, il m'a proposé sans ambages de coucher avec lui, ce que j'ai refusé. Nos relations qui étaient courtoises, se sont rapidement dégradées. Camara s'est montré odieux lors de la visite chez le client, et le soir venu nous avons dîné rapidement sans quasiment échanger une parole.

Whitney s'interrompt le regard revivant la scène.

- J'aurais dû me méfier à ce moment-là, car il m'a fait servir un thé dans ma chambre, un breuvage que j'ai absorbé sans méfiance et qui s'est révélé, je l'ai compris plus tard, l'élément actif de mon enlèvement.

- L'élément actif ? C'est-à-dire ? interrogea Rosine.

- Le breuvage contenait un produit hypnotique qui m'a totalement mise hors circuit. Je me suis endormie immédiatement et me suis réveillée lorsque le véhicule qui m'emportait, roulait sur les pistes du nord.

Le stupéfiant hallucinogène est puissant mais vous laisse une certaine mobilité, vous perdez totalement votre pouvoir de décision, vous semblez normale mais en réalité ce produit vous met sous la dépendance absolue de votre bourreau.

Mama Djomou l'interrompt.

- Je me souviens d'avoir rencontré une femme sur le marché de Mopti qui semblait totalement sous l'influence d'un homme qui l'accompagnait. Elle semblait normale mais elle n'apportait pas la contradiction, elle subissait la volonté de cet homme sans jamais contester. L'homme était vêtu avec élégance, et elle ressemblait à une européenne. Cette rencontre m'a beaucoup marquée.

Whitney reprit son récit.

- Cette femme devait être convoyée vers le nord comme je le fus moi-même.

On vous administre le stupéfiant chaque jour, au point d'en être totalement dépendante. On ne refuse pas de le prendre car on devient dépendant, on en a besoin pour vivre.

Ce que les gens ignorent, c'est qu'il existe un marché pour la traite des femmes entre l'Afrique subsaharienne et les états du moyen orient. On enlève ces femmes, comme je l'ai été moi-même, et on les vend dans une oasis de l'Ennedi, un endroit très reculé et très difficile d'accès pour les non-initiés.

Le voyage vers l'Ennedi fut effroyablement long, des jours et des jours de pistes défoncées, de la poussière collante qui pénétrait l'arrière des véhicules où nous étions entassées cinq femmes et moi, des trous qui faisaient bondir le pick-up comme un cheval au dressage, une température caniculaire sans eau pour nous désaltérer.

Nous roulions loin des chemins balisés dans un paysage lunaire de vallées encaissées aux roches calcinées, sans un arbre, sans aucun village.

Le soir nous nous arrêtons à l'abri d'une saillie dans les rochers, pour éviter d'être repérés, on se demande bien par qui ? Car nous étions seuls, terriblement seuls...

On nous distribuait des couvertures car la température tombe souvent sous zéro degré dans ces territoires hostiles, nous tremblions de froid toute la nuit. Au petit matin nous parvenions à trouver le sommeil mais il fallait repartir avec pour seul repas un thé brûlant et un morceau de galette.

Les hommes qui nous escortaient ne parlaient jamais, de toute façon la langue qu'ils pratiquaient nous était inconnue, ce devait être des Touaregs avec ce chèche noir qui ne laisse apparaître qu'un regard noir lui aussi.

Ils n'étaient pas hostiles avec nous, d'ailleurs notre état de santé ne les préoccupait pas, ils faisaient un travail voilà tout !

Des bidons de gasoil faisaient partie eux aussi du chargement, il est évident qu'on ne trouve pas de station-service à chaque détour du chemin dans ces régions, l'odeur qu'ils dégagnaient était écœurante, provoquant vomissements et maux de tête.

Combien de temps avons-nous roulé dans cet enfer ?

Deux semaines ? Oui je pense deux semaines avant d'arriver dans cette oasis de l'Ennedy. Les femmes étaient dans un état épouvantable, sales, couvertes de blessures diverses et d'ecchymoses, chacune d'entre nous avait perdu trois ou quatre kilos, nos vêtements ressemblaient à des haillons.

On nous parqua dans une maison au centre du village, cette maison était assez vaste pour héberger les six femmes que nous étions, de plus il y avait un patio dont les murs étaient couverts de jasmin, un parfum suave qui nous requinquait un peu.

Nous avons été bien nourries pendant le séjour dans ce village, il fallait que la marchandise soit présentable !

M'évader ? J'ai pensé le faire, mais où aller dans cet enfer ? Avec qui organiser une évasion ? Nos geôliers avaient pensé à tout, ils savaient qu'on ne s'évade pas d'un endroit comme celui-là !

Nous attendions, mais à vrai dire nous ne savions pas quoi. Les femmes qui m'accompagnaient étaient d'origines diverses, l'une était hollandaise, une autre irlandaise, deux autres étaient originaires du Cap Vert, la dernière était une coopérante allemande d'une ONG d'aide aux populations du Sahel.

Whitney s'épuise à ce jeu des souvenirs, elle s'arrête, s'éclaircit la voix, demande qu'on lui serve un peu d'eau !

- Tu peux t'arrêter là suggère Mama Djomou, nous reprendrons ton récit plus tard, quand tu seras en meilleur état.

- Non je préfère aller jusqu'au terme de mon aventure, répond Whitney, je veux purger définitivement la douleur.

- Bois au moins un verre d'eau, et mange quelque chose !

Whitney semble ne pas avoir entendu, elle reprend donc son monologue.

Un matin, des femmes du village sont venues vers nous les bras chargés de vêtements, de robes, de châles de couleur, de pantalons en soie, et elles nous ont demandé de les essayer. Il n'y avait aucun homme présent à l'essayage, mais les femmes étaient suffisamment robustes et explicites pour que nous n'ayons aucune envie de rébellion.

Nous avons donc essayé ces vêtements et les femmes nous ont maquillées, c'était du meilleur effet, nous étions soudain ressuscitées.

J'ai immédiatement compris que cette pantalonnade avait pour but de nous présenter sous notre meilleur jour, j'étais certaine qu'à un moment donné nos bourreaux allaient nous offrir en spectacle à leurs amis ou à quelque personnage important.

J'étais naïve car le pire était à venir !

Le lendemain, on nous avertit de nous tenir prêtes, de bien nous alimenter, de nous doucher soigneusement, et de revêtir les vêtements que l'on nous avait attribués, nous ne savions pas pour quelle occasion, personne ne prit le soin de nous l'expliquer.

Deux musiciens s'installèrent dans le patio et on nous fit comprendre qu'il fallait se mouvoir, danser en quelque sorte, au rythme de la musique lancinante.

Le spectacle était ridicule, mais le ridicule ne tue point, n'est-ce pas ?

Il n'y avait personne pour assister à ce spectacle dégradant, ou du moins le croyais-je, en réalité des hommes s'étaient installés derrière les jalousies des fenêtres du patio, et nous observaient.

Le spectacle dura vingt minutes tout au plus et on nous fit comprendre que les réjouissances étaient terminées.

Je passais la soirée à me morfondre car j'étais incapable d'imaginer ce qui allait suivre, et l'anxiété a le don de vous perdre tout esprit logique.

Nous eûmes droit à notre dose journalière de drogue avant de nous endormir sous un ciel de plus en plus sombre.

Le matin suivant tout avait changé, on nous sépara dès l'aube, chacune reprit ses vêtements personnels et fut dirigée vers une destination différente.

Je ne devais jamais revoir mes compagnes.

Cette séparation fut un crève-cœur car nous avions créé au fil du temps un cercle amical où chacune d'entre nous trouvait un réconfort.

J'avais une relation cordiale avec la jeune femme irlandaise qui connaissait très peu l'Afrique, elle avait été enlevée quinze jours seulement après son arrivée et elle stressait un maximum à l'idée de ce qu'on allait faire d'elle. Je m'efforçais de la rassurer afin de réduire une anxiété qui risquait de la détruire.

Mes interrogations furent de courte durée pour ce qui me concernait, on me dirigea sans ménagement vers un véhicule spacieux et relativement confortable où je fus installée à l'arrière toutes portes verrouillées.

Un homme mince, au profil d'aigle, s'installa à côté du chauffeur. Il avait les cheveux très noirs, frisés, gominés, sa peau était basanée, mais ce qui frappait le plus chez ce personnage étaient ses dents en or, la totalité de ses dents était en or, ou du moins celles que l'on pouvait apercevoir.

Il était vêtu d'un vêtement de brousse de bonne coupe, et semblait très maniéré. L'homme s'exprimait dans un excellent anglais, ce qui me rassura.

A ma question :

- Où allons-nous ?

Sa réponse fut aussi brève :

- Vous le verrez bien.

Le véhicule, un cruiser Mercedes très récent, démarra doucement et je quittai cet oasis de l'Ennedy sans savoir quelle serait ma prochaine destination, et surtout quel serait mon prochain maître, car j'avais compris que le personnage qui m'escortait n'était pas celui-là.

Le voyage ne fut pas de courte durée, quelques jours, mais beaucoup moins long et difficile que celui qui nous mena à l'Ennedy.

Les étapes se faisaient dans des villages où le meilleur gîte nous était réservé, l'homme aux dents en or était très courtois avec moi, secret mais courtois !

Je ne savais absolument pas où nous allions. En observant la course du soleil j'en déduis que nous nous dirigeons vers le nord-est, mais sans garantie.

Enfin nous parvînmes à une région plus accueillante, on y voyait quelques arbres, des villages plus fréquents, et un chemin plus carrossable.

Nous quittâmes la route principale pour nous engager sur une longue voie damée, pas une route bitumée mais quelque chose qui ressemblait au chemin menant à un ranch.

Nous roulâmes sur ce chemin pendant une demi-heure environ. Au loin se dessinèrent les plans d'une sorte de médersa, avec de hauts murs, une porte monumentale surmontée de créneaux, l'ensemble dressé dans une palmeraie où s'activaient quelques fellahs.

- Où sommes-nous ? Dis-je à l'adresse de l'homme aux dents en or.

- Nous sommes arrivés chez ton maître, répondit-il.

- Mon maître ? Mais je n'ai pas de maître, répondis-je vivement, vous m'avez enlevée et vous en répondrez devant la justice.

L'homme eut un sourire désarmant.

- Tu expliqueras cela au seigneur Hamad, l'homme qui t'a achetée. Il a payé très cher pour t'avoir.

- Dans quel pays sommes-nous ?

- Trop de questions, répondit l'homme.

Je compris que le seigneur Hamad devait être un personnage important dans la région, mais quelle région ? Me basant sur les quelques jours de voyage et la direction présumée du déplacement, j'optais pour le Soudan, oui le Soudan me paraissait plausible.

Les lourdes portes se refermèrent sur nous, j'étais définitivement prisonnière.

Cependant il faut bien avouer que la forteresse vue de l'intérieur n'avait rien d'une prison, c'était une succession de bâtiments de style mauresque séparés les uns des autres par des parterres de fleurs, des bassins aux eaux murmurantes, et des buissons de bougainvillée.

Les massifs de centaurées, de sauge du désert, de clivia miniata et d'hibiscus, apportaient leur note vibrante à ce paradis en miniature.

L'architecture des bâtiments d'inspiration arabo-musulmane, avec arcs et coupoles, stucs ciselés, et des amours de colonnettes torsadées, vous transportait dans un monde de féerie où l'imagination était reine.

Mes maigres bagages furent pris en charge par un colosse aux vêtements chamarrés qui me conduisit vers un des bâtiments en stuc rose où nous pénétrâmes par une grille métallique à volutes.

La grille se referma sur nous en produisant un bruit métallique sinistre. J'étais en prison !

Le bâtiment où j'étais désormais serait mon logement exclusif, en effet nulle autre femme ne l'habitait.

Le logement comprenait une cour intérieure carrelée en mosaïque bleue et verte, et une vasque centrale où murmurait un filet d'eau. A l'extrémité de la cour une piscine miroitait au soleil de cette fin d'après-midi.

Mes appartements étaient très vastes, délicatement meublés, et soigneusement appareillés. La chambre à coucher ne comportait qu'un seul meuble, le lit à baldaquin, large, immense, mon outil de travail en quelque sorte, me dis-je angoissée.

Le colosse qui m'avait escortée attendait dans le hall, il affichait un air désolé, son regard doux et expressif trahissait une extrême mansuétude.

- Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit-il dans un anglais impeccable, vous sonnez et je viendrai.

- Merci, répondis-je bêtement.

- Les femmes vont venir pour le souper, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

Je pris le temps d'explorer mon domaine.

Un vaste ensemble de cinq pièces carrelées avec tout le confort nécessaire, il y avait même un tourne-disque posé sur une table avec une pile de disques de musique classique, et de musique romantique.

Un living doté d'une longue table en sycomore avec six lourdes chaises revêtues de velours rouge. En complément, un office avec sa vaisselle et tous les moyens nécessaires à la préparation des repas.

L'air pénétrait aisément dans ce dédale de pièces, agitant doucement les tentures pendues aux fenêtres ouvertes.

Rassurez-vous, des grilles en fer forgé équipaient chaque fenêtre, pour m'éviter la tentation de l'évasion.

C'était presque luxueux, surtout si l'on s'imagine l'endroit où cette madrasa était implantée, mais malheureusement j'étais seule, désespérément seule...

Plusieurs jours passèrent sans recevoir la moindre visite du maître des lieux, j'avais l'impression qu'il était absent.

Comment imaginer que cet homme ait acquis une concubine sans avoir la curiosité de la voir ? Car enfin, il avait confié ce choix à la seule sagacité de son majordome sans en contrôler le bien fondé.

Aux premiers instants de ma captivité je redoutais de voir le seigneur Hamad franchir le seuil de ma porte, je savais ce qu'il attendait de moi et je n'étais pas dans les dispositions requises pour l'accepter.

A présent, après de longues journées à me morfondre et méditer, je souhaitais presque le voir me demander ce qui lui revenait de droit.

Je sus qu'il était de retour quand les femmes qui étaient à mon service vinrent changer le lit et renouveler ma garde-robe, c'était l'effervescence dans la maison, mon impatience allait bientôt être satisfaite.

Un soir, une table royale fut dressée. Il y avait les mets les plus fins, les viandes les plus tendres, les effluves les plus subtiles, profusion de fruits, de pâtisseries, de sucreries, de quoi nourrir une tablée de six personnes, alors que j'étais seule à me mettre à table.

En effet le maître n'était pas présent.

Youssef, le colosse au si doux regard, m'informa qu'il était bien de retour mais que c'était son habitude de faire patienter les gens.

- Il viendra, assure-t-il, il viendra quand il l'aura décidé.

On me servait le premier thé lorsque la porte s'ouvrit de tout son large.

Le maître s'annonçait par ce vacarme impromptu. C'était un homme mince, la taille haute, le mollet bien tourné, il était vêtu d'une chemise en soie blanche et d'un pantalon blanc serré, la chemise était largement ouverte sur une touffe de poil noir.

Ce qui frappait le plus chez cet homme encore jeune, c'était son regard sombre, un regard étincelant comme celui d'un aigle, un regard qui ne quittait jamais sa proie.

Autre particularité, ses mains, longues et fines, des mains sans cesse en mouvement.

L'homme se planta au milieu du living sans me quitter un seul instant du regard. Il me fit signe de me lever et de m'approcher.

Lorsque je fus à quelques mètres de lui, il m'intima l'ordre de tourner sur moi-même, m'inspectant comme le ferait un maquignon.

- Bien, bien, murmurait-il, très bien même.

J'étais sa chose et il ne se cachait pas pour exprimer sa satisfaction.

Il me fit signe de prendre place en face de lui.

- Prenez ce qui vous plait, me dit-il, c'est la fête ce soir.

Il s'exprimait dans un anglais parfait, un anglais fleurant bon Oxford ou Cambridge.

Il frappa dans ses mains et la ronde des plats commença.

Je touchais à peine à ce qui m'était présenté, tandis que lui dégustait tout ce qui pouvait l'être. Il parlait beaucoup, commentant les nouvelles du monde comme s'il avait à faire à une invitée et non pas à une prisonnière. Il ne me demandait pas mon avis, n'en ayant sans doute aucun besoin.

Quand le repas se termina, il m'invita à le rejoindre sur un canapé où il continua à discourir. Il prit ma main dans la sienne, comme deux tourtereaux se comptant fleurette, demandant qu'on nous serve du thé.

Soudainement, il se leva et m'entraîna vers la chambre sans ménagement, on retrouvait le maître.

Il me fit signe d'ôter mes vêtements, ce que je fis avec réticence, cette délicatesse eut le don de l'énerver, Ahmad n'avait pas de temps à perdre.

Ses désirs étaient des ordres.

Nue comme Eve, je me précipitais dans le lit pour cacher ma nudité, geste inapproprié j'en conviens, mais j'étais si troublée !

Ahmad se dévêtit très vite, jetant ses vêtements au sol sans aucun soin. Il se précipita dans le lit et vint se coller à moi.

Je m'attendais à un assaut en règle, à une prise de possession sans attente, mais il n'en fut rien, je sentais son corps brulant à mes côtés, sans aucune agression, aucune maladresse.

Le seigneur du désert était-il troublé ?

Ahmad était vraiment un fort bel homme, le muscle saillant, la peau douce, le poil noir et fourni sur un torse bien découpé.

Je sentis ses mains explorer mon corps avec délicatesse, avec la connaissance instinctive de l'amant expérimenté. D'abord réticente, je me laissais gagner par la douceur des caresses, par les baisers si justement adressés aux parties les plus intimes de mon corps.

Je ne résistais plus, j'étais emportée par ce malstrom qui me submergeait, sans aucune envie de m'échapper.

L'amour dans ses bras était un tourbillon qui emportait tout sur son passage, une furia qui trouva son point d'orgue dans une possession sensuelle et sauvage.

Ses désirs assouvis, Ahmad se tourna de côté et s'endormit presque immédiatement. J'étais frustrée, dépitée...

Qu'étais-je donc pour lui ? Une prostituée ?

Comment croire qu'il en soit autrement ?

Ahmad disparût comme il était venu, sans explications, sans serments, sans promesses, il était venu prendre possession de sa dernière acquisition, point final !

Je reçus de nouvelles visites d'Ahmad quand l'occasion se présentait à lui, il pouvait demeurer absent une semaine, parfois quinze jours, et même davantage, il surgissait alors à l'improviste avec le même cérémonial, les mêmes démonstrations d'intérêt, puis lorsqu'il avait obtenu ce qu'il était venu prendre, il disparaissait.

Pendant ses longues absences j'étais seule, désespérément seule, on ne peut pas dire que j'étais amoureuse d'Ahmad, mais le contact charnel me manquait, j'avais honte de me l'avouer.

Je ne trouvais rien à faire pour occuper mes heures d'oisiveté, mis à part faire tourner des disques sur l'antique lecteur et écouter des chansons d'amour d'une époque révolue.

J'avais un autre dérivatif qui consistait à passer de longues heures en discussion avec Youssouf, mon garde attitré, c'était un homme bon qui s'inquiétait de me voir sombrer dans une mélancolie de plus en plus tenace.

Il comprenait mon désarroi et tentait chaque jour de trouver une nouveauté qui me fasse retrouver le sourire. Ainsi me donna-t-il un compagnon censé égayer mes journées, c'était un petit singe ouistiti, espiègle et joueur, qui m'accompagnait partout, calé sur mon épaule il me tenait compagnie.

Cela eut pour conséquence de déplaire à Ahmad qui ordonna qu'on me libère de cette présence trop affective.

Au cours de nos discussions avec Youssouf, je lui parlais du pays d'où je venais, de cette Côte de l'Ivoire bénie des dieux, avec ses longues plages de sable bordées d'indolents cocotiers. Je lui expliquais la brousse, ses forêts immenses et impénétrables, les animaux sauvages qui la peuplaient, et toutes les légendes racontées sous l'arbre aux palabres.

Youssouf m'avoua qu'avant d'être au service d'Ahmad, il avait été marin sur un boutre de 15 mètres, un bateau taillé pour la course entre les différentes îles et ports de l'Océan Indien. Il habitait Dar Es Salam à l'époque où Ahmad lui a demandé de le suivre, il n'a pas hésité à le rejoindre tant le salaire était attractif.

- Dites les filles on pourrait peut-être manger un morceau, suggéra Mama Djomou, ça nous reconfortera et ça permettra à Whitney de faire une pause ! Tu dois être fatiguée ma jolie.

- C'est une bonne idée ça ! confirma Rosine, qu'en dis-tu Whitney ?

- D'accord, mais je reprendrai mon récit juste après, fit remarquer Whitney, je veux terminer ce soir pour ne plus y revenir.

Djomou se précipita vers sa cuisine d'où elle revint avec un plat de poulet yassa agrémenté de beignets de riz.

- Tu as souffert ma belle, alors vide l'abcès dès à présent.

Les trois amies se restaurèrent en silence puis Whitney reprit le fil de sa terrible histoire.

Je m'ennuyais ferme et je pleurais souvent !

L'enfermement et la sensation terrible d'être privée de liberté pesaient sur mon moral.

Vint un moment où je songeais sans cesse à m'échapper. Bien sûr, l'opération semblait vouée à l'échec, je ne savais pas où se trouvait ma prison, je ne disposais d'aucune aide matérielle, et la surveillance constante de mes geôliers me laissait peu de latitude. Cependant le simple fait d'y penser me comblait d'aise.

Entre les visites de plus en plus espacées d'Ahmad, les tourbillons d'amour qui les accompagnaient, et le morne cheminement des autres jours, je ne trouvais plus ma place.

La drogue qu'on m'administrait chaque jour était le seul moyen de m'évader de mon univers carcéral.

Youssouf était témoin de ma lente descente aux enfers, et je constatais qu'il en était sincèrement désolé. Il me dit un jour :

- Madame maitresse, c'est ainsi que tous m'appelaient Ahmad mis à part, tu ne dois pas te laisser entraîner dans le puits de la détresse, tu dois réagir avant de sombrer totalement.

Cette réaction de la part de mon gardien en chef me suggéra que je pouvais peut-être, avec mille précautions, évoquer la possibilité de quitter ma prison dorée.

Je profitai d'une occasion rêvée pour lui parler de mon projet. Youssouf était venu me tenir compagnie, alors qu'Ahmad qui devait m'honorer de sa présence le soir-même, ne s'était finalement pas présenté.

Ce genre d'oubli arrivait de plus en plus fréquemment, le fils du désert devait se lasser de sa dernière acquisition et passer à une autre.

- Tu sais Youssouf, après des affronts comme celui-ci j'ai vraiment envie de disparaître !

Youssouf me jeta un regard où se lisait une grande compassion.

- Il ne faut pas dire ça, madame maitresse, vous n'avez pas le droit de dire ça !

Je fondis en larme.

Youssouf ne savait que faire, il tritura le bas de son gilet pour se donner contenance.

- Disparaître ? Vraiment disparaître ? Mourir ? Ou...

- Non, seulement quitter cet endroit, je comprends que je n'y ai plus ma place, sanglotais-je, mieux vaudrait pour moi retourner chez moi.

Le gros homme ne savait que répondre, il n'osait plus me regarder.

Je percevais la lutte intérieure chez ce personnage qui était un brave homme, qui voulait sincèrement m'aider, mais qui ne pouvait se résoudre à trahir son maître.

Il me quitta ce soir-là sans même me regarder.

Le ver est dans le fruit, pensais-je.

Youssouf ne revint me visiter avant plusieurs jours, il voulait sans doute éviter de revenir sur un sujet qui le mettait mal à l'aise.

Cependant, il fut malgré tout contraint de procéder aux contrôles d'usage relatifs à ma sécurité. Ahmad qui prenait conscience de ses infidélités le lui avait recommandé.

- Tu ne veux plus me voir Youssouf ? Dis-je d'un ton neutre.

- Non madame maîtresse, vous savez que je vous aime bien et que je souhaite votre bonheur.

- Alors pourquoi ?

Le bonhomme tournait en rond visiblement embarrassé. Encore quelques pirouettes et il se jeta à l'eau.

- Bon, madame maîtresse, je vais vous aider à quitter cet endroit, vous comprenez le risque que je prends ? Si le maître nous surprend il me coupe la gorge.

Il fit un geste significatif en direction de sa gorge.

- Je suis un bon musulman et je crois qu'il n'est pas bien de retenir quelqu'un contre son gré. Je vais vous emmener jusqu'à la côte, et de là nous prendrons un bateau, vous vous souvenez que je suis marin ?

- Oui je me souviens, répondis-je

- De ce village de la côte nous naviguerons jusqu'à votre pays de Côte d'Ivoire.

- Mais c'est très loin d'ici ! Remarquai-je.

- C'est très loin c'est vrai, mais j'ai parcouru beaucoup d'îles et de pays de l'océan indien, je sais naviguer, me guider grâce aux étoiles, il nous faudra peut-être deux ou trois mois, mais nous arriverons chez vous

J'étais submergé de bonheur, mais aussi de gratitude, prendre un tel risque était insensé.

- Je vous dirai ce que nous ferons le temps venu, jusqu'à cet instant vous ne parlez à personne de notre projet.

Cette dernière remarque me paraissait superflue étant donné que je n'avais personne à qui me confier à part lui.

Youssouf n'évoqua plus notre projet pendant un temps suffisamment long pour que je suppose qu'il avait oublié. Je me fis une raison, j'étais dans ce pays pour longtemps, j'y disparaîtrais sans doute un jour !

Puis, un matin où le ciel voilé charriait de lourds nuages de sable, Youssouf vint vers moi avec des airs de conspirateur.

- Madame maîtresse, c'est pour bientôt !

- Pour bientôt ? Répondis-je étonnée.

- Oui, car le temps tourne à la tempête de sable, il y en a pour deux semaines au moins, c'est le meilleur moment pour quitter ces lieux. Je me suis procuré une motocyclette qui nous portera bien tous les deux. Nous roulerons deux à trois heures et nous serons au village du bord de mer.

Je regardais mon nouvel ami avec regard si étonné qu'il en fut lui-même surpris.

- Vous n'êtes plus d'accord ? Hasarda-t-il.

- Bien sûr que je suis d'accord ! M'écriai-je, je suis folle de joie. Quand partons-nous ?

- Dans deux jours. Le maître sera absent et les femmes vont donner une fête chez une future mariée, ça sera l'occasion ! Des occasions comme celle-là il n'y en aura pas beaucoup d'autres.

Les deux jours qui nous séparèrent du départ furent un véritable supplice !

Evidemment il y avait ce trajet en moto qui ne serait pas une partie de plaisir, mais qu'avais-je à emporter avec moi ? Un modeste sac contenant quelques vêtements, rien d'autre.

Nous quittâmes la médersa en début de soirée, entre chien et loup, au moment où les gardes étaient moins attentifs, leur attention perturbée par la fête que donnaient les femmes et les chants qui s'élevaient d'une maison.

Nous sortîmes à pied, Youssouf poussant la motocyclette, comme des fantômes dans la bourrasque.

Lorsque les murs de la forteresse s'estompèrent derrière un rideau de nuages, nous enfourchâmes notre pétaradante monture et mirent le cap vers l'océan.

- Le chemin n'est pas trop mauvais, crut bon de préciser Youssouf, dans quelques kilomètres nous rencontrerons une route asphaltée.

On ne peut prétendre que le voyage fut sans heurt ni douleur, mais nous parvînmes toutefois au village de la côte sans avoir rencontré d'obstacle insurmontable.

On nous hébergea dans une maison de pêcheur où Youssouf avait des relations, peut-être de la famille, je ne le sus jamais.

Le lendemain matin nous fûmes sur pied de bonne heure, l'aube n'avait pas encore pointé son manteau de brume. Après un rapide petit déjeuner nous nous dirigeâmes vers le port où un boutre était amarré.

Youssouf qui avait revêtu un vêtement de mer, fit l'inspection du bateau, veillant à ce que chaque chose soit à sa place, cordages, haubans, vergues, contrôlant l'état du moteur et la réserve de carburant.

Visiblement tout avait été préparé d'avance.

Un jeune garçon de dix-sept ans faisait partie du voyage, il serait le matelot et le seul équipage.

Lorsque le boutre s'éloigna du quai je ressentis une immense joie, un inexprimable soulagement, j'allais quitter ce pays de misère, ce pays qui fut ma prison, ce barbare pays des femmes sans identité, sans liberté.

Si on nous reprenait un jour sur la longue route de ma rédemption, j'étais décidée à ne jamais revenir à la médersa, plutôt me jeter dans l'océan et y périr.

- Quelle aventure ma fille ! commenta Rosine, combien de temps avez-vous navigué avant de voir les côtes de notre pays ?

- Un peu plus de trois mois je crois, mais c'est difficile à dire avec précision.

- Ce voyage a dû être infernal sur ce bateau, sans beaucoup de vivres pour manger, sans beaucoup de carburant, et surtout sur un océan je suppose parfois démonté.

- Le voyage a été un enfer en effet, je ne vous conterai pas le détail de ces trois mois passés sur l'océan, vous comprenez que je ne le pourrai pas, la mémoire me fait parfois défaut.

Nous naviguions le plus souvent possible à la voile, quand l'état de la mer le permettait, afin d'économiser nos réserves de pétrole.

- Tu sais, me dit Youssouf, notre bateau ne file pas plus vite que six ou sept nœuds à l'heure, c'est très lent pour un bateau, nous avons plus de 9000 kilomètres à parcourir, alors tu imagines le temps que nous allons passer en mer !

- J'imagine que ça sera très long, répondis-je, mais je préfère cet enfer à celui que j'ai passé chez Ahmad.

Je n'imaginai pas à quel point ce serait difficile.

Nous ne naviguions jamais bien loin des côtes, afin de trouver refuge le cas échéant dans un village ou un petit port. Nous le fîmes assez souvent, ce qui nous permit de trouver de la nourriture et des fruits.

Le travail des hommes était exténuant, jamais un moment d'inattention, une présence permanente, et un effort physique considérable. Quelle science de la mer chez Youssouf, quelle abnégation chez le jeune marin qui nous accompagnait, je découvrais ces deux hommes, et bénissait le ciel de m'avoir permis de les rencontrer.

J'occupais la meilleure partie de la modeste cabine, Youssouf se contentait d'un grabat près du poste de pilotage, tandis que le jeune marin dormait à fond de cale lorsque le temps le permettait.

Un matin, la mer forçait subitement, levant des montagnes d'écume, précipitant des vagues monstrueuses à l'assaut de notre boutre.

- Cramponnez-vous bien, hurla Youssouf, nous approchons de la pointe sud de l'Afrique et les courants sont terribles.

Je fis comme je pouvais mais j'étais trimballée d'un bord à l'autre, jetée au sol, hissée vers des sommets comme dans un ascenseur, rejetée sur le plancher glissant, catapultée vers les parois du poste.

Les voiles étaient carguées, j'entendais le gros moteur diesel ahaner dans la tourmente.

Je priais le ciel et tous les saints de nous accorder la vie sauve.

Je distinguais Youssouf accroché à sa barre, luttant comme un forcené contre les éléments.

L'océan hurlait tel un dément, ouvrant des gorges noires qui auraient pu nous engloutir, engloutir le bateau, comme une carpe gobant une mouche.

Combien de temps dura cet enfer ?

Je ne saurais le dire, très longtemps, suffisamment longtemps pour que mon existence en soit marquée à jamais.

Le soir nous nous réfugiâmes dans une crique non loin de Port Elisabeth pour y passer une nuit réparatrice, ça nous sembla si bon !

J'étais couverte d'ecchymoses, de coupures sur le visage, de blessures plus ou moins profondes sur les mains et les jambes. Ma peau était craquelée, mes cheveux ternes comme de la filasse, j'étais lamentable, mais j'étais vivante !

Afin de passer le cap de Bonne espérance dans de meilleures conditions, Youssouf décida d'embarquer un aide, un pauvre type qui ne pensait qu'à fuir son village pour subsister. A présent il y avait trois hommes à bord, deux bras de plus pour assurer la manœuvre.

Cette escale imprévue me permit de me baigner dans une petite rivière et reprendre un visage de femme.

Je ne vous conterai pas toutes nos journées de mer, les nouvelles tempêtes, les famines qui nous accablèrent, les abordages de populations hostiles, les jours de découragement, les disputes et même une bagarre entre les deux matelots.

Je passerai sur toutes ces aventures que vous imaginez, pour ne retenir que le matin où nous avons aperçu la côte ivoirienne, les longues plages bordées de cocotiers, et l'entrée de la passe de Vridi qui mène à la lagune Ebrié.

Mon cœur bondissait de joie, c'était la fin de mon calvaire, j'allais reprendre le cours de ma vie et me venger de cet homme qui m'avait vendue au plus offrant.

C'est de cette façon que vous m'avez trouvée sur le ponton, dans un état semi-comateux car je n'avais pas cessé de consommer de la drogue, j'étais imbibée, et je savais qu'il me faudrait un temps considérable pour me désintoxiquer.

- Dis-moi, coupa Rosine, et Youssouf, cet homme qui t'a sortie de cet enfer, où est-il ? Il n'a quand-même pas disparu après t'avoir sauvée.

- Youssouf m'a dit qu'il me déposait sur le ponton et qu'il allait voir comment faire agréer son bateau, ça ne m'a pas étonné, je sais que dans les ports il faut s'adresser à la capitainerie pour s'amarrer à quai. Cependant j'ai attendu, attendu, et il n'est jamais revenu, où est-il parti ? Je ne sais pas.

Mais en réfléchissant, j'ai compris que cet homme-là craignait que les autorités l'assimilent à la bande de marchands de femmes qui m'a enlevée et qu'on le jette en prison, c'est ce que je crois et je le regrette car Youssouf était vraiment un homme de grand cœur !

Peut-être également craignait-il qu'Ahmad ne le retrouve ici à Abidjan ? Ce seigneur du désert, orgueilleux et fier, ne connaît pas le pardon.

- Quelle aventure ma fille ! Soupira Mama Djomou, tu as connu des moments bien difficiles, j'espère qu'à présent tu vas retrouver la paix, j'espère également que tu vas te débarrasser de ce poison qu'est la drogue.

Whitney passa une main sur son front couvert de sueur.

- Je vais tout faire pour cela Mama, j'espère y arriver...

- Tu sais que tu as notre aide sans limite, assura Rosine, n'hésite pas, nous sommes à tes côtés.

Un matin, alors que Rosine se pressait pour attraper son bus quotidien, elle remarqua la porte de la maisonnette de Whitney ouverte, pas largement ouverte, mais suffisamment pour que la demoiselle s'approche, frappe, et ne constatant aucune réponse, s'introduise dans le logis.

Il n'y avait personne, tout était en ordre, vaisselle rangée, chaises sagement disposées sous la table, il n'y avait aucun vêtement abandonné çà et là, le lit même avait été refait. On ne pouvait imaginer qu'il y eut acte de violence, Whitney semblait avoir quitté les lieux de sa propre initiative sans pression d'aucune sorte.

- Elle va revenir pensa Rosine, c'est inhabituel de sa part à cette heure, mais elle va revenir. Elle prit son bus comme d'habitude, se promettant de faire le point avec la jeune femme le soir venu.

Lorsque Rosine revint, sa journée de travail terminée, elle se précipita vers la maison de son amie. Elle avait pensé à cette bizarre absence toute la journée et voulait en avoir le cœur net. Mama Djomou est assise sous l'auvent, attendant visiblement le retour de Rosine.

- Sais-tu où elle est ? clama-t-elle de loin.

- Non, c'est bizarre qu'elle soit partie de chez elle sans rien nous dire.

Djomou semble réellement très perturbée.

- Chez elle tout est rangé comme si elle allait revenir d'un instant à l'autre.

- Où veux-tu qu'elle soit allée ? Faire des courses ? Mais elle n'a guère d'argent, je la nourris depuis son retour.

Les deux femmes pénètrent à nouveau dans la maison, font le tour de la modeste chambre, inspectent la commode garnie de ses vêtements, constatent que la cuisine est briquée comme un sou neuf.

- Elle va revenir, confirme Rosine, mais je vais lui dire ses quatre vérités ! Elle n'a pas le droit de nous faire vivre des moments comme ça.

- Tu as raison, je lui dirai également.

- Attendons demain ! Demain elle sera de retour.

Les amies regagnèrent leur logis la mine préoccupée. Djomou ne savait pas pourquoi elle avait un mauvais pressentiment, ce goût de fiel dans la bouche, ces idées noires qui vous tourmentent nuit et jour.

Rosine et Djomou attendirent des jours et des jours mais Whitney ne revint jamais.

Où était-elle allée ? Vers quel nouvel eldorado ou quel enfer?

Personne ne le sait mais les deux amies formulèrent quelques hypothèses qui avaient des possibilités d'être confirmées et qui leur permettaient en tout état de cause d'entretenir le suspense.

La première, celle à laquelle on pense instinctivement :

- La jeune femme détruite par le calvaire qu'elle vécut lors de son enlèvement, de sa séquestration dans ce désert de nul part, anéantie par la drogue qu'elle dû consommer en abondance, n'a jamais réussi à retrouver la paix. Elle décide d'en finir avec l'insupportable existence qu'elle mène, et se précipite dans la lagune Ebrié. Ce plan d'eau est un véritable cloaque où s'ébattent quelques crocodiles, moyen suffisant pour abréger une vie et faire disparaître un corps.

La seconde hypothèse, invraisemblable mais à ne pas négliger totalement, en raison du rapport émotionnel.

- La demoiselle a décidé de retourner d'où elle est venue, chez ce prince du désert dont elle serait tombée amoureuse. Les mois et les semaines, les distances considérables, n'ont pu effacer le souvenir des ébats amoureux vécus dans les bras du gentleman arabe. Marquée au fer rouge du désir elle serait retournée se soumettre.

Il faut bien admettre que cette hypothèse est peu vraisemblable, mais sait-on jamais ce qui motive une âme ?

Une troisième hypothèse, plus vraisemblable, si ce n'est qu'elle nécessite des moyens financiers que la demoiselle ne possède pas.

- Whitney serait repartie vers son pays d'origine, l'Angleterre, pour y refaire sa vie, pour y acquérir une nouvelle virginité, oublier ses années de misère, et tirer un trait définitif sur l'épisode africain.

Autre hypothèse que l'on ne peut balayer d'un trait de plume.

- Youssouf serait revenu la chercher et elle aurait décidé de le suivre séduite par l'extrême gentillesse du bonhomme. Elle ne trouverait pas l'amour dans ce choix, en revanche cet homme-là lui assurerait la sécurité, un dévouement à toute épreuve, et une manière de vivre libérée du carcan des convenances.

Dernière hypothèse, celle-ci beaucoup plus vraisemblable, le désir de Whitney de rencontrer l'homme d'outre océan, celui qui lui apporta l'aide considérable que l'on sait, un homme désintéressé qui serait sa dernière chance et son unique espoir.

On ne revit jamais la gracieuse silhouette de la jolie brune se promener dans les rues de Treichville, ses cheveux noirs flottant sur les épaules, elle avait disparu comme disparaissent les dernières vapeurs sur l'océan...

L'Afrique avait peut être clos le dernier chapitre de sa vie. L'Afrique avait-elle abrégé son destin comme elle le fit pour Marie la bretonne ? Avait-elle altéré à jamais ce destin comme le fut celui de Mama Djomou ?

Chacune d'elle a porté sa pierre et l'a déposé sur son chemin de misère, comme le firent ces millions d'africains réduits en esclavage pendant des siècles et des siècles.

Le destin allait-il faire sa dernière pirouette pour Whitney ?

Allait-il lui permettre de ressurgir ailleurs, dans un autre pays, sur une autre rive ?

Whitney regarde silencieusement la plaine défilier depuis le train qui la mène vers Paris, une plaine humide et maussade, terriblement différente de la savane africaine brûlée par le soleil. Elle n'a pas disparu comme le pense ses amies d'Abidjan, son destin la mène à présent vers la capitale française où elle a identifié l'homme qui lui apporta son soutien dans les moments difficiles de sa vie. Elle avait peu de choses pour l'identifier, une adresse électronique et un numéro de téléphone, des informations vraiment sommaires mais suffisantes pour déterminer une région de résidence.

Que dirait-elle à cet homme qui avait sans doute une vie, une famille ? Un homme dont elle n'avait plus de nouvelles depuis fort longtemps ?

Elle ne savait ce qu'elle lui dirait mais il était à présent sa dernière carte, son dernier espoir d'une vie meilleure.

Il pourrait peut-être l'aider à s'insérer dans les méandres de la vie européenne, lui trouver un emploi, un logement, et peut-être davantage si le destin se montrait pour une fois généreux avec elle.

Comment avait-elle fait pour obtenir les moyens nécessaires à son voyage en France ? Elle ne l'avait pas évoqué devant ses amies de Treischville car le sujet était trop sensible, il eut été très risqué d'en parler.

Elle avait gardé ce secret roulé dans un morceau d'étoffe depuis son départ de la médersa.

Il s'agissait d'une bague en or, surmontée d'une énorme émeraude.

Ce bijou appartenait à Hamad le seigneur du désert.

Lors de ses visites dans les appartements de Whitney qui précédaient leurs ébats amoureux, elle avait remarqué ce bijou que Hamad déposait sur un meuble avant de se livrer aux joutes passionnelles.

Ce n'était pas une œuvre d'art, la sculpture était grossière et sans fioritures, mais la grosse émeraude était d'une pureté exceptionnelle, et la quantité d'or considérable.

Whitney avait poussé la curiosité jusqu'à prendre le bijou dans ses mains pour l'examiner, tandis que son seigneur et maître dormait. Elle avait été impressionnée par l'émeraude dont l'éclair vert avait illuminé sa pupille.

Hamad s'était soudain éveillé et avait surpris la demoiselle le bijou en main.

- Je vois que tu t'intéresses à ce bijou, avait-il remarqué.

- Elle avait bredouillé quelques mots d'excuse.

Au lieu de se fâcher Hamad avait souri et ajouté.

- Tu es comme toutes les femmes ! Ce qui brille vous attire. Si tu veux porter ce bijou eh bien garde le, de toute façon tu n'irais pas loin s'il te prenait l'envie de le dérober.

Hamad n'avait bien sûr pas envisagé que Whitney lui fausserait compagnie !

Lorsqu'elle avait suivi Youssouf dans leur folle évasion, elle avait également emporté le bijou, comme garantie d'une nouvelle vie.

Elle savait que Hamad, humilié, tenterait de récupérer la femme et le bijou, aussi s'était-elle précipitée chez dame Hermane la prêteuse sur gage pour négocier son rachat.

La vieille dame suspicieuse avait longuement examiné la bague pour conclure :

- C'est une fortune ça petite blanche ! Où as-tu volé ce bijou ?

Whitney avait pris le parti de dire la vérité à la dame, elle savait que celle-ci ne croirait pas au phénomène de génération spontanée. Elle lui avait conté son odyssée et son désir de quitter l'Afrique au plus vite.

Dame Hermane avait le cœur qui balançait entre la crainte de voir les hommes de Hamad débarquer chez elle, et le profit qu'elle pourrait tirer d'une refonte immédiate de la bague.

Elle avait conclu :

- Je te donne l'équivalent de 3000 euros et on ne se revoit plus.

Cette somme était largement suffisante pour se procurer un passeport au consulat de Grande Bretagne, et acheter un billet d'avion pour Paris.

Affaire conclue ! Whitney vivrait dès lors dans l'inquiétude de voir les sbires du seigneur du désert investir sa maison.

Elle n'avait donc informé personne de ses intentions, et le jour de son départ elle s'était rendue à l'aéroport sans tambour ni trompette.

En réalité, l'avion l'avait débarquée à Marseille et elle avait dû prendre un train jusqu'à la capitale française. Cela ne lui déplaisait pas, elle aurait le temps de réfléchir à son prochain programme pendant le voyage.

Avec l'argent qu'elle avait obtenu de la transaction avec dame Hermane, Whitney pourrait louer une chambre d'hôtel à Paris, le temps qu'elle trouve un emploi dans son métier d'agent des douanes, ce qui ne devrait pas être trop difficile dans un des aéroports parisiens.

Avant de s'engager dans ces recherches, la jeune femme souhaitait trouver trace de l'homme qui l'avait secourue dans ses moments de grande détresse, avec un numéro de téléphone la chose paraissait aisée.

Les démarches demandèrent quelques jours pendant lesquels elle consulta internet, l'annuaire du téléphone, pour finalement obtenir une adresse qui semblait celle d'une entreprise.

Rien d'étonnant à cela, l'homme devait avoir un emploi, peut-être même était-il le patron de l'entreprise ou un de ses cadres dirigeants.

Whitney se rendit donc à l'adresse indiquée.

En réalité l'immeuble qu'elle découvrit ne semblait pas héberger une entreprise, tout au plus les bureaux d'une entreprise. Le hall d'accueil était spartiate, deux jeunes femmes occupaient un espace réduit derrière une sorte de comptoir.

La demoiselle tenta d'expliquer les raisons de sa visite en quelques mots, mais ses interlocutrices l'encouragèrent à tout révéler, les conversations, les questions posées, les réponses apportées, les dates...

L'exposé dura plus d'une demi-heure, temps pendant lequel il y eut un quasi monologue, les dames de l'accueil n'intervenant qu'à de rares occasions.

Lorsque tout fut terminé, qu'une grande partie de la vie de Whitney fut livrée en pâture à ses interlocutrices, à cet instant final s'établit un silence. Sur le visage des dames de l'accueil semblait planer un sourire.

- Je souhaite rencontrer ce monsieur, trança Whitney, pourriez-vous me fixer un rendez-vous ?

- Bien sûr nous le pourrions....reste que ce monsieur est absent.

- Je peux attendre, déterminez une date et je me déplace à nouveau.

La gêne était perceptible.

- Nous devons interroger ce monsieur avant...

- Je comprends, alors je vous rappellerai. Le nom de ce monsieur ?

- Euh... monsieur Lenette, répondit la plus âgée des deux femmes.

La réponse était singulière, mais pourquoi pas ?

Whitney attendit longtemps, très longtemps qu'on la rappelle, mais rien ne venait rompre la monotonie des interminables moments de veille dans sa chambre d'hôtel.

Elle se décida à rappeler, à rappeler sans succès, jusqu'au jour où l'une des femmes rencontrées lors de sa visite décida de lui répondre :

- Ecoutez, venez nous voir...vous verrez par vous-mêmes.

- Ce qui veut dire ? interrogea Whitney qui pensait que l'homme avait refusé de la rencontrer.

- Vous verrez, vous comprendrez...

Puis la dame raccrocha l'appareil.

Whitney n'hésita pas longtemps, elle se précipita vers les bureaux visités précédemment avec la ferme intention de faire éclater la vérité.

Contrairement à sa précédente visite c'est un homme mince et froid qui l'accueillit, il semblait parfaitement informé de l'objet de ses recherches.

- J'ai été mis au courant de votre aventure douloureuse en Afrique, dit-il l'air sombre, nous allons tenter de faire la lumière sur tout ceci.

Whitney sentit sa gorge se serrer.

- Tout d'abord je dois vous expliquer qui nous sommes, ajouta-t-il, nous sommes un institut privé chargé de faire l'analyse des correspondances sur le web.

- Une sorte d'espionnage, dit Whitney.

L'homme semblait mal à l'aise.

- Il serait exagéré de le penser ! Cependant nous avons accès à des milliers, voire des millions de messages envoyés dans le monde.

- Et quel est mon rôle dans cette affaire ?

- Nous avons intercepté tout à fait incidemment un message de vous, le premier, un message qui a été à l'origine de tout ce que vous avez connu. Un message qui exposait votre situation fort critique.

- Très bien, alors quel fut le rôle de monsieur Lenette dans cette écoute? C'est bien lui qui fut en relation avec moi, lui qui m'a aidée, qui m'a informée, qui m'a trouvé les supports indispensables.

- Monsieur Lenette n'existe pas mademoiselle, monsieur Lenette est une énorme machine, un super ordinateur qui traite des milliards d'informations, qui possède des bases de données phénoménales, et qui livre ses conclusions.

L'homme se dressa de son fauteuil et fit signe à Whitney de le suivre.

- Suivez-moi mademoiselle.

Il ouvrit une double porte située derrière lui et ils pénétrèrent tous deux dans une vaste salle où une série d'armoires en ambiance réfrigérée tournait sans discontinuer.

- Voici monsieur Lenette mademoiselle !

Whitney était anéantie !

Alors toute cette correspondance, cette amitié naissante, ces sentiments échangés, étaient imaginaires.

- Mais enfin cette machine n'a pu décider d'elle-même de mettre en œuvre tout ce qui a été fait pour moi ? S'emporta-t-elle.

L'homme racla son gosier visiblement asséché.

- Vous étiez un cas d'école mademoiselle, et nous avons décidé, l'institut a décidé, de vous venir en aide, voilà, je suis désolé, nous sommes tous désolés de cette supercherie qui semble tant vous affecter.

Comment expliquer à ce bonhomme sentencieux que c'était sa vie qui était mise à mal, que c'était ses espoirs qui étaient détruits.

- Nous sommes heureux de vous voir en France mademoiselle, notre aide n'a pas été vaine, alors pour nous faire pardonner nous pouvons examiner avec vous l'opportunité de vous offrir un emploi dans notre société.

- Votre institut, corrigea Whitney.

Elle tourna les talons et s'enfuit vers son hôtel. Elle pleurait à chaudes larmes ses espoirs déçus, se frayant un passage dans la foule des badauds et des promeneurs de cette fin d'après-midi.

De retour à son hôtel elle s'allongea sur son lit le regard fixé au plafond, perdue dans ses pensées moroses. Décidément la vie se montrait trop dure avec elle, tant d'échecs, tant d'aléas semés sur sa route !

Elle décida qu'il était temps de faire une pause, elle ne dormait plus, ses nuits n'étaient plus qu'un long chemin de croix, une succession de cauchemars affreux. Elle prenait des somnifères pour trouver le sommeil, mais elle ne trouvait qu'un repos aléatoire.

Ce soir elle prendrait ce qui restait de la boîte de médicament en une seule fois, quitte à ne jamais se réveiller.

Chose faite, elle prit la position la plus confortable sur son petit lit, et elle guetta les premiers signes du repos qu'elle attendait.

Peu à peu un voile douillet l'environna, quelle quiétude, quelle soudaine tranquillité, elle ne souffrait pas, elle n'avait plus peur, tout était nimbé de rose autour d'elle.

Elle vit son corps apaisé sur sa couche.

Puis le soleil d'Afrique, les cris de goélands sur la lagune, le chant des bateliers sur une lancinante musique de djembé et de balafons, les discussions des femmes, les pleurs des enfants, et le vol lent du flamand rose sur l'étang....

Whitney vit un instant d'une féerie fantastique, elle évolue dans un univers de lumière et de paix sans égal. La lumière est d'une pureté, d'un éclat, à nuls autres pareils, point trop vive, point trop intense, elle vous baigne de félicité.

Whitney évolue tranquillement dans ce monde irréel, comme si elle connaissait le chemin depuis longtemps. Autour d'elle, et de part et d'autre du chemin, des prairies d'un vert tendre parsemées d'énormes fleurs aux corolles finement ciselées, aux couleurs vives, allant du pourpre intense au bleu lagon. Chacune d'elles semblent saluer la demoiselle en inclinant sa tête empanachée.

Whitney ne ressent aucune peur, elle se demande seulement où elle se trouve.

Serait-ce donc la dose exagérée de somnifères qu'elle a absorbée qui la projette dans ce monde irréel ? Ces somnifères sont en réalité des barbituriques que la demoiselle a pu aisément acquérir en Afrique.

Ou bien évolue-t-elle réellement dans ce monde féérique et en ce cas a-t-elle passé les portes du trépas ?

Une douce mélodie s'élève tandis qu'elle se dirige vers une vive lumière là-bas, juste devant elle. Elle ne sait quelle raison l'incite à s'y rendre, mais il y a tant d'amour exprimé par ces rayons que naturellement ses pas l'y conduisent.

Parvenue devant une sorte d'arche resplendissante elle constate qu'un rideau constitué de milliers de perles lumineuses se dresse entre elle et le chemin qui continue. De l'autre côté elle aperçoit des ombres éthérées qui lui font signe.

Whitney tend la main vers le rideau comme pour en apprécier la texture, en évaluer la réalité. Le rideau ressemble à un voile léger dont les perles bruissent sous la pression des doigts, on pourrait aisément le fendre et continuer son chemin.

Cependant la demoiselle comprend que ce rideau symbolique représente bien plus qu'un obstacle dérisoire, il est la porte d'accès au monde de l'esprit. On le franchit et l'on demeure à jamais dans ce monde de félicité et d'amour, on renonce à le franchir et l'on retourne au monde matériel aussi imparfait soit-il !

Que va-t-elle faire ?

Elle décide....de choisir la vie

Africa Dolorosa

Le crépuscule s'avance en ses habits de lune,
Lune blanche, lune ronde, lune aux éclats d'argent,
Tel un quinquet blafard en sa ronde importune,
Elle observe en secret ce monde de néant.
Dans le corral fumeux où l'on marque les bêtes,
Des nègres enchaînés en un sombre troupeau,
Dressent leurs bras tendus au-dessus de leurs têtes,
En ultime prière à leurs âpres bourreaux.
Le fouet claque et mord les tendres peaux offertes,
A l'ire des soudards par l'appât déchainés,
Et le sang qui s'écoule de leurs plaies entrouvertes,
Marque d'un sceau infâme les mains des négriers.
Soudain du noir troupeau frappé de tous les maux,
Avili et rompu par l'adverse infortune,
Monte un chant vibrant comme vibre un sanglot,
Un sanglot arraché à ces poitrines brunes.
Ainsi de la savane où ricanent les hyènes,
A la verte lagune où le héron s'arrête,
Les idoles africaines hurlent et se déchainent,
Clament leur colère et souffle la tempête,
Résonnez balafons, battez tambour assoto,
La ténébreuse Afrique appelle ses Iwas,
Grondez, grondez sombres Houmzos !
Ezulie, Ezulie, ne leur pardonne pas.
Le chant cesse soudain comme il était venu,
Alors aux faces hagardes des marchands d'ébène,
La peur, l'horrible peur jusqu'alors inconnue,
Creuse les lourds sillons des terreurs anciennes.
Toute l'Afrique enfin reprend le chant barbare,
Des sombres marigots où s'abreuve Simba,
Aux désertes savanes où le berger s'égare,
Un cri, un seul cri s'élève, Africa, Africa !

